This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

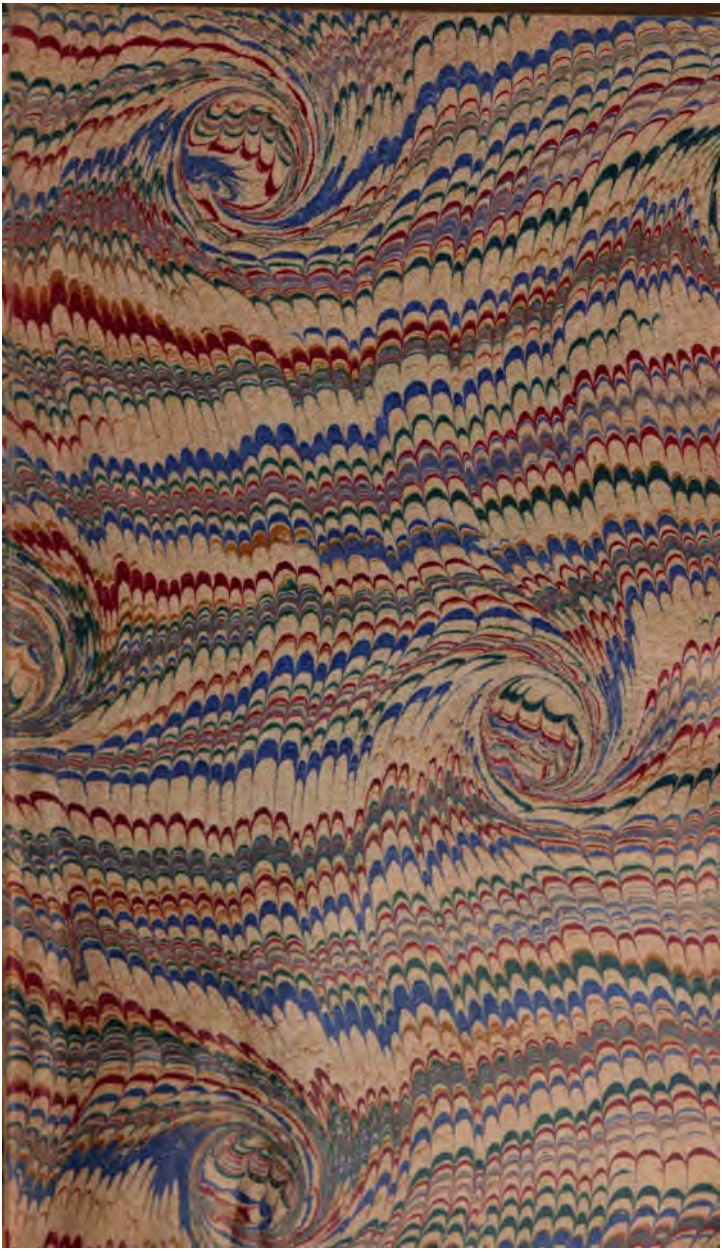
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

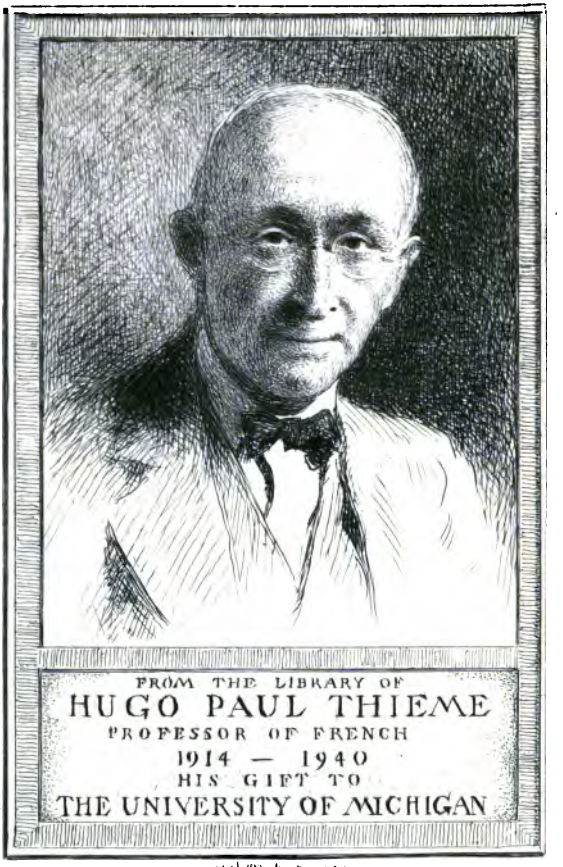
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.R. THIEME





FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

U Michigan 1940

PQ
1711
.A5
N7
1877

LES

NOUVEAUX SATIRES

Et Exercices gaillards

D'ANGOT L'EPERONNIERE

TEXTE ORIGINAL

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D CCC. LXXVII

LES

SATIRES ET EXERCICES

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

Angot, Robert, sieur de l'Éperonnière

LES

NOUVEAUX SATIRES

Et Exercices gaillards

D'ANGOT L'EPERONNIERE

TEXTE ORIGINAL

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVII

Library of H. P. Thieme 3-22-41

PRÉFACE

LE livre dont nous offrons une édition nouvelle n'est pas seulement une de ces curiosités qui atteignent aujourd'hui, dans les ventes, des prix sans autres limites que la fantaisie des amateurs; au mérite de la rareté, il joint encore celui d'un intérêt à la fois historique & littéraire.

LES NOUVEAUX SATYRES ET EXERSICES GAILLARDS DE CE TEMPS *nous transportent, dans la première moitié du XVIIe siècle, au fond de la Normandie, où sévissait la guerre civile; ils nous révèlent les côtés les moins étudiés de la vie du peuple & de la bourgeoisie à cette époque cruellement tourmentée. On y remarque une poésie franche, nerveuse, éclatante parfois & des peintures de*

mœurs vivement touchées. On ſent que Robert Angot eſt le compatriote, le contemporain de Malherbe & il tient fort bien ſa place parmi cette pléiade de poètes ſatyriques qui floriſſait dans le nord-oueſt de la France ſous le règne de Louis XIII.

Cependant Auvray, Sonnet de Courval, Du Lorens, Vauquelin de la Freſnaye & d'autres ont obtenu ou ſont en train d'obtenir les honneurs de la réimpreſſion qui, juſqu'à préſent, avaient été refuſés à Robert Angot.

Peut-être était-ce une ſuite de la male-chance *qui pourſuivait ſon livre depuis ſa miſe au jour.*

L'édition de Sonnet de Courval, publiée à Rouen, par Guillaume de la Haye, en 1627, *in-8°, renfermait une ſérie de douze ſatires, ſous ce titre:* Les Exercices de ce temps, contenant pluſieurs ſatyres contre les mauvaiſes mœurs. *Angot crut ſans doute faire merveille & s'aſſurer un ſuccès en ſe modelant ſur ce titre. Il publia* Les Nouveaux Satyres & exerſices gaillards de ce temps, *&c. C'était enterrer vif ſon livre, qui fut conſtamment confondu avec les* Exercices de ce temps, *& qui l'eſt encore aujourd'hui par beaucoup de bibliographes.*

Guillaume Colletet, l'abbé Goujet, Imbert & Sautereau de Marſy, auteurs des Annales poéti-

ques, *Boiſard, le biographe du Calvados, &c., n'ont connu du ſieur de l'Éperonnière que ſon* Prélude poétique. *Duputel, Nodier, Viollet Le Duc ſont, je crois, les premiers qui aient parlé des* Nouveaux exerſices *avec quelque détail. Depuis lors, ils ont repris leur place dans la ſérie des poéſies normandes & ſont d'autant plus recherchés qu'une longue dépréciation & un oubli de deux ſiècles en ont rendu les exemplaires preſque impoſſibles à rencontrer.*

Il y a donc lieu de croire que cette édition nouvelle ſera reçue avec faveur, non-ſeulement par ceux qui n'ont pu ſe procurer l'ancienne, mais par les quelques amateurs qui la poſſèdent, à cauſe des améliorations que nous avons tâché d'y introduire, ſavoir :

1° *La notice de Guillaume Colletet, augmentée & complétée à l'aide de documents récemment découverts ;*

2° *Des remarques hiſtoriques & littéraires ;*

3° *Une table alphabétique des perſonnes & des localités mentionnées par l'auteur ;*

4° *Un gloſſaire des mots normands dont il s'eſt ſervi & qui ſont ſouvent inintelligibles, même pour ſes compatriotes.*

Avant de clore cette préface, il me reſte à rendre

compte aux lecteurs d'un ſcrupule qui m'a fait héſiter au moment d'exécuter la copie deſtinée à l'impreſſion.

L'orthographe du poète eſt tellement excentrique & ſurtout variable, que l'on croirait volontiers à une gageure de ſa part. Ainſi, par exemple, il écrit indifféremment voyage, voiage *&* veage; temps, tems, tans *&* tens; troupe, trouppe, troppe, trope; triomphe, triomfe *&* trionfe; obſcur *&* oſcur. *Il y a certaines velléités de diſtinguer l'*u *du* v *&* *le* j *de l'*i, *&c.*

En préſence de ces bizarreries, je me ſuis demandé s'il n'y avait pas lieu de conſidérer l'édition originale comme un manuſcrit fautif & incorrect, dont il faudrait uniformiſer l'orthographe, tout en lui conſervant le cachet archaïque. Mes ſympathies étaient, je dois l'avouer, favorables à cette méthode éclectique. — Mais mon héſitation a dû céder devant le ſyſtème employé par l'éditeur de la Bibliothèque d'un curieux, *qui a pour principe de donner la copie littérale des livres anciens qu'il remet en lumière.*

C'eſt donc le fac-ſimile *de l'édition originale, avec toutes ſes ſingularités, toutes ſes variations, toutes ſes fautes, que les lecteurs ont ſous les yeux.*

Le ſoin leur eſt laiſſé d'apprécier l'auteur, de

diſcerner ſon mérite à travers les aſpérités de ſon langage, les excentricités de ſon orthographe &, comme l'a ſi bien dit le maître, de briſer l'os médullaire pour en ſuccer la mouëlle.

P. B.

VIE DE ROBERT ANGOT,

PAR GUILLAUME COLLETET (1).

ROBERT ANGOT, ſieur de l'Eſperonnière (2), naſquit en la ville de Caën en Normandie, province de France qui a touſjours eſté très fertile en poëtes, & qui de temps en temps en a produit de bons & de célèbres. Comme il avoit vne grande cognoiſſance des langues grecque & latine, il leut, avec autant de plain contentement

(1) Cette notice a été imprimée à 75 exemplaires, pour la Société Rouennaise de Bibliophiles. Dans le manusc. autographe, détruit avec la Bibliothèque du Louvre, par les incendiaires de 1870; elle faisait partie du t. IV (1589-1611).

(2) Descendait-il du fameux armateur dieppois, qui couvrit les mers de ses vaisseaux, amassa d'immenses richesses, fit pour son compte la guerre au Portugal et mourut en 1551, pauvre et presque oublié! C'est ce que je n'ai pu savoir; mais il résulte de ses factums poétiques que sa famille était nombreuse; car il mentionne un de ses frères et trois de ses sœurs. — Remarquons en passant que R. Angot a singulièrement varié l'orthographe de son nom de *l'Esperonnière*.

pour luy que d'utilité pour le public, les meilleurs autheurs de ces deux langues ſouveraines & en transféra pluſieurs beaux traits (1) dans ſes œuvres. Voire meſme il prit à taſche d'en traduire & d'en imiter des pièces entières, qu'il nous donna ſoubs le titre d'Imitations priſes de divers autheurs grecs & latins.

Ses œuvres qu'il fit imprimer à Paris, l'an 1604 in-12 (2) ſont diviſées en cinq parties.

La première contient pluſieurs Sonnets qui portent pour titre l'Iſle fleurie, ou les premières Amours d'Erice; mais pour ce que je fais tousjours voir icy nos poëtes par ce qu'ils ont de moins difforme ou de plus beau, voici un Sonnet que j'ay veu de ſes meilleurs & qui fera juger du peu de valeur ou du mérite des autres (3) :

Bocages reculez où ma dolente vie
Va perdant tous les iours tant de funeſtes vœus;
O beau païs, où mon cœur ſe rend ſi langoreus,
Que bien ialouſement ie vous porte d'enuie!

(1) Variante : *Les plus beaux traits.*

Colletet, tout en corrigeant son texte, ne raturait pas la rédaction primitive. C'est celle-ci que nous donnons comme variante.

(2) *Le Prélude Poétique de Robert Angot, ſieur de l'Eſperonnière.* Paris, Georges Lombard, 1603, in-12.

Colletet s'est-il trompé de chiffre ou existe-t-il des exemplaires portant la date de 1604!

(3) On le lit au feuillet 15 du *Prélude Poétique* J'ai rétabli l'orthographe de Robert Angot, qui avait été corrigée par Colletet. Les citations qu'on trouvait dans les *Vies des Poëtes* étaient d'ailleurs fort peu fidèles, et il eût fallu les restituer à l'aide des textes originaux.

C'ét vous qui me celez la beauté qui me lie,
C'ét vous qui derobez le beau iour à mes yeus
Et qui depoſſedez mon ame de ſon mieus,
Sous l'éternelle orreur d'une abſence infinie.
Et toi fâcheus ſoleil, contraire à mon repos,
Qui feignant de borner ta courſe dans les flos
Vas penchant ton beau chef dans le ſein de ma belle,
Las! que mes pauvres yeus te ſont auſſi jalous,
Voians iniquement ta flame plus cruelle
Joüir toutes les nuis d'vn bien qui m'ét ſi dous.

Si j'avoie entrepris de faire ici l'anatomie de ce Sonnet, affin d'y monſtrer les beautez ou les défauts, je diroie que comme la penſée du ſizain eſt fort belle, mais aſſez mal & barbarement exprimée, principalement ſur la fin, les deux premiers quatrains ſont beaucoup plus obſcurs & plus hériſſez d'eſpines que les bois meſmes auſquels il s'adreſſe. Et quóyque ce Sonnet paroiſſe (1) d'abord aſſez eſclattant, ſi eſt il qu'à le conſiderer de près, il cognoiſtra bientoſt qu'il a pris une vraye happelourde (2) pour un diamant fin & de belle eau. Car à vray dire il eſt malaiſé de juger ſi c'eſt lui qui ſoit (3) abſent de ce bocage ou ſi c'eſt ſa maiſtreſſe qui en ſoit eſloignée. Je ſcay bien que le ſecond

(1) Variante : *ſoit.*

(2) Une *happelourde* est le nom que portait alors le diamant faux, ce que nous appelons le *strass*. — Notons en passant que la phrase est assez mal construite, et que ce : *il cognoiſtra* se rapporte évidemment à un *lecteur* quelconque; mais l'auteur a omis de le nommer.

(3) Variante : *eſt.*

quatrain faict bien voir que c'eſt luy qui en eſt eſloigné ; mais auſſy ſcay-je bien que le premier marque (1) tout le contraire, en diſant que ſa vie y perd ſes vœux & que ſon cœur y eſt dans une langueur perpétuelle. Ainſy, comme au jeu des gobelets, on peut dire qu'il y eſt & qu'il n'y eſt pas. Grand défaut en un poëte, qui doit fuir l'obſcurité, comme un eſcueil, & qui ſe doibt ſouvenir que, comme légitime fils d'Apollon, il doit eſtre clair & lumineux ; puiſque ſon pere eſt l'ennemy des tenèbres & le Dieu de la lumiere. A cette obſervation j'en adiouſte encore une autre, qui regarde ſeullement la grammaire & qui, n'eſtant pas de grande importance, ne laiſſe pas d'eſtre neceſſaire en ce lieu ; puiſqu'elle pourra ſervir à quelques jeunes poëtes provinciaux, qui n'ont l'air de la Cour ny de l'Académie Françoiſe (2). L'autheur, dans ſon troiſieſme vers, faict ce mot *pays* monoſſillabe *(ſic)* quoyqu'il ſoit de deux ſillabes, comme *payſan* l'eſt de trois, erreur dans laquelle pluſieurs autres poëtes ſont tombez auſſi bien que luy & entre les autres ce fameux poëte de Clerac, auſſy cognu en France par ſes diſgraces que par ſes vioes (3), lorſqu'il dit dans une Ode à ſon frère :

(1) Variante : *dit*.

(2) D'après la manière dont Colletet s'exprime au sujet de l'Académie française, il est évident qu'il en faisait partie depuis quelque temps. La présente Notice doit donc avoir été écrite après la fondation de l'Académie, c'est-à-dire vers 1637, l'année même où Angot publiait ses Nouveaux Satires.

(3) Théophile de Viaud, né à Clairac (Agenois) en 1590, mort

Je reverray fleurir nos prez ;
Je leur verray coupper les herbes ;
Je verray quelque temps après
Le *payſan* couché ſur les gerbes.

Comme après ces deux mauvaiſes rymes *prez* & *après*, il n'a fait *payſan* que de deux fillabes, il n'euſt pas manqué ſans doute de faire *dépayſer* de trois fillabes ſeullement, quoyque ce mot le ſoit effectivement de quatre. Mais je pardonne facilement ces petits défauts à cet excellent genie, qui parloit en cela comme on parle dans ſa province, & qui, dans ſon humeur libre, ne put jamais s'aſſujettir aux regles eſtroites de la grammaire ny à la ſeverité des loix de Malherbe & de la raiſon. Et par ceſte raiſon meſme je pardonne auſſy à noſtre Angot l'Eperoniere & ce d'autant plus plus qu'il eſtoit fort jeune & qu'il n'avoit de guerre paſſé l'aage de 15 ans lorſqu'il (1) compoſa ces amours d'Erice, ce que j'apprends de ces vers tirez d'une de ſes Elegies :

A peine auois-ie encor veu Phœbus par les cieus
Promener quinze fois ſon coche radieux,

à Paris le 25 septembre 1626. Colletet, si sévère ici, oublie que l'arrêt du Parlement rendu et exécuté le 16 août 1626, contre les auteurs du *Parnasse satyrique*, qui condamnait Théophile à être brûlé en Grève, le bannissait lui-même pour neuf ans. Il est vrai que le procès avait été réformé, que Théophile était mort et que douze ou quinze ans avaient passé sur tout cela. Le temps fait oublier bien des choses !

(1) Variante : *Quand il.*

Lorſque pour mon malheur ſa clarté couſtumière
Feiſt cognoiſtre à mes yeux voſtre belle lumière (1).

La ſeconde partie de ſes œuvres conſiſte en pluſieurs Elegies, la plus part amoureuſes, & qui ſont autant de naïfs & de veritables tableaux de ſes paſſions. Il eſt bien vray que, parmy ſes Elegies, il y en a qui peuvent paſſer pour de véritables petits poëmes épiques. Telle eſt celle qu'il appelle le Songe & ceſte autre qu'il intitule Orphée (2) ; pour ce que dans l'une et dans l'autre, qui paſſent de beaucoup la longueur de l'Elegie, il traite d'autres matières que des plaintes d'amour, & qu'il y a des deſcriptions, des comparaiſons & tous les autres ornements des longs poëmes. Auſſy dans ma penſée cette ſeconde partie, toute raboteuſe qu'elle eſt

(1) *Prélude Poétique*, Elégie II, fol. 34. — Il affirme de nouveau qu'il était poëte à 16 ans, dans ces vers qui se trouvent ci-après, p. 48 de ses *Nouveaux Satyres :*

Ie n'auois pas ſeize ans quand ma vois begaiante
Chanta du grand Henri la gloire trionfante.

(2) Dans le Songe (*Prélude Poétique*, fol. 22 v° et suiv.), Angot voit apparaître un vieillard, couvert de pauvres habits, qui lui montre, peints en quatre tableaux qu'il décrit longuement, les Ages d'or, d'argent, d'airain et de fer. Il conclut par l'éloge de la vie rustique, et pour confirmer son dire, raconte, d'après Horace, la fable du rat de ville et du rat des champs. — L'Orphée (fol. 46 et suiv.) est un récit en 350 vers de la fable d'Eurydice. — Ces deux pièces, malgré leur prolixité, ne sont pas sans mérite, surtout a première, où la verve satyrique du poëte se fait déjà sentir.

en pluſieurs endroits dans ſa diction, eſt de beaucoup meilleure que toutes les autres, ſoit que le ſtyle elegiaque ſoit un peu plus facile que le ſonnet ou que le lyrique, ſoit que celuy qui eſt naturellement poëte ait dans ce genre de poëſies plus de liberté & donne carrière à ſes belles imaginations.

La troiſième partie eſt un livre d'Odes, les unes Pindariques & les autres Horatiennes, c'eſt à dire diverſifiées, tant pour le ſubjet que pour la meſure, à l'exemple de celles d'Horace. Celle qu'il adreſſe à Thomas Roggers, Gentilhomme Anglois & poëte latin excellent, me ſemble une des plus ſupportables. En voicy le commencement :

Quelle plus cruelle auanture
Peut vn bon pere rencontrer
Que de voir ſur vne torture
Sa deplorable geniture
Mille ſupplices endurer!
Vaincu d'une angoiſſe infinie
Il n'a plus qu'en la mort recours,
Et voudroit, laſſé de ſa vie,
Lui meſme en la rive blemie,
Hater ſes miſerables iours (1).

Et le reſte, qui ne cède guère à ce commencement &

(1) Cette Ode se trouve au fol. 67 v° du *Prélude Poétique*. Colletet y a introduit deux corrections. — Au troisième vers, au lieu de *ſur* une torture, il a mis *dans*. — Il a corrigé ainsi le septième vers :

La ſeule mort eſt ſon recours.

qui m'apprend que ceſte belle fille, dont il chantoit les louanges ſous le nom d'Erice, eſtoit une jeune demoiſelle de ſon voiſinage de Caën & qui avoit quelques terres auprès des ſiennes, d'où j'infère qu'il poſſedoit encore quelque autre bien que celuy des Muſes.

La quatrieſme partie eſt ceſte imitation de divers autheurs grecs & latins dont j'ay desjà parlé. Il débute par la verſion du petit poëme de la Cigale du fameux Anacréon, que l'on peut conferer avec celle de Belleau, pour juger lequel d'eux a en cela le mieulx réuſſy. Après cela il y a quelques traductions d'Alcée, de Sapphon, de Catule, de Marule, d'Augerian, de Jean Second & de quelques autres mignards & delicats poëtes anciens & modernes, qu'il repreſente & qu'il exprime avec autant de grace que de naïfveté.

La derniere partie de ſes œuvres poëtiques eſt intitulée : Meſlanges. C'eſt un recueil de toute ſorte de vers ſur toutes ſortes de ſubjets différents. Il y a des éloges, des amourettes & des épitaphes, au nombre deſquelles il s'en rencontre une aſſez ample ſoubs le nom d'Erice, faicte ſur la mort d'une belle, jeune & ſçavante demoiſelle, nommée Erice de Bonfoſſard, ce qui me faict quaſi croire que c'eſt celle là meſme dont il devint amoureux & dont il celebra les louanges, ſoubs le nom d'Erice (1). Quoy qu'il en ſoit, les penſées en ſont aſſez

(1) Si Colletet avait lu le *Prélude Poëtique* avec un peu plus d'attention, il eût rencontré, fol. 45 v°, la confirmation de sa conjecture, dans une chanſon commençant par ces vers, qui n'ont

nobles & il y a peu de deffauts, hormis ceux de la pauvreté de la rime & la baſſeſſe de l'élocution ; puiſque dans toutes ſes autres pieces il y rime ordinairement *salées* avec *livrées*, *Pluton* avec *paſſion* & mille autres ſemblables & qu'il n'y a pas grand eſgard au choix des paroles, les employant indifferemment comme elles decoulent ſous ſa plume, ce que le bon poëte doibt éviter ſur toute choſe, puiſqu'il ne doibt jamais joindre l'ortie avec les fleurs, ni l'odeur puante du ſoulphre avec les douces vapeurs de l'encens & de la civette (1).

GUILLAUME COLLETET.

pas grand sens, mais qui contiennent, le premier, l'anagramme d'Erice de Bonfossard, et le troisième, celui de Robert Angot :

Bref, o Sirene, d'acort !
Ores il faut qu'en cete Ile Fleurie
Prenant ore *à gré ton bort*,
Mes dernières chanſons à ta voix ie marie.

(1) Var. : *Caſſolette.*

SUPPLÉMENT

A LA VIE DE R. ANGOT

LORSQU'IL écrivit cette notice, Colletet n'avait sous les yeux que le *Prélude Poétique ;* il ignorait même si Robert Angot était vivant ou mort. Il ne pouvait avoir lu les *Nouveaux Satires*, puisqu'ils paraissaient à l'époque où les pages qui précèdent ont dû être composées.

L'appréciation de l'abbé Gouget, qui n'en sait pas davantage (1), moins prolixe dans la forme, est la même pour le fond. — Il signale en plus l'Ode à Nicolas de Malfillastre, sieur du Mesnil, Maistre ordinaire des Comptes en Normandie (fol. 60, v°), dans laquelle nous voyons qu'Angot, orphelin de bonne heure, avait été aidé de la protection et des conseils de ce magistrat. — Dans les Elégies, il remarque (fol. 31) la fable du rat de ville et du rat des champs, dont nous avons

(1) Bibliothèque Françoise, t. XIV, p. 313.

parlé ci-dessus. — Nous citerons encore l'Ode à la Chapelle de Cornu (fol. 62, Ode IX), qui donne quelques renseignements sur notre poëte :

Diuin ſeiour que ie reuère
Non pour ton bel air ſalutère
Non pour ta belle marque encor,
Non pour embraſſer fauorable,
Dans ton bocage venerable,
Mon plus cher paternel tréſor...
Mais hélas ! ô ſainte Chapelle,
I'eſtime ta cyme plus-belle,
Non pour faire voir à mes yeus
Alançon, & Vire, & le Maine,
Et mainte contrée lointaine
Où Phœbus ſe couche ocyeus
. . . . . .
Mais pour y regreter ſans ceſſe
Le lieu de ma chere Maiſtreſſe,
Que i'i remarque par ſus tous.

Nous apprenons par ces vers, qui ne sont point dépourvus de grâce, dans quelle contrée l'héritage du poëte était ſitué ; car l'antique chapelle du Cornu subsiste encore. Elle est édifiée sur le territoire de la commune du Mont-Chauvet, près des communes de Lassy et de La Bruyère-au-Cornu, dans un site des plus pittoresques (1). On y découvre sans doute encore, vers

(1) Malherbe, dans une lettre écrite de Caen, à Peiresc, le 7 août 1621, donne les détails suivants sur cet édifice :

« Nous avons, à quatre lieues d'ici, près de Saint-Aignan-le-Malherbe, une chapelle qui s'appelle *la Chapelle du Corps nu.*

le couchant, la demeure d'Erice de Bonfossard, qui apparaissait au poëte par-dessus les cimes verdoyantes de la forêt de Saint-Sever, qu'il lui fallait traverser pour aller de son habitation à celle de sa bien-aimée.

Nous avons déjà vu que le roman amoureux de Robert Angot eut un triſte dénoûment, puisque la dernière partie de son *Prélude Poétique* contient l'épitaphe de Damoiſelle Erice de Bonfossard, dont il exalte, en accents émus, la beauté, la vertu, le savoir, et dont il déplore la fin prématurée.

Pourtant il ne lui resta point toujours fidèle ; et l'on rencontre, dans la Muſe Amoureuſe, qui fait partie de son dernier recueil de poésies, les noms de Clorinde, d'Erice (soit la même, soit une autre) et de Nérée. Cette dernière semble l'avoir payé de retour ; car il raconte, dans une Élegie, qu'il fut, au sortir de chez elle, surpris par un jaloux qui l'attaqua l'épée au poing et qu'il se tira à grand'peine de ce guet-apens.

Il est supposable même qu'il se maria (bien qu'il ne paraisse avoir fait aucune mention de sa femme), car il parle de son fils dans l'un de ses factums poétiques.

Ces deux mots *factums poétiques* qui semblent jurer l'un contre l'autre, dépeignent admirablement l'existence de R. Angot. En qualité de poète, il commença

L'on dit que c'est pour la satisfaction d'un homme que le duc Guillaume fit écorcher ; et là dessus il se dit des choses fabuleuses. L'on m'a dit qu'en l'abbaye du Plessis, dont elle dépend, j'en pourrais savoir des nouvelles... »

par aimer et chanter ses amours ; mais il était en même temps avocat au Présidial de Caen, et le métier de plaider tant pour les autres que pour lui-même aigrit son cœur et envenima sa plume. Il composa des factums pour défendre la succession passablement embrouillée que lui avait laissée son père et, de peur de perdre l'habitude de rimer, il les écrivit en vers. C'étaient des feuilles volantes, qui déridaient un instant le tribunal, et qui, pour la plupart, détruites par ses adversaires, négligées par ses juges, peut-être par lui-même, n'ont pas survécu aux procès qui en furent l'occasion et la cause.

Ses *Nouveaux Satires et Exercices gaillards de ce temps* ne furent pas plus heureux, et pourtant ce petit livre, imprimé sur papier détestable, avec un mélange de vieux caractères de toutes provenances, romains, italiques, etc., tenait plus que ne promettait son misérable aspect, et mettait le poète en un rang où son premier ouvrage ne faisait pas supposer qu'il dût atteindre. En effet, son style a désormais acquis de la force, de l'ampleur, et une verve satyrique peu commune s'est développée en lui.

Il serait superflu d'analyser en détail ce livre que le lecteur a sous les yeux. On verra tout d'abord qu'il est divisé en plusieurs parties que Robert Angot appelle *Muses :* Céleste, Héroïque, Satyrique, Amoureuse, etc., et que tout se termine par l'*Entretien des Muses*. — La Muse Céleste contient des Psaumes, des Hymnes, des Sonnets d'un style assez élevé ; la Muse Héroïque s'a

dresse au roi Louis XIII ; elle se compose de Discours et Sonnets sur les évènements de son règne ; la Muse Satyrique renferme cinq Satyres ; la Muse Épineuse, des Pièces épigrammatiques. L'Entretien des Muses est un recueil de Sonnets adressés à des magistrats que le poète désirait se rendre favorables dans ses procès.

« Ces vers, où il y a de la facilité et de la correction, le placent dignement, dit M. Viollet Le Duc, dans sa Bibliothèque Poétique, sur la ligne des poètes ses compatriotes et ses contemporains. »

Pour appuyer son assertion, le savant bibliophile cite deux longs fragments des Pistoles et des Picoreurs, puis il ajoute : « En voilà assez pour juger du talent et de la verve abondante de Robert Angot. »

Je n'ai point à insister sur cet arrêt dont les lecteurs pourront apprécier la justesse, puisqu'ils ont les pièces en main ; mais j'extrairai du livre même les seuls renseignements qui nous restent sur la vie de l'auteur.

Nous avons dit que son père, mort jeune, lui avait laissé un héritage médiocre et sujet à discussion. Nous le voyons en instance à Vire, où des juges qu'il maudit lui firent perdre un procès important contre un moine et un meunier. Mais sa cause fut évoquée par lettres royaux devant le Parlement de Normandie, où il la gagna. Tout n'était cependant pas encore terminé, car à l'époque où il publia ses *Nouveaux Exercices*, nous le trouvons poursuivant un second procès à Caen, probablement toujours contre son moine rancuneux et son retors meunier, puisque les dernières pages de son livre

sont occupées par les Sonnets mêlés d'éloges et de sollicitations qu'il adressait tour à tour à ses juges.

Dans l'entre-temps, il faisait un voyage en Espagne, ce qu'il nous révèle par un seul mot d'un Sonnet adressé à la ville de Rennes, où il se félicite d'avoir été bien reçu *à son retour d'Espagne*. Ailleurs il laisse supposer qu'il visita, soit en allant, soit en venant, les travaux des siéges de Saint-Jean-d'Angély et de La Rochelle.

Si c'est à l'époque du mariage de Louis XIII qu'il accomplissait son voyage, il est regrettable qu'il n'en ait rien raconté. De piquantes révélations seraient sorties de cette verve normande, encline à la satire et qui nous a esquissé de si curieux croquis, entre autres celui des Picoreurs, véritable dessin à la plume, dans la manière de Callot, ainsi que les portraits passablement grotesques de certains de ses compatriotes, hommes ou femmes, et de quelques avocats, probablement de ceux qui plaidaient contre lui. Il est certain que d'aussi violentes diatribes ont dû envenimer outre mesure les fureurs de ses adversaires.

A cette vie errante et processive, Angot ne s'enrichissait pas. Pauvre il était dans sa jeunesse, ainsi qu'on le voit au Sonnet LV de son *Prélude Poétique* :

> Amour, comme l'on dit, ſurmonte toute choſe ;
> Mais l'argent aujourdhui le peut ſeul ſurmonter,
> Et, faute d'en avoir, ie ne ſçaurois domter
> Vne nimfe pour qui mile vers ie compoſe.

pauvre il vécut dans son âge mûr ; car voici son in-

térieur dépeint par lui-même, en 1620, dans sa satire des Picoreurs (p. 96).

Ce n'ét qu'vn lieu defert & manque de tout bien.
En ceſte ſolitude où mon eſprit s'amuſe,
l'entretien mes humeurs, je careſſe la Muſe,
Qui, durant ces mal-heurs, n'i vit le plus ſouuent
Que d'eſpoir, de regret, de chanſons & de vent.
Vous ne verrez ici, pour tout meuble et tous vivres
Qu'vn lit, vn lut, vn feu, des tableaux & des livres.

Je m'arrête ſur ces vers ; ils démontrent que le style d'Angot avait fait de notables progrès depuis le *Prélude Poétique*. Trop ampoulé quand il prétend traiter des sujets élevés, bien qu'il rencontre parfois des élans poétiques dans ses Psaumes et des accents émus pour déplorer la misère du peuple à la suite des guerres civiles, son véritable élément est la satire ou l'épigramme. S'il n'a pas assez de puissance pour manier d'une main magistrale ce fouet dont Régnier s'est fait un sceptre, il égale du moins La Fresnaye, Du Lorens, Auvray, Courval-Sonnet, Motin, Sigognes, Berthelot ; il marche dans un rang élevé, parmi tous ces prédécesseurs de Boileau, qui allait naître, au moment où Robert Angot disparaissait de la scène.

Or, si Despréaux l'emporte sur cette pléiade de railleurs gaulois, ce n'est point par l'esprit, par la verve, par la vigueur, par l'abondance ; c'est, au contraire, uniquement par le choix, l'arrangement et la concision, c'est qu'à l'imitation de son jardinier d'Auteuil, dans cette pépinière luxuriante, plantureuse, peuplée d'ar-

bres vigoureux, fleuris, mais aussi hérissée de ronces, de chardons et d'épines, il a choisi quelques sauvageons bien droits, qu'il a transplantés, greffés, émondés, taillés en pyramides, auxquels il a fait rapporter des fruits en petit nombre, mais bien formés et savoureux.

De nos jours, par un mouvement de reflux, le goût s'est modifié ; à la perfection de l'art nous préférons le sans façon d'autrefois ; les charmilles alignées de Versailles n'ont plus le don de nous plaire. Nous revenons avec délices dans nos *cours* normandes, nous étendre sur l'herbe touffue, émaillée de pâquerettes, sous les pommiers au large parasol, tout couverts de fleurs roses et de feuilles vertes. A l'exemple de nos aïeux, nous aimons à y vider le *pichet* de gros cidre qui leur versaît la gaîté. Nous chantons de nouveau les vaux-de-vire du temps jadis. Les Vauquelin, les Jean Le Houx, les Courval, les Auvray nous ont récité tour à tour leurs plus vertes gauloiseries... Buvons aujourd'hui dans le verre de Robert Angot.

PROSPER BLANCHEMAIN.

BIBLIOGRAPHIE

On ne connaît actuellement de Robert Angot que les volumes et opuscules suivants :

1° *Le Prélude Poétique de Robert Angot, ſieur de l'Eſperonnière, dédié à Monſeigneur le Prince de Condé.* — Paris, Georges Lombard (ou Gilles Robinet) 1603, in-12, de six ff. préliminaires non cotés, y compris le titre et le portrait de l'auteur, âgé de 22 ans, par Pierre Firens, et de 94 ff. — J'en ai vu deux exemplaires, celui de la Bibliothèque de l'Arsenal et le mien. Ils ne contiennent pas le privilége annoncé sur le titre.

2° *Les Amours ſolitaires d'Arlanges, à M. de la Freſnaye Vauquelin*, suivant l'exemplaire imprimé à Paris. 1611. 51 pages in-4.

Ce titre fait supposer qu'il y a eu une édition antérieure, inconnue jusqu'ici.

3° *Le Tombeau de Jean Baptiſte de Vaſſi, ſieur du Gaſt, recueilli de divers auteurs par* R. A. S. D. L. à

Mme de la Foreſt, ſa mère. — S. L. 1612. 18 pages in-4°.

On trouvera ci-après, dans les *Nouveaux Satires* un tombeau de M. Du Gast, en 84 vers alexandrins, une Elégie latine en 16 distiques, et 8 vers français sur son anagramme. Je n'ai pu vérifier si c'est la reproduction du recueil ci-dessus.

4° *Mélanges poétiques ou continuation de l'Iſle fleurie, par Robert Angot de l'Eperonnière avocat au Préſidial de Caen*, S. L. 1614, in-4° de 36 pages.

L'*Iſle fleurie*, dont ce recueil est la continuation, fait partie du *Prélude Poétique*.

Ces trois n^os : 2, 3 et 4, que je regrette de ne pas connaître, ont été compris dans la vente de la magnifique bibliothèque du baron Pichon, faite par M. Pottier, en avril 1869.

5° *Bouquets Poétiques ou remercîment à Meſſieurs du Préſidial de Caën, ſus la victoire d'un procès, par le S^r de l'Eſperonnière Angot, avocat au Préſidial de Caen*, M.DC.XXXII, in-4° de 27 ff.

6° *Chef-d'OEuvre Poétique ou première partie du Concert des Muſes Françoiſes, dedié à Mre de la Cour du Parlement de Normandie, par le ſieur de l'Eſperonnière Angot...*, à Caen, chez Jacques Brenoufet & Julian le Boulanger, demeurant en froide rue. 1634, in-4° de 18 ff.

⁂ M. Jacques Brunet, dans le Manuel du Libraire, a le premier signalé ces deux plaquettes, probablement uniques, qui lui ont été communiquées par le Comte de la

Ferrière-Percy, auteur de plusieurs ouvrages concernant la Normandie. Elles ont passé de sa bibliothèque dans celle de M. Soleil, puis chez M. Henri Bordes, amateur bordelais, qui les a gracieusement prêtés pour être reproduits en *fac-simile* par la Société Rouennaise de Bibliophiles (1). Cette réimpression, uniquement destinée aux membres de la Société, a été tirée à 75 exemplaires in-4°, dont un sur parchemin.

Le dernier opuscule est particulièrement curieux, à cause des vers figurés qu'il renferme et qui représentent une mandoline, des feuilles de laurier, des œufs, une croix, etc.

7° *Les Nouveaux Satires & Exerfices* (sic) *gaillards de ce temps, diviſé en neuf ſatires auxquels eſt adjouſté l'Uranie ou Muſe celeſte.* Dédié à M. Des Hameaux, conſeiller du Roy, premier Préſident en ſa cour des Aydes de Normandie, par R. Angot, ſieur de l'Eperonière. — A Rouen, chez Michel l'Allemant, prés le portail des libraires, vis àuis du Four Chapiſtre. — M.DC.XXXVII, Petit in-8° de 258 pages, ſans privilége (2).

Les nouveaux Satires & Exerfices gaillards de ce temps,

(1) Ils ont encore une fois été mis en vente et ont été adjugés, pour 600 fr., à la Bibliothèque nationale.

(2) L'exemplaire du bibliophile normand Duputel, qui passa successivement dans la bibliothèque de Viollet Le Duc (adjugé 13 fr. 50 à sa vente), dans celle du comte Alf. d'Auffay, de Turquety (vendu 270 fr. en 1868) et enfin de L. de Montgermont, à la vente de qui on l'adjugea, en 1876, pour 545 fr.

que nous reproduisons aujourd'hui, ont été longtemps confondus, à cause de la ressemblance du titre, avec *les Exercices de ce temps*, qui sont imprimés parmi les œuvres satyriques du médecin Sonnet de Courval, dans l'édition de Rouen, Guillaume de La Haye, 1627, in-8°.

Feu M. Edouard Frère, conservateur de la Bibliothèque de Rouen, avait, dans son Manuel du Bibliographe Normand, cru devoir attribuer, sans affirmation positive, ce dernier ouvrage à Robert Angot. Mais, par une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser à ce sujet, mon savant compatriote m'a fait connaître que de nouvelles études l'ont rangé de l'avis de MM. J.-C. Brunet et Eugène de Beaurepaire, et que les Exercices de ce temps n'appartiennent réellement pas à Robert Angot. Étant réservée la question de savoir s'ils sont de Sonnet de Courval, à qui M. Armand Gasté les conteste avec une grande force de raisonnement, sans pouvoir néanmoins déterminer quel en serait l'auteur.

La Société Rouennaise a aussi fait imprimer pour ses membres, au nombre de 75 exemplaires, la vie de Robert Angot, par Guillaume Colletet, complétée et annotée par Prosper Blanchemain, IV et 24 pages in-4°.

LES

NOVVEAVX SATIRES ET EXERSICES

GAILLARDS DE CE TEMPS.

Diuiſé en neuf Satires.

Auquels eſt adjouſté l'Vranie ou Muſe Celeſte.

Dédié à Monſieur des Hameaux, Conſeiller du Roy, premier Preſident en ſa Cour des Aydes de Normandie.

Par R. ANGOT Sieur de l'Eperoniere.

A ROVEN,

Chez MICHEL L'ALLEMANT, près le portail des Libraires vis auis du Four Chapiſtre.

M. DC. XXXVII.

VRANIE

OV

LA MVSE CELESTE.

A MONSIEVR DES-HAMEAVS,

Conſeiller du Roy,
Premier Preſident en ſa cour des Aides
en Normandie.

VOICI des vers, Monſieur, qui bouillonnent d'enuie
De fère un long veage aux dépens de leur vie;
Ils veulent voir le monde & leur témérité
Veut ſingler juſqu'aux yeux de la poſtérité.
Rien ne peut retenir leur audace effrontée;

Le Conſeil en eſt pris, la pierre en eſt jettée.
L'entrepriſe eſt loüable & le fruit ſauoureux,
Mais le vent eſt contraire à leur cours genereux.
DES-HAMEAVS, *qui pouués, de vos grâces infuſes,*
Animer leur deſſein en faveur des neuf Muſes,
Prêtes ici l'aureille & fêtes que leur cours
Puiſſe trouuer en vous leur eſperé ſecours.
Faites que vôtre nom tout brillant de lumiere
Eclére en cet endroit leur fortune premiere,
Affin que comme ils ſont ſous votre nom conçeus,
Ils ſoient au gré du monde humainement reçeus.
C'eſt de vous ſeulement de qui leur fruit procede.
Si leur belle entrepriſe heureuſement ſuccede
Et ſi, pour le reſpect de votre cher ſupport,
Leur vaiſſeau ſeurement peut ſurgir dans le port.
Le vent de vos faueurs animera leur voile,
Vôtr' aſpect gracieux leur ſeruira d'étoile,
Vôtre bonté prendra le gouuernail en main,
La mer ſera plus calme & le ciel plus ſerein.
Malgré les tourbillons de l'âpre mediſance,
Malgré le temps couuert de l'oſcure ignorance,
Malgré tant d'enuieux, malgré tant de jaloux,
Ils paſſeront partout, étant pouſſés de vous.
Rien ne peut s'oppoſer au cours de leur veage;
Rien ne peut traverſer leur indonté courage.
La crainte fera place à leurs deſirs ardans,
Ils reuiendront chargés de lauriers triomfans;
Targuant de vos faveurs le ſujet de mes œuvres,
Ils fauſſeront l'horreur des ſifflantes couleuvres,

Ils vaincront le danger des ſyrtes coniurez,
Ils rompront le peril des rochers Cafarez;
Ils braveront l'appât des trompeuſes ſirènes,
Ils franchiront l'ecueil des Sylles inhumaines,
Ils fouleront aux pieds les critiques mutins,
Ils reduiront en rien leurs effors clandeſtins.
Ainſi, parmi l'horreur des diſcordes civilles,
Qui troubloient le repos de nos Françoiſes villes,
Le Roi, qui vous aimoit comme vn père ſon fils,
Vous fit de cette cour le fidelle Typhis,
Lorſque la pauvre France iniuſtement troublée
Se veid de toutes parts triſtement deſolée,
Lorſqu'en ce triſte état vous prîtes aſſeuré
Son gouvernail en main & ſa deffenſe à gré.
Vous parûtes, au fort de ſes plaintes funebres,
Comme vn aſtre brillant au milieu des tenebres,
Vous fendîtes les flos, vous ſurgîtes au port
En dépit de la ligue, en dépit de la mort.
Sur cent villes de choix vous deignâtes élire
Cette ville de Caen, où la paix ſe retire,
Non pour ſon bel accés, non pour ſon beau ſejour,
Non pour tant de beautés qu'on remarque à l'entour,
Non pour tant de treſors dont le Ciel l'a pourveue,
Ni pour être prodigue au plaiſir de la veue;
Mais pour auoir tou-jours, ſans trouble & ſans effroi,
Tenu fidellement le parti de ſon Roi.
Ce fut là qu'à l'inſtant votre chere preſence
Deigna faire chez moi ſa douce reſidence,
Où vôtre beau conſeil pouſſa mes ieunes ans

A frequenter la muſe & ſes doux paſſe-tens ;
Ce fut là qu'il vous plut diſpoſer ma jeuneſſe
Si bien en ce chemin, qu'il faut que ie confeſſe
Que ſi de mes travaux qu'elqu' effet ié rendu,
Bel aſtre, c'ét à vous que l'honeur en ét dû.
Cèt ſous cette faveur que ma muſe feconde
Expoſe librement aux yeux de tout le monde
Ce qu'vn chantre, inſpiré de la faveur de Dieu,
Entona ſur ſon lut ſur le rivage Hebreu.

L'ANGE ENVOIÉ

DE DIEV POVR AVERTIR DAVID.

De trois fleaux que ton Dieu deſſus ton chef deſſerre,
Pour punir les pechez dont tu l'as irrité,
Pren de moi la famine, ou la peſte, ou la guerre,
Si tu veux appaiſer ſon courroux redouté.

RÉPONSE DE DAVID A L'ANGE.

Si, plaignant ſur mon lut mon offence inhumaine,
Mes pleurs ne peuvent pas me rendre encor' abſous,
Fay que mon peuple, ô Dieu, n'en porte pas la peine,
Ains que ie porte ſeul l'aigreur de ton courrous!

BEATVS VIR QVI NON ABIIT.

PSAL. 1.

O qu'heureux ie repute vn homme dans ſon cœur
Qui des eſpris pervers n'a point ſuivi la trace
Et qui ne s'ẽt aſſis dans la chaire d'erreur,
Pour incliner l'aureille au gré de ſa fallace;
Mais qui d'vn ſoin profond & d'vn cœur relevé
Medite iour & nuit, dans ſon âme fidelle,
Tout ce qu'en ſon eſprit le Seigneur a graué,
Pour conduire ſon âme en la vie ẽternelle.
Cet homme ſera tel qu'vn arbre precieux
Qui, planté de ſa main ſur vn plaiſant riuage,
Ne craint point de l'été l'excés pernicieux
Ni d'vn fâcheux hyuer le froid porte-domage;
Mais de qui la beauté, ſoit de iour, ſoit de nuit,
Se fait au gré de tous ſecondement paroître,
Pource qu'en chaque tans il rapporte ſon fruit
Et ne fruſtre iamais l'attente de ſon maître.
Telz ne ſeront pas ceus qui mepriſent la loi
Du Seigneur qui ſe rit de leur vague penſée,
Tels ne ſeront pas ceus de qui l'inique foi
Comme pouſſière au vent ſe verra diſperſée.
Et lorſque Dieu viendra, ſous vn voile ſerein,
Iuger tous les humains de la terre feconde,

Le mechant, plein de honte & de regret tout plein,
N'oſera s'approcher des juſtes de ce monde.
Car le grand Dieu du ciel conoit le vray chemin
De ceux qui dans leur cœur n'ont la fraude ſuiuie ;
Mais l'injuſte on verra ſuccomber à la fin
Dans le mechant chemin de ſon inique vie.

ATTENDITE HÆC OMNES.

PSAL. 78.

SI vous n'aveʒ l'aureille entierement bouchée,
Si votr' âme iamais de mes vers fut touchée,
Prèteʒ ici l'aureille, ô mortels égarés !
Vous, hoſtes des forets, vous troupe vagabonde,
Vous qui viués dans l'air, vous citoyens de l'onde,
Ecoutes ces diſcourʒ qui vous ſont préparés.
Pourquoi vous perdeʒ-vous, pauure troupe abuſée,
Pour vn bien qui ſe paſſe, ainſi qu'vne roſée,
Qui ſe perd en naiſſant au leuer du ſoleil ?
Puiſque comme tous nus vous venés ſur la terre,
Alors que dans ſes fers la Parque vous enferre,
Vous deués retourner tous nus dans le cercueil.
Soit que la pauvreté triſtement t'importune
Que tes coffres, bâtis par les mains de fortune,
Succombent ſous le faix de l'argent & de l'or,
Je te veux élargir, du profond de mon ame,

Ces oracles ſacrés, cette diuine flame
D'où iè tiré ces vers & ces diſcours encor.
Si tu veus ſelon Dieu vivre vne heureuſe vie,
Purge ton cœur de haine & ton âme d'enuie,
Mépriſe la richeſſe & ſois content de peu.
Celui qui n'a ſouci que d'amaſſer au monde
Et qui ſon vain eſpoir ſur la richeſſe fonde,
Se void privé de l'heur de la gloire de Dieu.
Le frère, bien que riche & quoi qu'il puiſſe faire,
Par la force de l'or ne ſauve pas ſon frere
De la mort qui ſe rit de tant de vains treſors,
Et ſi tot que ſa main a borné tes iournees,
Rien ne peut émouvoir les fières deſtinees
A joindre de rechef nos âmes dans nos cors.
Tout ainſi que l'humeur du Printans agréable
Ne peut pas empêcher que l'Hyuer domageable
N'efface de ſes fleurs & la gloire & l'honeur.
Les biens en ſont de même & ceux qui les poſſedent
Ne peuvent empêcher qu'à la fin ils ne cedent
A la force du tans, qui s'en dit le ſeigneur.
Le tens maîtriſe tout; la richeſſe incertaine,
Que l'home avare acquiert auecques tant de peine,
Lui fét fére naufrage & le va décevant.
Tant de vaines beautez, tant d'âmes abuzées,
De fard & de perfum, de perruques frizées,
Gliſſent vers le tumbeau plus vite que le vant.
La mort come aux chartiers aux grands rois ét égale;
Rien ne peut éviter ſa puiſſance fatale;
Ainſi que le plus fol le plus sage elle abbat.

Rien qu'vne vaine gloire après nous il ne reſte.
Tout le bien qui provient de la fraude moleſte,
Retourne par aſtuce & s'enfuit par debat.
Les ſuperbes palais, les Louvres magnifiques,
Bâtis iniuſtement par iniuſtes fabriques,
Se détruiſent bien-tôt par le tens limité,
Et de tant d'ornemens dont ilz font tant de gloire,
Il ne reſte au ſuccès de leur vaine memoire
Que le nom ſeulement d'avoir vn iour été.
Vn chacun a ſon tour; & la fin de la vie
Se void de peu de iours dans le monde ſuivie:
Eterniſer ſa gloire èt acte de vertu.
Maints fils des Dieux ſont morts ſous les cendres de Troye;
Sarpedon tout diuin, paſſant la même voie,
Se veid avecque Turne à la fin abbatu.
Que ſervent aux mortels les pompes ſouveraines,
Les titres, les grandeurs, les richeſſes mondaines
Et de rendre ſon nom admirable en tous lieux,
Puiſque ces vanités, de la Parque ſuiuies,
Gliſſent en vn moment, tout ainſi que nos vies,
Sous le poudreus ſeiour du tumbeau tenebreux?
Ces ſuperbes beautés, ces ieunes damoiſelles
Qui n'ont point d'autre ſoin que de ſe fére belles
Outre ce que le ciel leur a doné de beau,
Le même ciel, jaloux de leur outrecuidance,
Les rend en peu de tens ſi laides d'apparance
Qu'elles ſemblent des cors retirés du tumbeau.
Leurs blonds cheveux friſés, leurs perruques poudrées
Vont perdant leurs beautez à l'amour conſacrées,

Lorſque le temps détruit l'yuoire de leur front;
Leurs beaus yeus qui donnoient tant d'amoureus alarmes,
Ne diſtilent que cire & ne iettent que larmes,
Témoins extérieurs du regret qu'elles ont.
Leur ſein devient tout ſec & leurs gorges fletries,
Leurs tetons, tout ainſi que des pomes pourries,
Leurs dens changent en os leurs perles d'Orient;
Leur diſcours, dont Amour s'entretenoit lui-même,
Change en triſtes regrets leur bien dire ſuprème,
Et ne faict qu'appeler la mort à tout moment.
Tout plaiſir leur déplait, ſe voiantes déplére
A cent bruſques amans qui pouvoient ſatisfaire
Aux deſſeins amoureux de leurs ieunes amours.
Le foyer eſt le bal, où leur ame oppreſſée
Regrette jour & nuit leur jeuneſſe paſſée
Et ſubmerge en leurs pleurs le reſte de leurs iours.
Auſſitôt que la Mort fauorable à leurs plaintes
Rend auecques leurs iours leurs angoiſſes éteintes,
Leur cors n'eſt pas ſi tôt dans la terre porté,
Que les vers, pourſuivans leurs carcaſſes affreuzes,
Dévorent, comme loups les brebis langoreuzes,
Tout ce qui reſte plus d'vne ſi grand'beauté.
Des cieux étincelans, l'éternelle attrempance
Des mânes droituriers nourrira la ſuſtance,
Sous l'vtile rapport de ſes ſaintes liqueurs;
Come on void au matin l'aurore bigarrée
Mêler, ſur le milieu d'une agréable prée,
La beauté de ſes rays à celle de ſes fleurs.
La vieilleſſe & le tans détruiront la malice

D'vn tas de vains bouffons, qui, dignes de ſupplice,
Penſent faire la barbe aux homes de vertu;
Et moi qui réchappé des abîmes du monde,
Dieu ſans fin me maintient, Dieu toû-jours me ſeconde,
Relevant de tout point mon courage abbatu.
Ne te fâches pourtant & ne portes envie
Aux homes mal-vivans ſi, durant cette vie,
Superbes tu les vois en habits diſſolus;
Car comme ſous l'exces l'home ſouvent ſuccombe,
L'orgueilleux ſous le faix de ſa richeſſe tombe
Dans les gouffres ardens des abîmes reclus.
Ces ieunes eventés qui, manques de courage,
S'eſclavent dans les loix d'vne beauté volage
Sous ombre d'vn plaiſir qui paſſe come vent,
Tandis que dans un bal ilz s'amuzent à rire,
Ils ne connoiſſent pas l'erreur qui les attire
Dans un Enfer de pleurs & de gemiſſement.
Lors, quand ils ſont tombés dans cet horreur profonde
Où le père du iour ne fait iamais ſa ronde,
Ils ſentent iour & nuit mille morts ſans mourir.
Leur ris ſe change en pleurs, leur plaiſir en furie,
Si que de tant d'ébas qui contantoient leur vie
Ils ne remportent rien qu'vn fâcheux repentir.

DOMINVS REGIT ME.

PSAL. 23.

POVRQVOI, *chiens enragez, pourſuivés-vous mon âme?*
Pourquoi vomiſſez-vous votre inutile flâme
Sur le roc de mon cœur?
Puiſque, comme vn Paſteur qui ſuit ſa bergerie,
Dieu m'aſſiſte & me paît auſſi-tôt que je crie
Sa divine faveur?
Maintenant, franc d'ennuis & de ſoin tout deliure,
Conſolé de mon lut, couché deſſus mon livre,
Ie vi dans ces deſerts,
Qui bigarrés de fleurs, de bois & de rivages,
Soment tous les oiſeaux d'accorder leurs ramages
Aux accens de mes vers.
Tantôt, parmi les chams tapiſſés de verdure,
I'exerce mon eſprit ſur la ſaincte lecture
Des volumes ſacrés,
Tantôt, ſur le cryſtal d'vne ſource ſacrée,
Je poſſede vn repos qui doucement récrée
Mes membres haraſſés.
Ce paſteur des vivans, ce Soleil de juſtice,
Me voyant fourvoyer dans l'oſcur precipice
De mille adverſités,
Soigneus de mon ſalut & propice à ma veue,

Remet au vrai chemin mon âme dépourveue
De ſes ſaintes clartez.
Tandis qu'vn bel eſpoir conduira ma penſée
Sous l'éclair de ſa grace en mon cœur élancée,
Rien ne peut me torner,
Et quand même la mort (qu'on ſçait irremiſſible)
Voudra deſſus mes iours bander tout ſon poſſible,
El' ne peut m'étoner.
Cèt toi, Seigneur, cèt toi qui de metz ſalutaires
Charges abondamment nos tables ordinaires,
Et qui, d'vn ſoin diuin,
Perfumes notre chef de ſenteurs agréables,
Qui remplis de troppeaux nos pâtis delectables,
Et nos taſſes de vin.
Ie me gauſſe, tandis, de ces gens pleins d'envie
Qui crèvent de dépit, cependant que ma vie
Possede ce bon-heur,
De ſuivre heureuzement cet eſpoir qui m'aſſeure,
De vivre pour jamais où ta gloire demeure
Franc de toutte douleur.

SVPER FLVMINA BABYLONIS.

PSAL. 137.

LOIN de notre patrie & couchez ſur le fleuve
Dont l'étrange terroir de Babylon s'abreuue,
Songeans au ſort piteux de la triſte Sion;

— *O chétive Sion! dîmes-nous a nous-mêmes,*
Las! où ſont maintenant tant de beautez extrêmes
De qui l'heur ſurpaſſoit toute autre nation?
Nos larmes s'écouloient ſur nos faces contraintes,
Nos ſoupirs s'oppoſoient au ſon de nos complaintes,
Nos luts étoient pendus aux ſaules écartés;
Ceux qui nous contemploient dedans cette contree,
S'ils n'avoient l'eſprit trouble & la veue égarée,
Se perdoient en l'état de nos calamités.
Ce courage animé qui nos cœurs déſanime
Et prive de tout bien l'oppulente Solyme,
Nous vouloit faire rire en pleurant nos mal-heurs.
Ceux qui nous ont banis d'vne terre ſi chere,
Pour vne terre, hélas! qui nous eſt eſtrangere,
Deſiroient des chanſons du regret de nos cœurs.
Hélas! come aurion-nous, dîme-nous, ceſte envie,
Après que vous auez notre terre ravie,
De chanter des chanſons au gré de vos deſirs?
Babylon, dîmes-nous, eſt-elle point contente,
D'avoir nos pauvres cœurs privez de toute attente
Sans vous plére en l'excès de tant de déplèſirs?
O Solyme! ô palais, ô temples venerables!
Simulacres ſacrés! beautes incomparables!
Si iamais ie m'oublie en votre ſouvenir,
Si je ceſſe iamais de chanter votre gloire,
Si vos iuſtes honeurs partent de ma memoire,
Mon corps puiſſe immobile à l'inſtant devenir!
Iamais mon lut ne puiſſe à ma voix ſe re-joindre,
Mon pauvre cœur iamais ne ceſſe de ſe plaindre,

Ma langue en ſon palais puiſſe encore ſecher,
Puiſſent mes triſtes yeux ſe changer en fontaines,
Puiſſé-ie tant pleurer le ſujet de mes peines
Qu'onques mes triſtes pleurs ne puiſſent s'étancher!
Seigneur! reſſouvien-toi de la gent Idumée,
Lorſqu'elle vomiſſoit cette voix animée
Sur Sion dont tu vois le triſte changement.
Sus! froiſſez (diſoient-ils) & razés juſ-qu'aux herbes
Ces palais relevez, ces bâtimens ſuperbes
Tant qu'à peine le nom leur reſte ſeulement!
Toi, fière Babylon, qu'on verra pour tes vices
Succomber ſous le faix de tes propres malices;
Quand chacun à ſon tour de ton ſort ſe rira,
Heureux qui, te rendant ton change à double vſure,
T'arrachera des mains ta propre géniture
Et qui contre vn rocher leur tête écrazera!

LAVDATE DOMINVM QUONIAM BONVS.

PSAL. 146.

SVS! Nourriçons ſacrés du Temple de Phebus,
Quittés ces vains ſujets, quittés ces vains abus
De ce Dieu qui vous trompe!
Quittés ce faux Amour qui vous charme les yeux,
Pour élever vos cœurs vers la face des cieux,
Pleins de gloire & de pompe.

Quittés le fol erreur de ce Dieu qui vous poind,
Pour chanter dorenavant le vrai Dieu de tout point
D'vne voix pure & ſainte;
Fétes que ſon pouvoir ſe remarqu' au-iourd'hui,
Digne de votre voix & votre voix de lui
D'une façon non feinte!
Cèt ce Dieu, dont le nom brille de toutes pars,
Qui d'exil a ſauvé, par tout le monde épars
Les triſtes Abramides,
Qui les murs de Sion releva ſaintement,
Qui de Solyme encor repara mèmement
Les riches pyramides.
Cèt ce Dieu qui redone aux febles la vigueur,
Qui les douleurs appaiſe & purge notre cœur
De fiel & de rancune;
Cèt lui qui ſçait conter les étoiles du ciel,
Qui ſçait leurs qualités, le cours eſſenciel
Et le nom de chacune.
O de quelle vigueur ſon bras èt revètu!
Que ſa gloire èt fameuſe, & de quelle vertu
Son courroux ſe fét craindre!
Son merite eſt ſi grand, ſon nom ſi redouté,
Qu'aucun vivant eſprit, en la mortalité,
N'y peut jamais atteindre.
Cèt lui qui le plus humble élev' aux grans honeurs,
C'eſt lui qui l'entretient de ſes cheres faveurs,
En depit de l'enuie;
Cèt lui qui, ſous l'éclat de ſon iuſte courroux,
Détruit ces vſuriers qui ſuçent, come lous,

Le ſang de notre vie.
Sus ! norriçons ſacrés, ſus chantres de Phebus,
Mariés votre voix aux accens de vos luts,
Pour chanter les louanges
De ce Dieu qui, puiſſant, preſide gravement
Aux mortels ſur la terre, & ſur le firmament
A la troppe des Anges.
Cét lui qui rend les cieux de tenebres couverts ;
Cét celui qui de pluie arrouſe l'vniuers
De ſa dextre puiſſante :
Qui les montaignes comble & de fruit & de grain,
Les vallons de troupeaux, les prés d'herbe & de foin,
Dont l'home les ſuſtante.
C'eſt lui qui ne ſe plait de voir, dans les tournois,
Tant de fols cauaiiers piquer ſous le harnois,
Les courſiers magnanimes
Et qui ne ſe delecte à voir tant de ſoudars
Montrer guerrierement vis-à-vis des rempars
Leurs courages ſublimes.
Ce qu'il a de plus cher cèt vn cœur pur et net,
Qui l'heur de ſon ſalut ſous ſa puiſſante met
Et qui ſur lui ſe fonde,
Et qui dedans ſon cœur ne porte rien plus beau
Que de fuïr le vice & ſuivre le flambeau
De la vertu profunde.
† *Vous, ô tours de Solyme ! & toi, mont de Sion,*
Loüés Dieu tout puiſſant, tout clement & tout bon,
Qui l'accés de vos portes
Entretient de foſſeq, & qui vos citoyens

Comble d'heur, de repos, d'armes & de moyens,
Contre toutes cohortes!
La terre, quand il veut, nous ouvre ſes treſors.
La nature ſoumet toutes ſortes d'efforts
Sous ſon obëïſſance;
Il va, couvrant les monts de nege ou de troppeaux;
Comme cendre il épand de la grèle à monceaux,
Des eaux en abondance.
Il arrète le cours des fleuves vagabons,
Sous l'extreme rigueur d'un Hyuer de glaçons
Aux mortels redoutables
Et lui ſeul les fèt fondre aux vallons d'allentour,
Lorſque le beau printems nous rend à ſon retour
Les eaux plus accoſtables.
Par maints ſignes divers il montre ſon deſſein;
Il bailla d'Abraham les lois, de main en main,
A la race future;
Mais ſa douce bonté ne feit point tant de cas
Des autres nations qui ne ſuivirent pas
Les lois de la nature.

LAVDA ANIMA MEA DOMINVM.

PSALM. 145.

TANDIS que dans mon cors mon ſang s'entretiendra,
Ie chanteré de Dieu la gloire ſainte & pure;
Tandis que je vivrè ma muſe entonera

Ses merveilleus effets à la race future.
Ne fonde ton appui ſur la faveur des Rois,
Ni l'heur de ton ſalut ſur un ſuget de verre;
Quand ton âme s'enfuit de ton cors vne fois,
Ton corps terreſtre & lourd s'en retourne à la terre.
Tes deſſeins conſultés auec tant de ſouci
Come pouſſière au vent ſe perdent dans la nuë;
O trois & quatre fois bien-heureux èt celui
De qui l'âme debile èt de Dieu ſoutenue!
Qu'heureux èt celui-là qui ſur cette faveur
Bâtit ſon eſperance & fonde ſes richeſſes!
Heureux qui de ſa Grâce alimente ſon cœur,
Et qui ſe void repeu de ſes ſaintes largeſſes!
Il a bâti le ciel & la terre & la mer,
Et ce qu'on void au ciel, ſur la terre & ſur l'onde.
Sa promeſſe iamais ne ſe verra changer
Allendroit de celui qui ſur elle ſe fonde.
Il ne permet iamais qu'vn ſimple home de bien
Reſſente d'un tyran l'injuſtice inhuméne;
Il aſſiſte le pauvre & détruit le lien
De celui que ſans cauſe on met à la cadène.
C'eſt lui qui fét reuoir la lumière des cieux
A ceux qui ſont privés de celle de la veue;
Il redreſſe les pas de l'infirme boiteux
Et veut que l'équité ſoit bien entretenue.
Il decouvre la ruſe & conoit la traiçon
De ceux qui ſont métier d'affronter l'homme iuſte;
Il loge l'éſtranger dépourveu de maiſon
Et le trète d'vn ſoin humainement auguſte.

Il ſupporte la vefue & garde l'orfelin,
L'un privé de mari, l'autre privé de père;
Son œil ſe rend ſoigneux & ſon amour enclin
Pour conſerver leur droit & règler leur affére.
Donc, ô ſainte Sion! ton Dieu ſaint & ſacré
Tiendra le frein diuin de ton fameux Empire,
Tant que le ciel ſera d'étoiles bigarré,
Tant que l'homme y verra le beau ſoleil reluire.

VOCE MEA AD TE CLAMAVI.

PSALM. 111.

O Tout-puiſſant auteur des puiſſances humaines,
Ie veux bruire ſans ceſſe, en dépit de mes peines,
Votre nom ſur ma voix, ſur mon lut vos honeurs,
Puiſqu'au fort des travaux dont mon ame èt preſſée
Votre aureille, Seigneur, s'èt doucement baiſſée
Pour écouter le ſon de mes triſtes clameurs.
Attendant que l'horreur de la nuit vagabonde
Eut fèt place au retour du grand aſtre du monde,
Ie vous tendois la main ſur le bord du cercueil.
Ie vous contois, mon Dieu, l'excès de mon martyre,
Ce que ma bouche, hélas! ne pouvoit pas vous dire,
Mon cœur vous l'exprimoit des larmes de mon œil.
En vain tous mes amis s'oppoſoient à mes larmes;
Leurs conſeils importuns m'étoient autant d'alarmes;
Mon cœur impatient ne reſpiroit qu'en vous.

Et, mêlant à mes pleurs mon ardente priere,
Il fremiſſoit, helas! d'une telle maniere,
Qu'il cedoit ſans votre aide à l'excez de ces cous.
Mon cœur retantiſſoit ſous la bruyante flâme
Que mes ardens ſoupirs élancoient dans mon âme;
Le trouble de mes ſens me troubloit tout le cors;
Iamais le doux repos ne s'offroit à ma veuë,
Le mal fermoit la porte à ma plainte eperduë,
Et mes membres étoient privés de tous effors.
Lors, comme hors du ſens, je faiſois en moi-mêmes
De tout le tens paſſé mille regrets extremes,
En me repreſentant votre pouvoir preſent,
Qui, favorable aux bons, aux pecheurs pitoyable,
N'abandone iamais un home miſerable,
Qui recherche votre aide au fort de ſon tourment.
Flatté de la douceur des divines louanges,
Que mon lut inſpiré de la faveur des Anges,
Vous chantoit, ô Seigneur, ſans treve & ſans repos,
Je me brouillois l'eſprit entre tant de traverſes,
Qui faiſoient qu'au milieu de mes peines diverſes
Je m'enportois au vent de ces triſtes propos:
Donques le Tout-Puiſſant delaîrra-t-il ſans ceſſe
Mon âme à la merci du regret qui me preſſe,
Refuſant à mes cris l'accez de ſon ſecours?
Sa main veut-elle point avancer dauantage,
Sa promeſſe à l'endroit de mon foible courage,
Qui paſſe en pleurs les nuits, en complainte les iours.
Hé, quoi? le doux concert de la Muſe celeſte
Peut-il point adoucir votre ire manifeſte,

Allendroit des travaux dont je ſuis agité?
Sera-t-il point touché du ſon de ma complainte?
Verré-je point, hélas! que ſa clemence ſainte
Donne treve aux fureurs de ſon bras dépité?
Lors mon cœur comançant lui-meme à ſe reprendre:
Quoi! (dit-il) ma douleur, quel chemin veux-tu prendre,
En ce fâcheux état qui t'offuſque les yeux?
Veu-tu forcer les loix des fières Deſtinées
Qui de nœus gordiens l'vne à l'autre enchainées
Ne craignent point l'effort du tens imperieux.
Puis tout en vn moment mon âme chancelante
Se perdant aux effots de ta dextre puiſſante
Se remet au chemin de la ſeule raiſon,
Puis ſe reconnaiſſant en l'ardeur qui l'abuſe,
Elle va concevant au jardin de la Muſe
Ces vers tout pleins de ʒele & pleins d'affection.
Toi qui, du vent ſacré de ta ſeule parole,
As compoſé le cors de l'vn & l'autre Pole
Et d'aſtres lumineux leurs palais peinturés,
Qui rens la mer féconde & la terre fertille
De tout ce que tu ſçais être le plus utile,
Pour l'vſage commun des mortels égarés,
Combien de fois, Seigneur, tandis que l'homme iuſte
Eprouve de ton bras la puiſſance robuſte
Et l'home droiturier ton ſecours aſſuré,
Combien durant ce tens, Pere doux & propice,
Et par cette clemence & par cette iuſtice
Nous as-tu juſ-qu'ici ton pouvoir auéré?
Eternel Créateur (dont les graces exquiſes

Illuſtrent nos deſſeins, guident nos entrepriſes)
Ce tout n'a rien ſi grand que grande èt ta grandeur.
Rien, Seigneur, ne t'égale & rien ne te ſeconde;
Cèt aſſeʒ, ô grand Dieu! cèt aſſeʒ que le monde
Tes merveilles admire & chante ton honeur.
Tu rendis prou d'effets de tes vertus ſplendides,
Lorſque ton bras ſauva les juſtes Abramides
Des mains de Pharaon leur tyrannique Roi.
Les fleuves te voiant s'ecarterent de crainte;
Sous l'aſpect merveilleux de ta face très-ſainte,
La mer s'émeut de peur & ſe troubla d'effroi.
Les nuages, bouffis d'une abime de pluies,
Verſoient ici des eaux d'horribles vens ſuivies;
Le ſeul bruit de la grèle étonnoit l'Vnivers;
Les rochers ſe briſoient ſous l'éclat du tonnerre;
L'on veid l'air tout en feu, l'on vid trembler la terre
Sous l'éclatante horreur de ſes foudres pervers.
Le ſeiour etranger de la mer Rougiſſante
S'ouvrit, en ta faveur, à la troppe abondante
De cent mille mortels qui marchoient au milieu;
Puis reſſerrant ſoudain ſes vndes pacifiques
Rauit les chariots des bandes Pharoniques,
Qui pourſuivoient à tort cette troppe de Dieu.
Lors, ainſi qu'un berger qui ſon troppeau ramene,
Marchans ſous la faveur de ce Dieu qui les mène,
Moïſe ainſi qu'Aron ramènent leur trouppeau,
Qui, miniſtres ſacrés de la loi Hébraïque,
Réchappent de la main de ce Roi tyrannique
Et paſſent à pied ſec par le milieu de l'eau.

SONETZ SPIRITVELZ.

I.

PVISQVE l'hôme pécheur n'èt qu'vn ſale vaiſſeau,
Pourquoi l'empliſſés-vous de votre amour ſacrée?
Puiſque l'homme, ô Seigneur, à vos yeux deſagree,
Pourquoi l'éclerés-vous de votre doux flambeau?
Puiſqu'il vous a ldiſſé, pourquoi, tout de nouveau,
Recercheʒ-vous, hélas! ſa pauvre âme égaree?
Puiſque l'hôme pécheur au péché ſe récree,
Que ne l'engouffreʒ-vous au profond du tumbeau?
Cèt d'autant, ô Seigneur, que tes grâces ſont telles
Qu'il trouve, en recerchant leurs bonteʒ naturelles,
Le ſujet de ſa vie au ſujet de ſa mort.
Mais ſi de les gaigner il perd la même envie,
C'èt lors qu'il trouvera, bien que proche du port,
Le naufrage impréveu de ſa dolente vie.

II.

Aveʒ vous point, Seigneur, mon âme aſſeʒ puni
Du péché dont elle èt ſi vivement atteinte,
Sans me fermer l'acceʒ de votre aureille ſainte
Dont votre œil m'a rendu ſi longuement bani?

Mes pleurs m'ont de tout point le viſage terni;
La douleur rend ma langue à ma bouche contrainte;
Mon âme s'affeblit en l'excez de ma plainte
Et de toute vigueur mon corps èt degarni.
Ne trouuez donc mauvais ſi mon ame étonee
Pleure apres vous, Seigneur, come une Cananee;
Forcé de la rigueur de mon cruel deſtin,
Permettez qu'en mes pleurs ma peine ſ'adouciſſe.
Ou, ſi vous deſirez que mes pleurs prennent fin,
Fètes qu'en mes travaux votre couroux finiſſe.

III.

Jéſus, fils de Dauid, ayez de moi pitié!
Que ie ſente aujour-d'hui votre miſericorde!
Par votre paſſion, dont mon cœur ſe recorde,
Purgez moy des péchés dont je me ſens lié,
Puiſ-qu'en votre bonté je me ſuis confié,
Fètes qu'à votre gré tout mon plaiſir s'acorde;
Purgez ſi bien mon âme, ô Pere de concorde!
Qu'elle puiſſe gaigner votre ſainte amitié.
Fètes, fètes, ô Dieu, qu'en plein cham de bataille
Ie donte le péché qui ſans fin me travaille,
Marchant ſous la faveur de votre nom ſacré;
Afin que ie conſacre au ciel de votre gloire
Tant de riches lauriers que ie remporteré,
Si jamais j'è l'honeur de gaigner la victoire.

IV.

Pour s'ètre dégoûtez de la manne celeſte
Votre ire châtia le peuple d'Iſraël,
Lorſqu'vn feu de ſerpens, horriblement cruel,
Conſomma la plus-part de leur troupe funeſte.
Pour appaiſer, Seigneur, ce feu qui les moleſte
Moyſe fit bâtir ce ſerpent ſolennel,
Qui gariſſoit tous ceux qui d'un œil naturel
Regardoient ſa façon ſi douce & ſi modeſte.
Pour avoir, ô Seigneur, abbuzé de ce pain,
Qui rend le ſain malade & le malade ſain,
Selon que bien ou mal on le prend dans ſon âme,
Je ſenti du péché la brulante fureur;
Mais lorſque mon cœur fut remis en votre grace,
Votre grace, ô mon Dieu, s'èt remiſe en mon cœur.

V.

Ie ne merite pas, ô Sauveur de mon âme,
Que votre cors ſacré loge deſſous mon toict;
Mais dites ſeulement le mot en cet endroit;
Vous guérirez le mal qui iuſqu'au vif l'entame.
Entre vos mains, Seigneur, mon eſprit ie reclame,
Que vous avez remis en ſon chemin plus droit.
O Dieu de vérité! quiconqu' en vous ne croit
Eſt bien digne de vivre en l'éternelle flâme!

Sacré cors de Jeſus, divin ſang de mon Dieu,
Preſervez mon eſprit & mon cors en tout lieu
Et me fètes iouir de la vie éternelle:
Faites que je m'extaze en votre ſouvenir,
Et ſi mon cœur iamais contre vous ſe rebelle,
Puiſſe-t-il immobile à l'inſtant devenir!

VI.

Lorſque le beau Printems nous ouvre ſes richeſſes,
Le ciel ſe rend ſerein & l'air lui fait la cour;
La terre d'un bon œil lui done le bon-iour;
La mer lui fait preſent de ſes douces largeſſes.
Les poiſſons ſous les eaux lui font mille careſſes,
Les oiſeaux dedans l'air beniſſent ſon retour;
Mille ieunes amans, touchés d'vn vif amour
Ne parlent que de ieux, d'amours & de maitreſſes.
Les neiges, les glaçons, les vens pernicieux
Qui diffamoient la mer, l'air, la terre & les cieux,
Font place aux doux accez de cette bien-venue.
Ainſi, lorſque ton cors rentre chez moi, Seigneur,
L'horreur de mon péché ſe perd dedans la nue
Et mes plaiſirs refont leur Printens dans mon cœur.

VII.

Naguere vn grand banquet en ſonge j'apperceu,
Où mille eſprits divers également ſouperent;

Pauures, riches, boiteux, ſains, mal-ſains ſi trouverent
Et l'vn ainſi que l'autre y fut le bien-venu.
Rien de plus ſumtueux iamais ie n'auois veu;
Les chantres que j'y vis tous mes ſens étonnerent;
Bref tous les conviés ſi bien ſe contenterent,
Qu'vn chacun de tout point s'en alloit bien repeu.
Comme j'eus conſulté l'oracle ſur ce ſonge:
Ce banquet, mon ami, ce n'èt pas vn menſonge;
Le maître du ſouper c'ét ſe Dieu tout clement;
Ces boiteux que tu veis ſont autant de coupables;
La table c'eſt l'Autel; le pain, ce Sacrement
Dont chacun d'eux purgeoit ſes péchez miſerables.

VIII.

Puiſqu'il t'a plu loger dans l'horreur de mon ame,
En dépit de la honte où, Seigneur, ie me vi,
Quel eſprit ſi groſſier n'avoura, tout ravi,
L'effet de ta bonté qu'en ces vers je réclame?
Sur le point que mon œil plain d'erreur & de blame
Aperceut ton ſaint cors (ton cors par qui je vi)
De telle honte, hélas! mon cœur ſe veid ſuivi
Qu'auſſitot que j'y ſonge à l'inſtant je me pâme,
Hé! ſe pouvoit-il voir vn plus villain ſejour,
Qu'vne ame où le péché s'attachoit nuit & jour,
Pour l'infecter d'ordure & l'emplir de fallaces?
Nani, Seigneur; mais lorſqu'entré dans un tel lieu
Tu daignas au dedans l'enrichir de tes grâces,
Tes grâces l'ont rendu digne du fils de Dieu.

IX.

Hélas ! que vous entrez dans vn pauvre logis,
Seigneur, qui meritez un Louvre incomparable !
Que vous entrez, hélas ! en vn lieu miſerable
Au prix de vos Palais d'ineſtimable prix !
Le porfire, la bronze & les marbres cheris
N'illuſtrent pas, Seigneur, ce lieu deſagréable ;
Vos yeux n'y verront pas ce luſtre inimitable
Dont les Rois de la terre étonent nos eſprits.
Mais d'autant que l'humeur de votre grand' clemence
Prefère la ſimpleſſe à la vaine apparence,
Et celui dont le cœur marche ſous votre loi ;
O Dieu, de qui ié pris mon être mon viſage,
Vous offrant humblement ce cœur que je vous doi,
Que ſcauriez-vous, helas ! deſirer d'avantage?

X.

Tout ainſi qu'en ſon cœur la triſte Madelaine
Lamenta ſes péchés en l'auril de ſes ans,
Ie ſoupire au plus verd de mon jeune printans,
D'vn cœur de qui mes yeux font ſourdr' vne fontaine.
Puiſſé-je tant pleurer le ſuiet de ma peine,
Que mon péché s'emporte en mes pleurs violans !
Puiſſé-je tant pleurer, que mes ſoupirs ardans
Soient le vent qui chez vous mon eſperance meine.

Puiſſé-je tant mon ame arrouſer de mes pleurs,
Qu'elle puiſſe produire vn beau printems de fleurs,
De qui l'odeur parvienne au ciel de votre grâce!
Fai, Seigneur, cependant que mon cœur endurci
Soit le roc ſolitaire où tout mon tens ſe paſſe
A faire penitence & pleurer mon ſouci.

XI.

O Seigneur, je vous loue & mon cœur vous rend grâce
Des faveurs qu'au iour-d'hui votre bonté m'a fét,
Daignant de votre cors, tout ſaint & tout parfét,
Repaître vn cœur tout plein d'erreur & de falace.
Pour vn ſi digne honeur faites qu'en toute place,
Ma muſe n'ait iamais de plus rare ſuiet,
Que ce divin repas dont ie ſuis ſatisfait,
Et qui fait qu'en tous lieux votre amour ie pourchaſſe.
Puiſque par ce moien ie me ſens tout purgé
De tant de vieils péchex qui m'ont tant outragé
Faites qu'en votre Amour ſans ceſſe ie ſeiourne;
Faites que dans le Ciel ie fonde mon recours,
Ou s'il faut qu'en péché ma pauvre âme retourne,
Que votre Grâce alors retourne à mon ſecours.

XII.

Puiſ-que l'humilité ſe plait en votre grace,
Puiſ-qu'en l'humilité votre grace ſe plait,

Je vous offre, Seigneur, vn cœur qui ſe repait
De l'objet bien-heureux de votre ſainte face.
Faites qu'en mon eſprit l'orgueil n'ait point de place,
Que la ſimplicité, dont mon cœur ſe revèt,
Soit le plus beau treſor & le plus riche acquèt
Que ie puiſſe laiſſer à l'eſpoir de ma race!
Hé! quel plus grand treſor, en ce mortel ſeiour,
Que celui qui nous mene au ciel de votre amour;
Puiſque vous avez dit, de votre propre bouche,
Que vous aurez pitié d'vn cœur plein de péché,
Pourveu qu'étant contrit, au regret qui le touche,
Il ſe fâche, ô Seigneur, de vous auoir fâché.

XIII.

Ie ſuis ſi déplaiſant de vous avoir déplu,
Que ie n'oſe approcher de votre table ſainte;
Ce regret à mon cœur done vne telle atteinte
Qu'il devient tout confus au plus fort de mon vœu.
La crainte me retient; mais ſachant, ô mon Dieu,
De combien votr' amour èt plus grand que ma plainte,
Mon cœur reprend courage &, malgré toute crainte,
Se remet au chemin de ce myſtique lieu.
Bien que mille penſers s'oppoſent à ma flâme,
Lorſque votre ſaint cors deign' entrer en mon âme,
Je le reçoi pourtant d'vn cœur tout plein de foi;
Et come le ſoleil tous les ombres efface,
Seigneur, quand votre cors daigne loger chez moi,
Tous mes péchés s'en vont & vous quitent la place.

XIV.

Qui veut conter, Seigneur, le nombre de mes peines
Et l'incroiable excez de mes pechez cuisans,
Qu'il conte la verdure & les fleurs du Printens,
Qu'il conte le poisson des undes inumaines;
Qu'il conte les flambeaux des voutes souveraines,
Qu'il conte de l'Hyver les glaçons violans,
Qu'il conte de l'Esté les épis jaunissans,
Et de l'Autone encor les fueilles incertaines.
Qu'il conte les éclairs qu'enfante le tonnerre,
Les animaux de l'air, les humains de la terre,
Qu'il conte les mal-heurs de ce siecle de fer;
Qu'il conte des pervers l'excessive abondance,
Qu'il conte vn tas de lous qui dignes de l'Enfer
Ont chancré jusqu'aux os les membres de la France.

XV.

Pren courage, mon âme, & ne t'afflige point
De voir tant de voleurs prosperer en leur vie;
Ne te courouce point, si l'home plain d'envie
Se rit, dedans le cœur, du souci qui te point.
Soit que tout l'heur du monde a son gré soit conjoint,
Soit qu'il marche superbe où l'honeur te convie,
Sa fiere ambition d'un pire sort suivie
Le fait en vn moment trebucher de tout point.

Tel, de qui la fortune aueuglément ſe ioue,
S'éleve en peu de tens au plus haut de ſa roue,
Qui ſe void à l'inſtant broncher devant tes yeux.
Mais l'homme êt ſi puiſſant, qui ſur ſon Dieu s'aſſure,
Que les Rois de la terre & les Anges des cieux
Ne ſcauroient ſouhéter de fortune plus ſeure.

XVI.

O Dieu, de qui les Rois adorent la puiſſance
Et de qui la faveur encourage les Rois,
Conforme, s'il te plaiſt, au patron de tes lois
Le repos de l'Egliſe & l'Eſtat de la France!
Fai, Seigneur, deſormais que ſa ferme conſtance
Fructifie en la fleur du Monarque François;
Fai que ſon cœur s'vniſſe au doux air de ſa voix
Et que ſa voix s'accorde à ſon obéiſſance!
Par toi, ſon juſte bras a détruit ces Lions,
Qui du ſang des François ſoûloient leurs paſſions;
Par toi, ſon heur maintient le repos de nos villes.
Fai, Seigneur, cependant, que ſa chere faveur
Purge nos triſtes chams d'vn enfer de chenilles
Qui raviſſent les fruits de nos iuſtes labeurs,

XVII.

Lorſqu'vn Apotikaire, actif deſſur le lucre,
Offre un fâcheux bruvage à qu'elque patient,

Il cache la coleur dans un gobeau d'argent
Et couure l'amertume auec vn peu de ſucre.
Maint eſprit de ce temps (dont l'humeur ſent le mucre)
Pour tromper le public cet artifice prend,
Lui faiſant aualer ce mortel accident
Qui met ſon bien en proie & ſon cors au ſepulcre.
Vn courtaut de boutique, vn grand ſot, vn gros âne,
Caché ſous la faueur d'vne riche ſotane,
Affrontera, s'il peut, vn plus digne que lui.
Voilà du tens qui court les beaux Apotikaires,
Qui, norriſſans leurs hoirs deſſus la mort d'autrui,
Portent de nos deffunts les riches luminaires.

XVIII.

Cependant que Phébus, qui done vie au monde,
Par la plaine des cieux ſon char promenera;
Cependant que Cereꝛ la terre norrira,
Cependant qu'en poiſſon Thetis ſera feconde;
Cependant que Venus, qui done vie au monde,
Aux amans deſoleꝛ facheuſe ſe verra;
Cependant que dans l'air Iupiter tonera;
Tant que Pluton vivra dans ſa cave profonde;
Tant que Mars norrira la valeur des François,
Tant que Diane encor chaſſera dans les bois,
Votre parole, ô Dieu, ſe verra véritable;
Votre immenſe bonté conſolera les cœurs
De ceux qui, recerchans votr' amour charitable,
Ont bleſſé votre gloire & ſouillé vos honeurs.

XIX.

Le malade, vaincu du torment qui le touche
Iuſqu'à l'extremité de ſon trepas prochain,
Ce qu'il a de plus cher cèt de voir tout ſoudain
Vn medecin aſſis au côté de ſa couche.
Ne lui pouvant conter ſa douleur par ſa bouche,
Il l'exprime de l'œil qui, de larmes tout plein,
Eſt le vrai truchement & l'vnique témoin
Du mal qui de ſon cors fait vne pauvre ſouche.
Enfin le mal eſt tel que le ſucre candin,
Le ſéné, la rubarbe & l'art du medecin
Sont contraints de le rendre entre les mains du prêtre;
Ainſi mon mal eſt tel que les vivres plus dous
Ne pouvant plus, hélas! mon pauvre cors repaître,
Forcent mon âme, ô Dieu, d'avoir recours en vous.

XX.

Lorsque l'air d'vne ville èt de peſte infecté,
L'on prend, pour ſe garder de ſon feu qui nous tue,
La racine angelique, ou la feuille de rue,
Ou quelque autre remede vtille à la ſanté.
Marchant parmi l'horreur de ce ſiecle peſté,
Qui rend par ſon acceȝ toute ame corrompue,
Mon cœur contre ce mal tellement s'évertue,
Que iamais de cet air ie ne ſuis ſurmonté.

Cette peſte, ô Seigneur, c'ét l'humeur de ce tans;
Ce ſont ladres, punais, corrompus charlatans,
Traîtres, gueux enrichis, ignorans & ſuperbes.
Vos grâces, dont mes ſens contre eux ſont preſeruez,
Sont les eaux, les vnguens, les drogues & les herbes
Dont je peus tout partout leur faire vn pié de nez.

XXI.

Quèt'-ce que de ce monde? vn peinturé Théatre,
Où chaque perſonnage vn chacun va iouant.
Tel repreſente un roi, qui n'ét qu'en vain croquant,
Tel un ſage Platon, qui n'eſt qu'un ſot emplâtre.
Tel croit voir Iupiter qui ne void que du plâtre,
L'autre vn château ſuperbe & ne void que du vent.
L'vn pleure, l'autre rit; l'vn acquiert, l'autre vend;
L'un fait de l'étourdi, l'autre y fait du folâtre.
Vn grand flaſque, abuſant d'vne iniuſte fortune,
Et qui penſe monter au-deſſus de la Lune,
Se void ſoudain reduit au ſort de Lucifer;
Vne vieille uſuriere y couvant ſes piſtolles
Penſe par ſon argent s'exanter de l'Enfer,
Qui ſe void au milieu des infernales geolles.

XXII.

Ainſi que ſaint Eſtiene, au fort de ſon martyre,
Ne trouvoit rien plus mol que les rudes caillous;

Ainſi que ſon eſprit exaltoit ſous les cous,
Fondé ſur votre grâce où ſa vertu ſe mire ;
Ainſi, Seigneur, ainſi mon âme qui n'aſpire
Qu'au ciel de votre gloire & qui ne croit qu'en vous,
Ne trouve rien plus mol, ne trouve rien plus doux
Que les afflictions de ce terreſtre Empire.
Comme, par le moien des tourmens de ſon cors,
Ce martyr s'èt acquis dans le ciel maints tréſors,
Qui le rend adorable aux yeux de tout le monde,
Fai que ie ſouffre tant, en ce ſiècle de fer,
Que je gaigne la grâce où tout mon cœur ſe fonde,
Pour ne ſouffrir iamais les peines de l'Enfer.

XXIII.

Lorſqu'un chien s'affriande à courir le mouton,
On le lie, on le porte en la proche rivière ;
On lui pend ſous le col une pierre fûtière,
Puis on le jette à l'eau d'vne étrange façon ;
En vain il ſe travaille en cette affliction ;
Quand il penſe avancer il retorne & s'arriere ;
La courante l'emporte & la parque meurtrière
L'engouffre, en fin de conte, aux gouffres de Pluton.
L'uzurier, qui ſe plait à chancrer le pouure homme,
Se trouve au même état, lorſque la mort le ſomme
De rendre à cent pour cent l'intérêt qu'il a pris.
Il ſe travaille en vain ; ſa bourſe inſatiable,
Qui penſoit obliger le Diable au même prix,
Eſt celle qui l'oblige à l'vſure du Diable.

XXIV.

Flatter vn glorieux dont l'on ét outragé;
Avaller ſous du ſucre vn venimeux breuvage;
N'oſer pas ſe complaindre & ſentir de l'outrage;
Vn chancre entretenir, par qui l'on ét mangé;
S'eſclaver ſous vn fat qui nous eſt obligé
Et qui (ſauf ſon habit) nous doit porter homage;
S'aſſurer en celui qui, ſous vn doux langage,
Aguiſe le deſſein de ſon cœur enragé;
S'humilier aux piés d'un fardé freſſurier;
Voir vn âne, vétu d'vn habit d'officier,
Se gratter plus ſouvent où le moins on ſe mange;
Bref faire du muet, de l'aveugle & du ſourd;
Adorer bien ſouvent vn Diable pour vn Ange;
Voilà, Seigneur, voilà l'humeur du temps qui court.

XXV.

Qu'ét-ce que l'or du monde? vne maſſe pierreuſe,
Rude & deſagréable au ſouhait de nos yeux;
Ce n'eſt qu'vn vain fardeau, ſi l'art ingénieux
Ne purge par le feu ſa beauté precieuſe.
Qu'eſt-ce que l'or en œuvre? vne aſtuce pipeuſe,
De qui l'éclat deçoit nos eſprits curieux,
Qu'ét-ce que l'or en œuvre? vn voile captieux,
Sous qui cache Sathan ſa ruſe cauteleuſe.

Qu'èt-ce qu'vne beauté ſans grace & ſans eſprit?
C'ét vn ſot medecin qui de rien ne garit;
C'eſt ſans ſucre & ſans drogue un pauvre Apoticaire.
Qu'èt-ce qu'une beauté plaine d'inventions?
Vne douce amertume, vne douceur amere,
Dont Amour entretient nos foles paſſions.

XXVI.

Execrable vſurier, qui tires, come au blanc,
Sur l'exceſſif amas d'vn treſor periſſable,
Qui, tenant vn pauvre homme en ta bâche execrable
Ne te laſſes iamais de lui ſucer le ſang.
Tu reſſemble à celui qui, pèchant un Eſtang,
N'i laiſſe que de l'eau, du grauier & du ſable,
Lorſqu'en ton cabinet ton âme inſatiable
Epuiſe tous les iours chacun ſelon ſon rang.
Mechant gouffre d'Enfer, infernale ſan-ſue,
Qui ne vis qu'en ce feu dont ton âme èt repue,
Comme la Pyralide au milieu d'un braſier.
Voi-tu pas comme Dieu, dans ces termes, te blame:
Hé! que ſert (ce dit-il) au mechant Vſurier
De gaigner tout le monde en perdant ſa pauvr' âme?

XXVII.

Souvent ils m'ont braſſé maint' embûche inu'mène,
Depuis que mon enfance eut ſalué le iour,

Tant que leur cruauté, plus fiere qu'vn vautour,
Rendoit mon cors malade & mon âme malſaine.
Ié ſouffert iuſqu'ici cette angoiſſeuſe peine,
Qui m'a preſque réduit iuſqu'au mortel ſeiour,
Où tant d'eſprits divers, ſans eſpoir de retour,
Ne vivent que du vent d'vne eſperance vaine.
Mais ſçachant que mon mal ne vient que d'vne erreur
Qui m'a fait mainte-fois blasfèmer votre honeur,
Preneʒ, hélas ! mon Dieu, pitié de mon offence,
Ou ſi j'invoque en vain votre nom irrité,
Chatieʒ-moi ſelon votre grande clemence
Et non pas, o Seigneur, come ié merité.

PRIÈRE A DIEV POVR LE MATIN.

STANCES.

SEIGNEVR, *le iour s'avance ; & m'avançeant à vous*
Puiſſé-ie en votre honeur, commencer la iournée !
Puiſſe-ie y faire voir, ô Seigneur ! devant tous
Mon deſſein comencé, mon œuvre terminée.
Ainſi que le ſoleil, par ſon divin flambeau,
Fait naître au mois de Mai mille beauteʒ propices,
Votre acceʒ, ô mon Dieu, ſi propice & ſi beau,
Fait germer dans mon cœur un prin-tens de delices.
Quand le ſoleil ſe leve, il diſſipe la nuit ;
Quand votr' œil m'apparoit mes inquiétudes ceſſent ;

Si tôt que la nuit vient, le beau ſoleil s'enfuit ;
Quand le péché me ſuit vos graces me r'adreſſent.
Au lever du ſoleil, l'image de Memnon
Nous produit des effets & nous fait des miracles ;
Quand ma muſe s'enflame au feu de votre nom,
Elle conçoit des fruits & produit des oracles.
Sans l'ardeur du ſoleil, qui nous ét ſi requis,
La terre ſeroit manque au cours de notre vie ;
Mon âme ainſi n'a rien, ne de beau, n'i d'exquis,
Si ſon attente n'ét de vos faveurs ſuivie.
Le Turc adore ici le lever du ſoleil.
Moi, qui croiant aux loix de votre ſainte bouche,
l'invoque, ô Tout Puiſſant, votre divin conſeil
Quand mon âme ſe leve & quand mon cors ſe couche !

HYMNE POVR LA FRANCE

Prins du latin de Bucanan.

IVSTE *fils d'vn Pere tout bon,*
Fils ſemblable au Pere de nom,
Fils portant du Pere l'image,
Vrai flambeau d'un feu pur & vrai,
Vrai Dieu, de Dieu même engendré,
Fils prudent d'un Pere tres-ſage !
L'ignorance, mere d'erreur,
Dans vne ombreuſe nuit d'horreur

A reduit notre ame affeblie ;
Vn Enfer de ſoucis divers
Ont nos eſprits d'horreur couverts
Et notre attente enſevelie.
Leue-toi, Soleil pur & beau,
Ren à la France ſon flambeau ;
Soleillant notre nuit contrainte,
Chaſſe l'erreur de notre foi,
Chaſſe le froid tout plain d'effroi,
Sous l'ardeur de ta lampe ſainte.
Sous cète clarté qui nous rit,
Purge le champ de notre eſprit
De toute nïelle & d'ivraie,
Afin qu'arrouzé de ta main,
Sa ſemence pure & ſacrée
Rende à double uſure ſon grain.

FIN DE LA MVSE CÉLESTE.

CLION

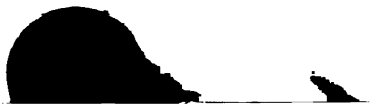
OV

LA MVSE HÉROIQVE.

AU ROY.

CE n'ét pas ſans ſujet que la Muſe diuine
Nous chante que le poète eſt ainſi que le Cyne;
SIRE, *c'ét vn miracle & qui montre en effet*
Que Nature jamais ne fit rien plus perfet
L'vn & l'autre èt tout pur; l'vn porte vn blanc plumage
L'autre en ſes actions vn candide courage;
L'vn aimé de la Muſe & l'autre de Phébus,
Frequente les mareſcq & les ruiſſeaux èrbus.
Le Cyne ſuit Mëandre où les Cynes abondent,
Et le poete Hipocrène où les Muſes ſe fondent.
Le Cyne fuit le peuple & le poète le bruit;
Le Cyne aime les eaux & le poète les ſuit.

Leur chant ét tout divin, & ſurtout quand leur vie
Se void, ſur leurs vieils ans, de la Parque ſuivie.
Mais l'hiſtoire pourtant repreſente à nos yeux
Que le Cyne ſe fâche où le tens ét fâcheux;
Il s'impoſe ſilence & ſa voix ſe reſſerre
Iuſqu'à ce que l'Hyver s'abſente de la terre,
Et que les doux Zefirs, amis de leurs chanſons,
Reveillent les Oiſeaux tapis dans les buiſſons.
Que ſi le Cyne encor, qu'en ces vers ie figure,
Imite tellement des ſaiſons la nature,
Si ſa vie ét ſenſible à tant de mouvemens
Que l'on void proceder du changement du tens,
Faut-il, SIRE, *faut-il s'étonner ſi les Poëtes,*
(Qui des Dieux & des Rois ſont les viues trompetes)
Se taiſent en ce tens où l'iniuſte mépris
Tient le pié ſur la gorge à tant de beaux eſprits,
Qui, dignes d'animer nos fidelles hiſtoires,
Languiſſent au milieu de vos rares victoires,
Sans que quelque Mécène, ami de leur vertu
Releue tant ſoit peu leur courage abbatu?
Ceux qui de iour en iour, abuzans de vos graces,
Rendent à nos dépens leurs cuiſines ſi graſſes,
Que nos luts & nos vers priſent moins qu'vn fétu,
Et qui plus que la peſte abhorrent la vertu,
Qui bourreaux du merite ont fait que l'ignorance
A pris ſur la Iuſtice vne iniuſte ſéance,
Qui des mal-heurs du tens font iouer les reſſors,
Qui bulancent leur gloire au poids de leurs treſors,
Ce ſont les rudes vens & les vagues confuzes



Qui reculent du port l'eſperance des Muſes,
Qui rendent ſans honeur le Parnaſſe francois
La Muſe ſans honneur & les Poëtes ſans voix.
Mais, SIRE, *ſi iamais ce bon-heur nous arrive*
Qu'en vos cheres faueurs notre Muſe revive,
Si vous aimez ſon bien autant que vous aimez
Ceux qui dans vos combas ſont le plus animez,
Bref ſi, prêtant l'aureille aux douceurs de ſes charmes,
Vous faites voir ſa gloire en celle de vos armes,
Alors, mon PRINCE, *alors, tous ces chantres reclus,*
Qui ſe ſont ſi longtemps dans ces troubles déplus,
Reveilleront leurs voix au bruit de votre gloire,
Pour chanter ſur la Seine & bruire ſur le Loire
Vos triomfes ſacrés, qui porter vous feront
L'audace dans le cœur, le laurier ſur le front,
Et de qui les effets, ſurmontant la nature,
Serviront d'exemplaire à la Race future.

AVTRE DISCOVRS,

A SA MAIESTÉ.

SIRE, c'ét vn abus de penſer que les Muſes
Ne vivent que de vent, de chanſons & de ruſes;
Elles s'enflent le cœur & s'animent la vois
De la grace des Dieux, des Princes & des Rois,
Car ſitôt qu'Apollon élance dans nos ames

La profétique ardeur de ſes divines flàmes,
Rauis come en extaʒe & d'aiſle tranſportés,
Nous fuion le vulgaire & le bruit des cités,
Nous ſuivons le ſeiour des douces ſolitudes,
Pour y cueillir le fruit de nos longues études.
Là nous chantons des Dieux les œuvres ſinguliers,
Là nous vantons des Rois les trionfans lauriers.
En ces dous paſſe-tans, en ces doux exercices,
Leurs divines faveurs ſont nos cheres Norrices,
Elles font que nos vers le vice combattans
Paſſent deſſus le ventre aux vices de ce tans.
Ie n'auois pas ſaiʒe ans quand ma voix begaïante
Chanta du grand HENRI *la gloire trionfante,*
Quand cet Aſtre divin qui nous dònoit le iour,
Vint diſſiper l'oſcur de mon triſte ſeiour,
Et que le Ciel changea, ſous ſes heureux auſpicès,
En plèʒirs nos regrets, nos mal-heurs en delices,
Nous faiſant ſavourer, au fort de ſon bon-heur,
Les fruits de ſa prudence & ceux de ſa valeur.
Grand Roi, qui poſſedeʒ cette double còrone
Qui vòtre chef ſacré dignement enviròne,
Qui voieʒ clerement vòtre eſprit revètu
Des riches ornemens de ſa belle vertu;
Maintenant que ma voix s'èt plus forte rendue,
Maintenant qu'en la France elle eſt mieux entenduë,
Ie vous ſerois coulpable & m'iroit-on blàmant
Si, taiʒant vos vertus qui me vont animant,
Ie n'offrois à vos yeux ces vers que ié fait naître,
Còme vn arbre ſon fruit pour le gré de ſon maître.

Ie di, que vous aueʒ, par vos valeurs, acquis
Ce qu'en France, ô grand Roi, l'on void de plus exquis,
Quand vous fites broncher au profond de leur piege
Ces lions qui penſoient vſurper votre ſiege,
Et qui tachoient d'ancrer au rivage François
L'ancre pernicieux de leur ſanglante vois;
Si le ciel, qui des Rois maintient le iuſte Sceptre,
N'eût ce deſſein froiſſé ſous ſa puiſſante dextre.
Car ſi tôt qu'en dépit de la rigueur des flos,
Vous eutes mis la France en ſon premier repos,
L'air ſe rendit plus doux, le Ciel plus agreable;
Dieu benit de ſa main la Terre déplorable.
Elle qui n'enfantoit, durant nos triſtes pleurs,
Que des poignans chardons au lieu de bèlles fleurs,
Reprît l'honeur plus beau de ſa belle Nature,
Les arbres leur ſuſtance & les bois leur verdure.
Nos prés firent revoir leur gracieux émail,
Les fontaines le cours de leur bruïant Cryſtal.
Mars, qui dans ce terroir penſoit bien prendre place,
Honteux ſe retira dans les Rochers de Trace.
Mais à peine veid-on, de vos travaux guerriers,
Sur vôtre chef ſacré bourgeoner les Lauriers,
Que le Ciel, qui conduit tout l'eſpoir de la France,
Voulant de votre cœur eprouver la conſtance,
Permet qu'vn autre orage animé de fureurs,
Vint reprendre naiſſance en la fin de nos pleurs,
Qui ſuivis de frayeurs, de foudre, & de Tonerres,
Menaçoient cet Etat d'vn abîme de guerres.
Provoquant vôtre Peuple à la rebellion,

Pour faire de la France vn ſecond Ilion,
Si votre eſprit divin, ſi votre ardant courage,
N'eut ſauvé nôtre Nef d'vn ſi cruel naufrage.
En cette extremité, SIRE, *vous fites voir,*
Quelle ét vôtre aſſurance & quel votre pouvoir.
Roüen le reconut au fort de ſon deſaſtre,
Quand vôtre Majeſté vint, ainſi qu'vn bel aſtre,
Diſſiper les broüillas de ſa captiuité
Pour lui faire revoir ſa douce liberté,
Et que vôtre valleur qui iamais ne ſe laſſe,
Força le Vieil-Pallais de vous rendre la place,
Où vous eutes l'honeur de vaincre tant de lous,
Qui, pour nous devorer, ſe bandoient contre vous.
« *La fortune qui ſuit les Princes plus ſublimes,*
« *Accompagne partout leurs vertus magnanimes,*
« *Elle s'aime aux combas, & fauoriſe à ceux,*
« *Qui, par leurs actions, ſe rendent genereux.*
« *Et iamais ſa faveur, ſur qui l'hôneur s'aſſeure,*
« *Ne loge dans vne ame où la crainte demeure.*
Mais tout ainſi qu'vn Aſtre au milieu de la nuit,
Rend plus clére à nos yeux la clarté qui le ſuit,
Côme on voit aux Iardins que les Roſes pourprines
Plus belles ſe font voir au milieu des épines,
Tant plus qu'en ces travaux vous étes agité
Vôtre conſtance ainſi fait voir ſa gravité.
Vrais Typhis des François vos addreſſes profondes
Se font voir, nón au port, mais au peril des ondes ;
En ce cruel déſordre on void, ô puiſſant Roi,
Que vos plus obligez vous manquerent de foi.

L'on void de vos ſujets les triſtes entrepriſes,
Vos châteaux reuoltez, & vos villes ſurpriſes,
La plupart de tous ceux que vous avez ſauvez,
Pour vous perdre s'étant contre vous élevez,
Font que la plus grand' part de ceux de la Nobleſſe,
En cette extremité lâchement vous delaiſſe,
Pour ſecours, vous n'avez que vôtre ſimple train,
Et vôtre ſeul conſeil qui vous prêtoit la main.
De quelque part helas que vous iettez la veuë
Vous voiez à regret la France tout émuë,
Vôtre Peuple fidelle en cette adverſité,
Fut celui dont le mieux vous futes aſſiſté,
Vos coffres ſont vuidez, vos Recêtes troublees,
Vos ſujets oppreſez, vos finances pillees,
Sans que pas vn de ceux qui les vont poſſedant
Vous aille d'vne obole au beſoin ſecondant.
Je ne voi rien pour vous, que les juſtes prieres,
Dont le Peuple vous aide au fort de vos afféres,
L'vn fuit, l'autre chancelle, & tout plain d'Officiers
Paroiſſent moins ſouvent où plus vous paroiſſiez
Et bien qu'on eût jugé que le Ciel & la Terre,
Fuſſent lors coniurez pour vous faire la guerre,
Que la fortune méme, au iugement de tous,
Semblât en ces mal-heurs conſpirer contre vous,
Vôtre cœur, qui s'égale à celui d'Alexandre,
Fit bien voir le contraire au fort de cêt eſclandre,
Vous fites voir qu'vn cœur fondé ſur la vertu
Ne peut être iamais par la force abatu.
La fortune lui cede; & cõme chante Horace,

Ainſi que la vertu d'vn autre ſuit la trace,
Grand Roi, vous montrez bien qu'en vain vous nètes pas
Fils de ce grand HENRI, dont vous ſuivez les pas,
Qui Monarque invincible en cét âge où vous ètes,
Comença le beau cours de ſes riches conquètes,
Qui coronent ſa gloire & ſes faits immortels,
De Temples, de Lauriers, d'offrandes, & d'autels,
Laiſſant à votre eſpoir l'honeur hereditére,
Qu'Alexandre reçeut de Philippe ſon pere,
Qui par tant de valeurs, & de travaux divers,
Rangea deſſous ſes lois tout ce grand Vnivers.
Armé de la Faveur de celui qui preſide,
Sur la Nef des François dont vous ètes le guide.
Votre ſeule preſence, en ces ſanglans diſcors,
Froiſſe de l'ennemi les aueugles effors,
Vous ſauvez votre peuple, & par vos iuſtes armes,
Vous r'animez la France en la fin de ſes larmes,
Vous faites, ô grand Roi, que nos Cycnes François
Vont redonant la vie à leur mourante vois.
La preſence des Rois qui iuſtement dominent,
Donte le cœur de ceux qui contr'eux ſe mutinent,
Romule ainſi ſauva la plupart des Romains,
Engagez ſous le ioug des Sabins inhumains,
Qui penſant de leurs cors faire vne iniuſte proye,
S'en fézoient dans le cœur dè-ja les feux de ioye;
Ceſar, par ſa preſence & ſes trauaux vaincueurs,
Delivra de la main des Nerves belliqueurs
Son peuple, qui privé d'eſpoir & de courage,
Se voioit ſur le point de ſon proche naufrage,

Cõme vn paintre excellent repreſentoit au vif,
La divine beauté dans mes vers ſi cognuë,
Contemplant tout raui ſa grace toute nuë,
Ie n'apperceu iamais de portret ſi naïf.
L'vne a la bouche accorte, & le regard laſcif,
L'autre de mille attrets ét doucement pourveuë,
Si l'vne tient mon cœur, l'autre aueques ſa veuë,
Rend mon ame èperduë & me retient captif.
Si l'vne n'entend point, l'autre èt ſourde de méme
L'vne ét dure en amour, l'autre en rigueur extrème
Elles ont méme poil, elles ne parlent point.
L'vne a le cœur glacé, l'autre a le cœur de glace,
Bref l'vne & l'autre enfin ne manquent que d'vn point,
L'vne change à tous vens, l'autre oncques ne déplace.

I'avois cent fois iuré de ne retorner plus
Vers la fière beauté que i'adore en mon ame,
Mais quoi? plus i'en ſuis loing, & l'ardeur qui m'enflame
Rend mon eſprit tout morne & mon cors tout perclus
I'ai beau me retirer dans les bois plus reclus,
I'ai beau verſer des pleurs pour éteindre ma flame,
Tou-iours le ſouvenir des beautés de Madame
Entretient dans mon cœur ſon flus & ſon reflus.
Si m'écartant des bois ie retorne en la ville
Et qu'en paſſant encor ie rencontre vne fille,
Excellente en eſprit & parfaite en beauté,
Vn pire ſouvenir dans mon cœur ſe redouble
Et faut bon grè maugrè, qu'au regret qui me trouble,
Ie retorne en ce lieu d'où i'étois écarté,

Vôtre Ville ainſi qu'eux ne vous manque de foi;
Mais vôtre Majeſté n'y fut plûtôt poſee,
Qu'à vous rendre les clefs leur fougue êt diſpoſee;
Ils redoutent ſi bien vos ſenſibles efforts,
Que ceux qui ſont dedans veulent être dehors,
Ils ſont plus empêchez à gaigner vôtre grace,
Que vous n'avez de peine à perdre leur audace,
Votre Nom qui s'épand tout par tout l'Vnivers,
Détruit tous les deſſeins & les iette à l'envers,
Vôtre ſeulle parole, au fort de ces vacarmes,
Leur arrache des mains la puiſſance & les armes,
Ils n'ont plus d'autr'eſpoir de vaincre vos rigueurs,
Que par le iuſte excez des larmes de leurs cœurs,
Qui touchans vos bontez vous ôterent l'envie,
Qu'a bondroit vous auiés de leur ôter la vie,
Mais quoi? SIRE, *êt-ce la que vôtre pieté,*
Termine les effets de ſa douce bonté?
Nani SIRE, *nani, vos bontés naturelles,*
Se font bien voir plus loin à l'endroit des Rebelles,
Témoins ſont le Poitou, l'Anjou, le Pont-de-Sé,
Qui faiſant tout de même ont fait vn même eſſai;
Lors qu'à leur iuſte dam vous leur fites parêtre,
Qu'ils étoient vos ſuiets, que étiés leur Maître,
Vous rendîtes, grand Roi, ſous vos braves deſſains,
Leur audace inutile & leurs efforts tous vains,
Paroiſſant au milieu de leurs vaines armees,
Ce qu'Alcide parut au combat des Pigmees,
Vous rendez les Deſtins à vos valeurs ſoumis,
Et paſſant ſur le ventre à tous vos ennemis,

Vos vertus, ô grand Roi, font naître de vos veilles,
Non ſeulement des fruits mais plùtôt des merveilles,
Ils ſe rendent à vous, & vos armes leur font
Naître la crainte au cœur la honte ſur le front.
Le beau-tans ſe remontre & ce fâcheux orage,
Se diſſipe aux rayons de ce brave courage,
Qui ne pût ſe fléchir que par les mêmes pleurs,
De ceux qui dans la France ont vomi ces malheurs.
Or comme c'ét vergoigne aux ames bien priſees,
De laiſſer imparfait le cours de leurs briſees,
Vous pourſuivés ſi bien le but de vos proiets,
Que les plus Etrangers vous ſont les plus ſuiets,
Vous allez en Bearn' où par iuſte entrepriſe,
Vous rendez vôtre Peuple au giron de l'Egliſe,
Scachant qu'où ne luit point cette vive clarté,
Tout ét plain d'abuſage & plain d'oſcurité.
Il vous plût, ô grand Roi, malgré toute Hereſie,
Faire voir le progrez de vôtre fantaſie,
Qui, ſuivant les deſſeins de feu ce puiſſant Roi,
Ne peut ſouffrir en France vne ſeconde Loi.
Ce fut là, que parut vôtre belle ſageſſe
Vôtre Zele ſacré, votre divine addreſſe,
Vous rendez des effets qui ſont dignes de vous,
Réprimant la fureur des Tygres & des Lous,
Qui, depuis cinquante ans, auoient, plains de furie,
Devoré les Brebis de votre Bergerie,
Forçant tous vos Paſteurs, par mille affronts divers,
D'abandôner leur charge & de vivre aux deſerts.
En cette humble action, qui promet des miracles,

Vous moiſſonez les fruits de nos iuſtes Oracles,
Qui chantoient au feu Roi qu'il auroit vn Daufin,
Dont l'heur ſe devoit rendre à cette même fin,
C'ét l'augure certain d'où vótre bélle gloire,
Se promet ſur le Turc vne heureuſe victoire,
Vaincre la Paleſtine, &, malgré les hazars,
Planter deſſus ſon chef vos François étendars.
Par tout où vous paſſez vous rempliſſés les places
Du fruit de vos vertus, des éffets de vos graces,
Vous repeuplés vos parcs de cent Paſteurs nouveaux
Pour précher l'Evangile & veiller vos trouppeaux,
Remettre tous leurs biens en leur pleine puiſſance,
Dont ces Lous vſurpoient l'iniuſte ioüiſſance.
Mais, SIRE, *c'étoit peu ſi pour les maintenir,*
Vótre prudence alors n'eût voulu retenir,
Aux lieux plus importans, aux places moins certaines,
Des Gouverneurs de choix, des vaillans Capitaines,
Pour garder ſeurement ſous le zele Romain,
De vos ſacrés Edits le pouvoir ſouverain,
Mélant, pour éuiter tout pretexte de guerre,
Aux armes de S. Paul les armes de S. Pierre.
Non content, ô grand Roi, vous y laiſſez encor,
De toutes vos faveurs le plus riche treſor,
Ici vous erigez, en faveur des Papiſtes,
Vn college excellent de vos doctes Ieſuiſtes,
Qui pour aide fidelle aians les Capucins
Y celebrent de Dieu les ſervices divins,
R'addreſſent vótre Peuple, inſtruiſent la Ieuneſſe,
A ſuivre cóme vous le chemin de la Meſſe,

Extirpent le menſonge & tirent ce rideau
Qui du ſainct Evangile offuſque le flambeau,
Exhortent le Bearn', invitent la Rochelle,
A quiter les abbus de leur ſecte infidelle,
Relevent la doctrine & les Arts, que le tans
Avoit aneantis du depuis cinquante ans.
Ariſtogite ainſi rétablit dans Athènes,
Les ſciences des Grecs, & les lettres Romaines,
Surmontant courageux, par deux diuers combas,
Hipparque qui premier les avoit miſes bas.
« *Où cette erreur croupit,* SIRE, *il n'èt pas poſſible*
« *Qu'vn Roiaume proſpere ou puiſſe ètre paiſible.*
« *Deux contréres humeurs ne peuvent avoir lieu*
« *Dans vn méme ſuiet;* SIRE, *plùt au bon Dieu*
Que le Ciel eût purgé tout le cors de la France,
De cet air infecté qui corront ſa ſuſtance,
Nous vivrions en repos, vous verriez ſous vos lois,
S'vnir pour tout iamais tout le peuple François.
Mais d'autant, ô grand Roi, que ma Muſe n'aſpire,
Qu'à chanter vos vertus dignes de vôtre Empire,
Ie quitte ce ſuiet, pour reprendre le cours
Et le chemin plus ſeur de mon premier diſcours.
Vous faites maintenant que la Race future
Celebrera partout votre heureuſe avanture,
Les Nymfes du bôcage, & les Nymfes des eaux,
Luſtreront vos Autels de maints Bouquets nouveaux,
Les Faunes, les Syluains, les Bouquins, les Dryades,
Feront en vôtre hôneur mille bruſques gambades,
Mille Oiſeaux printaniers tapis dans les buiſſons,

Celebreront ce iour de leurs douces chanſons,
Les Muſes reprendront leurs libertez premieres,
Et leurs chers norriçons leurs humeurs coutumieres,
La ſource d'Hipocrené a ſon eau decouvert,
Les Lauriers d'Apollon ont repris leur beau verd,
Phebus, qui par dépit avoit ietté ſa Harpe,
L'a rependue aux nœus de ſa brillante écharpe,
Le monſtre d'ignorance ennemi de Fébus,
A quitté ce repaire & ces beaux lieux herbus,
Ces Nymfes, qui des Rois ſont toû-jours favorites,
Pour vn ſuiet ſi beau chanteront vos merites,
Et, mêlant leurs Lauriers à ceus de vótre front,
Vos divines vertus immortelles rendront.
On verra vótre cœur, ſous vn âge ſi tandre,
Surpaſſer par vos faits les exploits d'Alexandre.
Suiuant de vótre Pere, & la trace, & les pas,
Vous rendres votre Nom affranchi du trépas,
L'effét de vos deſſeins ſi vaillans & ſi ſages,
Nous feront voir des fruits plûtôt que des feillages.
Fruits qui iamais du tans ne ſeront abolis,
Tant qu'on verra durer vos belles fleurs de lis;
Les penetrans raïons de votre vive Aurore
S'épandront du Ponant iuſqu'au rives du More,
Car cóme les grans mers ſe font des grandes eaux,
Et les monts ſorcilleus des terreſtres monceaux,
Ainſi, de vos valleurs tout par tout recónuës,
Votre nom s'acroîtra iuſqu'au delà des Nuës,
Vous ne reſemblez pas à ces Rois caſaniers,
Qui, toû-jours attachez au coin de leurs foyers,

Ne laiſſent de leur vie aucunes belles marques,
Avant que de paſſer par le tranchant des Parques,
A paine, quand ils ſont dans l'oſcur du trepas,
Scait-on s'ils étoient Rois ou s'ils ne l'étoient pas.
Mais cóme vn beau ſoleil qui viſitant le monde,
Rend, en faiſant ſon cours, la Terre plus féconde,
Ainſi votre Grandeur, viſitant l'vnivers,
Rendra par ſa vertu maints beaux effets divers,
Vos triomfes feront paroitre en toutes voies
Mille chants de victoire & mille feus de ioies,
Vos armes, vos conſeils, vos genereux deſſeins,
Rangeront tout le monde vn jour deſſous vos mains,
Vous camperés le camp de vos iuſtes armees,
Iuſqu'aux derniers confins des Terres Idumées,
Mélant ſous le pouvoir de vótre brave cœur,
Leurs Palmes à vos Lis, dont vous ſeréz vaincueur.
Tous les Peuples chrètiens vrais enfans de l'Egliſe
S'vniront auec vous en ſi belle entrepriſe,
Sire, que plût à Dieu, pour vn ſi beau deſſein,
Qu'ils iettaſſent ce fiel qu'ils couvent dans leur ſein,
Et qu'ils euſſent vomi l'aigreur de leurs querelles,
Sur les faux Sarraqins, ſur les Turcs infidelles,
Ils auroient de la gloire autant qu'ils ſont blâmés,
De s'entre-devorer cóme lous affamés.
Or, pour rentrer au cours de vótre belle gloire
Digne non d'vn diſcours mais d'vne longue Hiſtoire,
Je di que, ſans cercher des triomfes ſi loin,
Cet Empire vous peut acquiter d'vn tel ſoin.
SIRE, *vous poſſedez vn ſi puiſſant Empire,*

Qu'on y peut remarquer tout ce qui ſe deſire,
L'etranger tous les iours y vient de tous côtés,
Emprunter librement mille comodités.
Tout ce que de plus rare enfantent les Eſpaignes,
La France le produit en ſes larges campaignes;
Tout ce que l'Angleterre eut iamais de plus cher,
La France le fait voir ſans l'aller recercher,
Ce que l'Inde eut iamais de plus riche & d'vtile,
La France le poſſede en ſa terre fertile,
Bref, ce que le Ponant a de plus precieux,
La France le raporte en ſon plan gracieux,
Si bien que dans la France on peut voir, ce me ſemble,
Non tant de Regions mais tout le monde enſemble.
Son air èt agreable, & ſon terroir fécond,
Son ſeiour en beauté n'eut iamais de ſecond;
Le Blé, le Vin, les Eaux, le Bois, l'Agriculture,
Foiſonent en ce lieu l'honeur de la Nature,
La Mer qui l'enrichit de ſon riche treſor,
Lui dòne le commerce, & le trafic encor,
L'Écoſſe, l'Alemaigne & toute l'Italie,
Ont de ſes ornemens leur dépoüille embellie,
Les Muſes pour y vivre ont quitté leur ſeiour,
Mars, Amour, & Pallas y font leur belle Cour,
Ses Vniverſités iadis ſe veirent telles,
Qu'il ne s'en trouvoit pas au monde de plus belles,
Si l'iniure du tans, contraire à la vertu,
N'eût demoli leur force, & leur Nom abbatu,
Si de ce ſiecle encor les Aſnes ſacriléges,
N'euſſent foüillé l'honeur de nos fameux colleges.

Elle abonde en Nobleſſe autant riche de biens,
Que d'armes, que d'habits, de Chevaux & de chiens,
Moienant que le Ciel diſpoſe ſon envie,
Pour ſeruir Dieu, le Roi, l'honeur de la Patrie.
L'on y void des Eſprits de toute ſortes d'arts,
Autant qu'il s'en peut voir en toutes autres pars,
Eſprits qui ſont ſi fins en tout ce qu'ils conçoivent,
Qu'en leur propre artifice eux mèmes ſe déçoivent.
Des Prètres on y void d'vn ſingulier ſçavoir,
Si de ſervir l'Egliſe ils ſont bien leur devoir,
Bref tant d'heur & de gloire en ce Roiaum' abonde,
Qu'on le peut bien nomer le paradis du monde.
Son repos èt fondé ſur ſept beaux Parlemens,
Qui rendent à toute heure & ſont voir en tous tans
Plus de iuſtes effets & de clartés plus nettes
Que ne ſont dans les cieux les ſept belles Planettes.
Par leurs Arrèts ſacrés vn Vſurier malin,
Laiſſe la Vefve en paix, en repos l'orfelin,
Par eux nous refiſtons à tout plain de Harpies,
Qui notre peu de bien agaſſent còme Pies.
Par leur iuſte Iuſtice ils corrigent ſans plus,
Le deſordre qui naît de mille Eſprits perclus,
Qui iugeant de nos meurs s'ajugent des épices,
Non ſelon l'equité, mais ſelon leurs caprices,
Et de qui la plus-part vend ſon peu de moiens,
Pour avoir des Etats aux dépens de nos biens.
Mais, SIRE, *ainſi qu'en vain vne ieune pucelle,*
Paroîtroit à nos yeux du monde la plus belle,
Si la pudicité qui loge dans ſon cœur,

Ne lui ſert de rempart pour garder ſon hóneur,
Ainſi pour conſeruer la France bien aimee,
Contre tant de Mâtins dont elle èt abboyee,
Le Ciel, qui la cherit, lui dóna pour donjon,
Vn Roi ſi valleureux, ſi prudent, & ſi bon.
Nature a de ſes mains ſes clôtures bornees,
Des Alpes, de la mer, du Rhin, des Pyrénées,
Rien ne manque à ſa gloire, & ſon ſol èt rempli.
De tout ce qui peut rendre vn Roiaume accompli.
Et comme vn Diamant perd beaucoup de ſa grace
Si dans vn anneau d'Or l'Orfevre ne l'enchaſſe,
La France, qui n'a rien de pareil ſous le Ciel,
Meritoit vn tel Roi, vous vn Roiaume tel,
Dans ſes rares beautez vôtre gloire s'illuſtre,
L'éclat de vos vertus lui dónent tout ſon luſtre,
Votre Pere, Grand Roi, vous acquît ce treſor,
Et par droit legitime, & par armes encor.
Tandis qu'il à vécu ſa triomfante dextre,
Vous garda cherement le droit d'vn ſi beau Séptre,
Ainſi, grand Prince, ainſi vous le conſerverez,
De la même façon tandis que vous vivrez.
Vous ferez encor plus; car croiſſant d'âge en âge,
Vos vertus accroitront ce Roïal heritage,
Mais cóme on void ſouvent aux ſuperbes Iardins
Les chenilles ravir la fleur des Romarins,
Ainſi pour ne flater la France que ie loüe,
(SIRE, pardónez moi ſi ce mal-heur j'avouë,)
Ie diré que la France èt vn iardin parfait,
Qui produit librement toutte choſe à ſouhait,

Mais le chancre a ſi bien gangréné ſa ſuſtance,
Les Chenilles ſes fleurs, les Corbeaux ſa ſemence,
Sur ſes premiers Bourgeons tant d'oiſeaux ont volé
Tant d'animaux divers ſes arbres gouſpillé,
Bref le vice du tans tellement l'endomage,
Qu'à peine, ô puiſſant Roi, vous en auez l'vſage.
Vn tas de gens de paille & de gens ramaſſez,
Qui ſe ſont en Renars dans la France gliſſez,
Qui ſortis du bourbier d'vne race indecente,
Poſſedent auiourd'hui cent mille écus de rente,
Qui cómis aux Etats, devroient en vótre endroit,
Conſerver vótre bien cóme leur propre droit,
Ce ſont ceux, ce ſont ceux qui maintenant en vſent
Et qui de vos faveurs impunement abuzent.
Par eux nous devenons Tantales affamés,
Au pres de vos faveurs dont ils ſont animés,
Ils raviſſent le pris & l'honeur de nos veilles
Ils moiſſonent vos fruits, nous n'avon que les feilles,
Ils nous apprénent bien que les moûches à miel,
N'vſent pas cóme il faut de la grace du Ciel,
Elles ont tout le ſoin d'amaſſer les fleurettes,
Dont elles font l'ouvrage en leurs ſimples rûchettes,
Chacune d'heure en heure y porte ſon butin,
Le Lis, le Serpollet, l'Aubépine & le Thyn,
Le Ioſmin, la Parvanche, & cette fleur pourpree,
Qui du ſang d'Adonis la couleur a tiree,
Elles n'épargnent rien, de ce qu'il èt beſoin
Pour conduire leur œuvre au but de leur deſſein;
Mais à peine le miel ſe forme dans les Rûches,

Que mille gros bourdons leur dreſſent des embûches
Se mêlant au milieu de leurs doux eſcadrons,
Pour leur faire ſentir leurs âpres éguillons.
Et tandis qu'au travail ces eſprits ſe conſóment,
Ces frêlons affamés leur attente moiſſonent;
Sans qu'en bruyans ſi gros ilz facent iamais rien,
Que de vivre inutils aux dépens de leur bien.
SIRE, *c'èt pour neant que nos eſprits ſe tuënt,*
Parmi tant de Griffons qui ſur nos biens ſe ruënt,
Ils raviſſent nos fruits, & nous ſuccent le ſang,
Cóme affamés Brochets le Poiſſon d'vn étang.
Nous ſouffrons la douleur dont provient leur remede
Nous retaillons le marc d'où leur boiſſon procede,
Nous n'avons que l'épi, dont ils tirent le grain,
La perte nous faiſons dont ils font tout leur gain.
Durant qu'au bien public nótre Eſprit ſe maluiſe,
Ils veillent en repos, ils dorment à leur aiſe;
A ſes pauvres Mulets, SIRE, *nous reſſemblons,*
Qui portent la finance & vivent de chardons.
Puis, ſe gauſſans de nous, ils diſent que nos Muſes
Ne vivent que de vent, de diſcours, & de Ruſes.
Eux, qu'vn iniuſte ſort a poulliés ſi haut,
Eux, en qui tout abonde, à qui rien ne deffaut,
Qui iamais, cóme nous, n'ont veillé ſur le livre,
Pour apprendre à bien faire & tâcher à bien vivre,
Qui, cómis aux Etats, devroient en vótre endroit,
Conſerver vótre bien cóme leur propre droit,
Eux, qui ſe font ſi gras, eux qui ſe font ſi minces
Ne vivent pas de vent, ils vivent cóme princes.

Leur Table ét ſi ſuperbe en metz delicieus,
Qu'en leurs rares repas ils viuent cõme Dieus.
Ils ne vont qu'en cærroſe, & font que tout le monde,
A leur mauvais exemple, en carroſſes abonde,
Il n'ét Gueux r'affraîchi qui, pour le tans qui court,
Quelque carroſſe n'ait dans le coin de ſa court;
Bien que, par ſon Edit, le feu Roi vôtre Pere,
Les eut expreſſément deffendus au vulgaire.
Bref, il ne manque rien à leur fatalité,
Que le droit ſouverain de l'immortalité.
Nous, qui d'vn lieu plus digne avons prins origine,
Nous, de qui l'action ét plus iuſte & plus digne,
Qui, par les beaus effets de nos doctes labeurs,
Meritons mieux le fruit de vos cheres faveurs,
Qui, Poëtes, n'avons point de plus cher exercice,
Qu'à chanter vos hõneurs, & vous faire ſervice,
Nous, qui ſur le Public n'avons iamais vécu,
SIRE, *à paine avons nous ſouuent vn pauvre écu.*
Toute choſe nous manque; on nous void par les ruës,
Plus chetifs qu'Irlandois, plus maigres que les Gruës,
En ce tans, qu'il nous faut hurler cõme les Lous,
Ceux qui plus ſages ſont, ſont jugez les plus fous;
L'ignorance nous fait, en ce tans plain d'envie,
La marote porter de leur propre folie.
SIRE, *il faut cependant que vos pauvres Sujets,*
Succombent ſous le ioug, & portent tout ce faix,
Ils ſouffrent plus d'ennuis, en ces maux qui les geinent
Que les mêmes chevaux qui leurs carroſſes trainent,
S'ils ſe penſent deffendre auecque la raiſon,

Tous leurs biens ſont ſaiſis, ils ſont mis en priſon.
Bref, ils ont moins de paine à païer vôtre taille
Qu'à ſouffrir ſans ſujet ce mal qui les travaille.
Tout ce qu'à nôtre eſpoir il reſte de plus dous,
C'èt d'implorer vôtre aide & d'eſperer en vous;
Sçachant bien, ô grand Roi, que ſa plainte éperduë,
Sera de vos bontez quelque iour entendue.

AV ROY

SVR LA REDVCTION DV

château de Caën, en ſon obéiſſance.

SONET.

Caen étoit hors d'eſpoir en ſa force inutile,
Sa perte alloit perdant les places d'alentour,
Ces avortons de Mars penſoient dans ſon ſe-jour,
Faire pour tout iamais leur ſanglant domicile.
La Campaigne étoit vague & le Bourgeois ſervile,
Leur canon s'entendoit, & de nuit, & de iour,
L'on n'eût peu librement paſſer vn Carrefour,
Ni marcher ſans peril au milieu de la Ville.
Mais à peine, ô grand Roi, vos yeux eurent jetté
Leurs doux rayons ſur nous que votre Maieſté

Força vos ennemis de vous rendre la place.
Tout le cueur de la ville à vos piés s'ét ſoumis,
Aimant mieux mille fois mourir en vôtre grace
Que de vivre iamais au gré des ennemis.

AVTRE.

CRAINDRE le nom de Dieu, maintenir ſon Egliſe,
Aimer le bien public come ſon propre bien;
Relever de la Foi le Symbole ancien,
Remettre ſes ſujets en leur plaine franchiſe.
Vaincre ſes ennemis par ſa valeur exquiſe,
Ioindre aux armes les Loix d'vn éternel lien,
Eſtre l'amour des ſiens, des pauvres le ſoutien,
Préparer ſur le Turc vne heureuſe entrepriſe.
Faire ſous le ſuccez de ſes juſtes trauaux,
Naître vn printens de fleurs de l'hyver de nos maux,
SIRE, *ce ſont les fruits qu'en vos faits ie remarques:*
Qui vous font reputer au Temple des vainqueurs,
Le cœur de nos ſouhaits, le ſouhait de nos cœurs,
Le Monarque des Rois, & le Roi des Monarques.

AVTRE AV ROY.

DIEVX! que i'ai de regret veu la riche victoire,
Dont le Ciel enrichit vôtre brave Printans,
Que les Muſes helas! par la rigueur du tans,
Aillent hors de la France ourdiſſant vôtre hiſtoire

Si vos Predeceſſeurs (dont la vive memoire
Depite du trépas les efforts plus puiſſans)
N'euſſent de Calliope animé les Enfans,
Que ſeroit-ce à preſent que d'eux & de leur gloire?
O grand Prince! ô grand Roi! puiſſé-ie avoir cet heur,
De bruire tellement vôtre digne valeur,
Que juſques à vos yeux mes vers puiſſent s'étandre,
Et que pour le loyer que i'eſpere le mieux,
Vous ſoiés de mes vers le divin Alexandre,
Moi l'Homere ſacré de vos faits glorieux.

SVR LE MOVVEMENT DES TROVBLES de l'Année 1620.

SONET.

POVRQVOI *fremiſſés-vous, pauvres gens forcenés*
Quelle frayeur vous ſuit quelle moûche vous pique
Quel Dæmon a plongé vôtre ame frenetique
Dans ce trouble où ie voi vos eſprits enchaînés?
Revenés à vous-mêmes, ô mortels, revenés,
Sans plus ſuivre confus cette engeance impudique,
Qui jalouze de voir la France pacifique,
Vous veut perdre au chemin qu'aveugles vous tenés,
Si vous croiez en Dieu, ſi vous croiez ſa Loi,
Quel ſujet auez-vous d'abandonner le Roi,
Que le Ciel a beni de ſa dextre ſacrée?

Recerchez, ô François, ſa grâce cõme nous,
Et ne reſſemblez plus la Brebis égaree,
Qui ſon troppeau quittant ſe fit manger aux lous.

REMERCIEMENT AV ROY, POVR

une Sauue-garde dõnée à l'Auteur,
par ſa Majeſté.

SIRE, de tout mon cœur ma Muſe vous rend grace
Du bien que i'ay reçu de vôtre Majeſté,
De ce qu'il vous a pleu, ſans l'avoir merité,
D'vn Royal Sauf-conduit preſerver mon Parnaſſe.
Sans vous, SIRE, ſans vous j'allois quitter la place
A tant d'Eſprits felons, dont la temerité,
Sans aueu, ſans reſpect, & ſans autorité,
Devorent cõme lous la pauvre Populace.
Mais ainſi que Dauid, ſous ſa Harpe ſacree,
Repouſſoit des Dæmons la fureur coniuree,
Le bruit de votre Nom rend leurs cœurs amolis.
Fuſſent-ils au plus fort de leurs plus vives flambes,
Si tôt qu'ils iettent l'œil deſſus vos Fleurs de Lys,
Ils ceſſent, & s'en vont la queuë entre les jambes.

CONTRE LES ENNEMIS DV ROY.

ICARES *orgueilleux, indiſcrets Promethees,*
Des bontez de nos Rois maintenant tranſportez
Craignez-vous point helas! que les cieux irritez
Ne puniſſent vn iour vos brigues effrontées.
Qu'elles fureurs d'Enfer vos ames ont portees,
A troubler ſans repos nos douces libertés?
Quel ſujet va pouſſant vos fieres cruautez,
A troubler de l'Eſtat les affaires ſacrées?
Il èt tans de vous rendre & de penſer de vous,
Sans provoquer un Roi, ſi puiſſant & ſi doux,
Et de qui la valeur tout par tout ſe rencontre.
Recerchez ſa clemence & de cœur, & de foi,
De peur qu'à vos dépens ſon courroux ne vous montre
Quel proffit fait celui qui ſe jouë à ſon Roi.

SONET EN' FAVEVR DE SA MAIESTE.

QVAND *verré-je le tans que mon Prince & mon Roi*
Moiſſone le doux fruit du printans de ſon aage
Quand verré-ie le tans que ſon brave courage,
Range, malgré le Turc, l'Vnivers ſous ſa Loi?
Quand verré-ie le tans, que tant d'eſpris ſans foi,
Qui ſur le pauure peuple ont vomi tant d'outrage

Reſſentent les trauaux, la peine & le domage,
Et les mêmes mal'eurs qu'en la France ie voi?
Quand verré-ie le tans qu'aprés tant de tempêtes,
Le Roi faſſe trancher ces orgueilleuzes têtes
Qui penſoient dans ſon Trône èleuer leurs deſſeins?
Afin qu'à cet exemple vn chacun puiſſe ſuivre
Les regles les moiens, & les chemins certains,
Qui ſous l'Amour des Rois tout le peuple font vivre.

A MONSIEVR LE MARQVIS

de MONY, Gouverneur pour le Roy de la Ville & Château de Caen.

IEVNE & puiſſant Atlas aux charges de ton Prince
Et qui, fidele Argus, vas d'vn ſoin curieux,
Veillant inceſſamment ce Château glorieux,
Qui tient ſous ſon pouvoir la Normande Province,
Faut-il qu'en ton endroit ma Muſe ſoit ſi mince!
Et que, pour mon deuoir, mon lut ne chante mieux,
Ta gloire qui s'etand, d'vn vol audacieux,
Depuis le bord François iuſqu'aus rives du Mince?
Que ſi, chantre, ie n'oſe ébaucher ce projet;
Permets qu'en qualité de ton humble ſujet,
Ie te voue en ces vers mon fidele ſervice,
Car pour te bien vanter, DE MONY, ie voudrois,
Non la vulgaire ardeur d'vn Poëtaſtre novice,
Mais le Lut d'Apolon, ou d'vn Ange la voix.

AVTRE, AVDIT SEIGNEVR MARQVIS.

Ie compare au Château ton heureuſe avanture,
Sur ſon Roc naturel le Château fut planté;
Et ton cœur qui iamais ne ſe veid ſurmonté,
Se fonde ſur le Roc de ſa propre Nature.
Ce Château porte encor le Nom de ſa ſtructure,
De celui de Cæſar; ta iuſte qualité,
De Mars, non de Cæſar, a ſa gloire emprunté
Pour ſe faire admirer à la race future.
Le Château ſe fait fort de ſon puiſſant Donjon,
Ta gloire à pour appui l'honeur de ta maiſon;
Si ſon aſpect èt beau, ton apparence èt belle;
Vous differez d'vn point ſur l'interèt du Roi;
Car le Château n'aguere à ſon Roi fut rebelle,
Et rien ne peut iamais faire bréche à ta foi.

FIN DE LA MVSE HÉROIQVE.

TERPSICHORE

OV

LA MUSE SATYRIQVE

IACQVELINE

OV

L'IMAGE DE LA MORT

A

Monſieur de S. SVLPICE, Conſeiller du Roy au Parlement de Normandie.

SATYRE.

PVis qu'indifferemment par nature nous ſommes
Obligez à la Mort qui diſpoze des hommes,
Qu'elle affranchit nôtre ame & nous ferme les yeux
Pour nos eſpris conduire en la gloire des cieux,
Puis qu'étant neceſſére au fort de tant d'allarmes

Elle nous fét reuiure en la fin de nos larmes,
SAINCT SVLPICE, *pourquoy dira-ton que i'é tort*
D'appendre à tes Autels ce Tableau de la Mort?
Tableau qui façonné ſur l'antique modelle
D'vne horrible Diableſſe indocile infidelle,
Nous fait iuger tous d'eux, ſelon mon iugement,
Moy digne de reproche, elle de châtiment?
Elle comme vſuriere âpre & pernicieuſe
(Si vieille fut iamais au monde vicieuſe)
Moy pour n'auoir pas bien r'apporté comme il faut
Cette Image où tu dois excuſer mon deffaut.
Car comme ie penſé comtempler à mon aiꝛe,
Ce vieil monſtre d'Enfer, cette infete punaiꝛe,
Pour tirer ce portrét comme elle a meritè
Et le ſacrer aux yeux de la poſteritè,
Tant de plis ramaſſeꝛ ſur ſa face pliſſee,
Tant d'amas repliſſeꝛ ſur ſa pliſſe effacee,
Ces Dedales oſcurs, où s'empètrent mes vers,
Ces yeux bordeꝛ de rouge & d'horreur tous couuers,
Ce vieux neꝛ roupieux, cette vielle carcaſſe,
Ce poil gris-heriſſé; cette affreuꝛe grimace,
(Grimace qu'on diroit prète à mordre les gens
Si ce n'eſt qu'apreſent elle n'a plus de dens)
Ces regars plus hideux que les regars d'vn Singe,
Ce ſein flaſque & ridé comme vn rideau de linge,
Me rendirent confus, & me firent ſoudain
Donner la vieille au Diable & quitter mon deſſein.
Il ſuffit qu'en ces vers viuement ie figure
Ses meurs, ſes actions, ſon eſprit, ſa nature,

Affin que ſans me perdre aux broüillàs du dehors
L'image de l'Eſprit ſoit l'image du cors,
Ie ſeré prou content ſi, liſant ma Satyre,
Cette vieille en pleurant t'y donne de quoy rire.
Vieil-fleau du temps paſſé, peſte du temps-preſent
Et dont le tems-futur ne ſe peut dire exant,
Viue Mort des viuans, vieil Hibou, vieille Pië,
Que fais-tu plus icy ſur ton cul accroupië?
He! penſe tu toû-jours brauer d'vn vain effort,
Les droits de la nature & les loix de la Mort;
Non, non, c'ét trop vecu, dé-ia les Deſtinées
Ont ſur ton chef maudit moiſſonné cent années,
Il eſt tems de te rendre, il èt tems qu'Alecton
Accompagne ton ombre aux ombres de Pluton,
Tu n'as plus rien d'humain; ou ſi rien te demeure
C'èt ta langue qui tanſe & qui peche à toute heure.
Langue qui nous detracte, & dont le mauuais bruit
Les femmes ſcandaliſe & les filles détruit,
Langue nèe en pèché, langue que ie deteſte,
Que je crains, que ie fuy comme ie fuis la peſte,
Langue dont les èclats me font trembler d'effroy,
Lors que i'entens parler qu'elle parle de moy,
Bref chacun te cognoit pour eſtre dans le monde,
Sans pareille en malice, en cageol ſans ſeconde,
Car à qu'elle autre ſoin, vieille t'appliques-tu
Qu'à loüanger le vice & blamer la vertu?
As-tu iamais icy, vieille-horrible Macrône,
Donné depuis trente ans pour vn double d'aumône,
Quels pauures orfelins, quels parens ſi chenus

As-tu iamais d'vn double au monde recònus?
Encor ſi tu daignois, quand tu tiens tes Aſſiẓes,
Avec celles qui ſont dans ton foyer aſſiẓes,
Nous faire du vieil tems quelqu'antique diſcours,
Sans te plaindre ſans ceſſe & ſoupirer toû-jours,
I'endurerois de toy; car ie ſcay que l'vſage
A graué ſur le roc de ton fameus viſage,
Plus d'hiſtoires beaucoup que nos plus vieils Romans
N'en ſcauroient r'apporter dudepuis deux cens ans.
Tu ſcais en premier lieu de quel tems l'Hereſie
Dans la France inuenta ſon erreur oſcurcie,
Tu ſcais quand la chartè tant d'Humains deſola,
Quand la famine vint, quand la Terre trembla,
Quand la pucelle Iàne apprît au Duc Guillaume,
A chaſſer les Anglois hors de nôtre Royaume,
Tu ſcais, quand ce Duc mème en ce pays fut venu
Comme il fonda premier la Chapelle au Cornu,
Tu cònus ce Curé qui confit en prieres
Planta la †-Mont-haut ſur nos hautes brieres.
De mille autres diſcours tu pourrois volontiers,
Des chroniques bâtir, moy des liures entiers,
Liures par qui plufieurs porteroient de l'enuie
Aux ſiecles de nos iours plus qu'aux iours de leur vie
Mais tu ne hais rien plus & tout ton paſſe-tems,
C'eſt d'accuſer le Ciel ou maudire le tems.
Iamais au gré d'autruy ta vielle ne ſonne,
Et jamais a ton grè ne s'accorde perſonne,
Tu ne vis qu'en l'excez de tes rares vaiſſeaux
Tu ne faits qu'amaſſer des ſardes à monceaux,

Pourueu qu'en ton Enfer tu viues à ta poſte,
Pourueu qu'Home ne femme au monde ne t'accoſte
Qu'aucun pauure à ton huis ne ſe preſente pas,
Lors qu'au foyer tu prends ton infame repas,
Que tes coffres ſoient plains de nippes ramaſſées,
Tes ſenats bien chargès de jarbes bien taſſées,
Que de ſidre épargné tes celiers ſoient garnis,
Que ton ſaloir ſoit plain, tes greniers bien fournis,
Que ton feu iour & nuit viuement s'entretiene,
Que la paix dans la France à iamais ſe maintiene,
(Car ſi iamais la Guerre a vieille fit terreur)
Cette vieille ſur tout à la guerre en horreur.
Voila, vieil gouffre infame, vſuriere execrable,
Vieille chauue-ſouris, vieil chancre inſatiable,
Voila l'heur de ta vie & les belles façons,
Dont le Diable te fait tous les iours des leçons,
Ce qui fait qu'apreſent tout le monde t'abhorre,
Et que pire on te tient que Sodôme & Gomorre.
En vain le plus ſouuent tant de freres Preſcheurs,
Viènent dans la parroiſſe exciter les pecheurs,
En vain nos bons Curez dans le prône t'exhortent
A quitter ces pechez où les Diables te portent,
Ton cœur en ces aſſauts eſt plus ferme cent fois
Qu'vn cheual de trompette au milieu des tournois;
Tu penſes toû-jours viure, & iamais, vieil Athee,
L'on ne veid de la mort ton ame epouuentèe,
Mais tu te trompes fort; la mort vieille Noſtra,
Dont maitreſſe tu fus ta maitreſſe ſera,
Tes efforts y ſont vains; c'èt enuain que tu penſes

Fère contre la mort tant de vaines depenſes.
Ie veux que ſur ton front tu portes ſa coulleur,
Que tu ſois ſa ſœur propre, elle ta propre ſœur,
Qu'en effroi, qu'en effet tu luy ſois comparable,
Et qu'elle deût auoir pitié de ſon ſemblable,
Tout cela n'y fait rien, tout cela ne peut pas,
Retarder l'accident de ton proche trèpas:
La mort n'a point d'amy; Que ſi ſa force même
N'eſpargne pas des Rois la dignitè ſuprème,
Toy vieil gouffre d'Enfer, toy vieil gouffre maudit,
Penſes-tu ſur la mort auoir plus de crédit?
Tu n'as membre ſur toy, miſerable chenille,
Qui ſur ton pauure cors tiéne à clou ni cheuille,
De-ia le triple-chien de l'Enfer palliſſant,
Va d'vn goſier affreux ton eſprit menaçant,
De-ia vers l'Acheron la courante t'emporte,
A paine porte tu ce bâton qui te porte,
Les Chouettes, les Iays, les Corbeaux, les Huans,
Qui vont ſur ton Enfer iour & nuit bauolans
T'importunent ſans ceſſe & ſomment ta carcaſſe
De te rendre à la mort qui tes membres fracaſſe,
Tu n'es plus qu'vn vieil Lut ſans touche & ſans accors
Sans timbre vn vieil tambour, ſans ame vn pauure cors
Cors ſur qui la douleur qui te tient aſſiegee
Exerce inceſſamment ſa fureur enragée.
Tes meubles maintenant n'ont plus icy de lieu,
Tu peux bien en ces vers leurs dire cet Adieu.
Cheres Vaches à lait que i'ay ſi bien nourries!
Mes moutons bien-aimés! mes Brebis plus cheries!

Petits cochons niquets, qui grondiez après moy,
Lors qu'à vôtre beſoin ie vous portois de quoy,
Poulles, poullets, pouſſins, vous mes autres volailles
Que ma main nourriſſoit & de grains, & de pailles,
Vous Sereines à crayme, & vous pots à caudel,
Terrines, pots à beurre, & vous pots plains de miel,
Lard, Sidre, blé, Lanfaiz, vous mes cheres Cotelles,
De tané, de Morquin, antiques & nouuelles,
Linge, lange, que i'è depuis cent ans & plus,
Gardez ſi cherement dans mes cofres reclus.
Adieu, meubles, Adieu, dont le ſoucy me bleſſe,
Puis qu'en laiſſant le monde il faut que ie vous laiſſe.
Plût à Dieu que mes yeux onc ne vous euſſent veus;
Puis qu'à ce coup mes yeux par la mort ſont deceus
Qui de vous voir toû-jours ayant tant de créance
De vous plus voir iamais ont perdu l'eſperance.
En vain ſi doucement ie vous ay conſeruez,
Puis qu'encontre la mort vous ne me preſeruez.
Pour viure toutte en vous i'é negligé ma vie,
Pour vôtre ſeul ſujet i'è mon ame aſſeruie,
Dans vn gouffre infernal de péchez qui me font,
Naître la crainte au cœur, la frayeur ſur le front.
Iamais la mort n'auoit logé dans ma memoire
Et n'eus oncques ſoucy de Dieu ni de ſa gloire,
De mes pauures parens ie n'ay point eu de ſoin,
Et n'ay pas aſſiſté les pauures au beſoin;
I'é toû-jours affronté les hommes & les femmes,
Par rancunes les vns les autres par les blames,
Si bien que ie me ſens coupable des enfers,

Si celuy qui pour nous tant de maux a ſouffers,
Ne regarde en pitiè celle qui ſur la Terre,
Ne vécut que pour fére aux gens de-bien la guerre.

LES PISTOLLES

OV

L'INIVRE DV SIECLE

A

M. de CHAVLIEV-BOVRGET

Conſeiller du Roy, au Parlement
de Normandie.

SATYRE.

C'EST vn Diable de fait qu'vn homme èt mort au monde,
Qui mèpriſant les biens ſur la vertu ſe fonde!
Qu'vn ladre, vn vſurier, qu'vn vieil Bouc infecté,
S'il a le plus d'argent ſoit le mieux reſpecté,
Comme ſi l'or deuoit (par maniere de dire)
Comme Singes coiffez dans le Ciel nous conduire.
Siecle ingrat! ſiecle aueugle! où l'Auarice a fait
Du vray ſiege d'honneur vn ſiege putrefèt;
Où les eſprits plus fols font voir en toutes places

Sur les ſages eſprits leurs horribles grimaces,
Font de tout bois Mercure, & par vn ſot mépris
Vont ſans foy, ſans reſpect, toutes ſortes d'eſprits,
Meſurant au niueau de leurs cerueaus friuolles
Non ſelon leur vertu mais ſelon leurs piſtolles!
Maudite faim de l'Or! hè que ne fais-tu pas
Pour attraper le monde en tes mortels apas?
Par toi, maudit Argent, la vertu perd ſon être,
Et par toi le valet eſt maître de ſon maître.
L'argent ſurmonte tout, l'Argent pernicieux,
Chaſſa du monde Aſtree & Saturne des Cieux;
Par toi monſtre infidèle, où le ſot peuple aſpire,
L'orfelin meurt de faim & la vefue ſoupire;
Tu fais que le plus flaſque, en ce ſiecle tortu,
Tient le piè ſur le gorge aux hommes de vertu;
Qu'il n'èt château ſi ſeur, qu'il n'ét ville ſi forte,
Qu'vn Aſne chargé d'Or facillement n'emporte,
Iupiter n'eût pour rien Danaë ſurmonté
S'il n'eût bien que diuin ta figure emprunté.
Par toi qui tout le monde as mis en decadence,
Les chiens, perfide argent, ſont parmi la depenſe,
Par toi Tygre enchanteur, que flatter ie ne puis,
Iudas liura ſon maître entre les mains des Iuifs,
Ta force tout par tout maintenant fait la voië,
Si le Diable eſtoit d'Or il deuiendroit monnoië;
Tu fais par ton aſtuce, & par ton ſeul pouuoir,
Que le noir ſemble blanc, que le blanc ſemble noir!
Argent maudit du Ciel, vieil Tyran de la Terre,
Affronteur, charlatan, vray fuſil de la guerre,

Briſe-paix, boutefeu, ſorcier, malin eſprit,
Peſte des gens de bien, du monde l'Ante-Chriſt,
Ioüeur de paſſe-paſſe, inuenteur de Triacles,
Dont les traîtres effets ſont tenus pour miracles
Dans la pluſpart du monde, où tant de fols mortels
Te conſacrent des vœus, des Temples, des autels.
Et de fait qui voudra conſiderer tes forces,
Qu'eſt-ce que ne font point tes pipeuſes amorces?
Elles font eſquiuer, comme trets empennez
Ceux qui ſont piedz & mains aux priſons enchainez,
La bourſe rand partout (qui d'argent eſt pouueuë)
La parole aux muets, aux aueugles la veuë,
Les crimes par Argent ſont au monde commis,
Et les crimes par lui dans le monde remis,
L'argent fait auiour-d'huy qu'vn chancre inſatiable
Quitte ſon propre Dieu pour ſe donner au Diable,
Par ſa ruze, où les cœurs des mortels ſont prefix,
Le fils plede à ſon pere & le pere à ſon fils;
L'argent fait qu'auiourd'hui maintes femes pudiques
Font banccroute à l'honeur pour ſe rendre lubriques.
Qu'vn Moyne vit ſans regle, & le marchand ſans foi
Sans jugement le Iuge & l'Auocat ſans loi.
Que les ſages ſont fols, que les juſtes chancellent,
Et que contre leur Roi les ſujets ſe rebellent,
L'argent fait qu'vn Corſaire, en l'Egliſe établi,
D'auarice, de luxe, & d'orgueil eſt rempli,
Qu'au ſang de l'inocent l'homicide ſe plonge,
Sous le maſqu'emprunté d'vn perfide menſonge,
Que l'homme iuſte ſouffre, & que les plus méchans,

Pour ſe licencier portent la clef des chams,
Bref que les gens de bien ſous le joug ſont ſeruilles
Tandis que les voleurs commandent dans les villes,
Que l'vſure foiſonne & qu'elle fait encor
Du iuſte bien d'autrui ſon iniuſte treſor,
Qu'elle rand la Iuſtice àpreſent tributaire
Sous l'iniure du tems, ou s'il faut au contraire,
Qu'vn homme de merite ait tué de mal-heur,
Non vn homme de bien, mais vn puiſſant voleur,
Ou qu'il ſoit conuaincu de quelque malefice
Ou ſoit par faux témoins, ou bien par artifice,
Il a beau raiſonner ſi iamais il eſt creu,
Beau mettre au iour ſa gloire, & ſon merite en ieu,
Morte eſt en ſon endroit toute miſericorde,
Et ſi l'argent n'i paſſe, il paſſe ſous la corde,
Si Dieu, qui de ſes vœux eſt l'Aſyle aſſuré,
Ne prend ſa cauſe en main, ſon inocence en gré.
Hé que diré-je plus! & quelle encre aſſes noire,
Quel funeſte pinceau, quelle étrange memoire,
Quelles langues; quels vœux, quels critiques diſcours
Pourroient tracer tes trets, tes ruſes & tes tours?
Celui fut bien maudit qui forgea dans le monde
Cette horrible Chimere en tant de maux feconde!
Chimere qui broüillant l'Eſtat du ſiecle d'Or,
L'aſſeruit ſous ſon joug, & ſous ſes loix encor:
Celui di-je imita l'erreur d'Epimetee,
Qui de Pandore ouvrit la boëtte infortunee,
D'où tant de ſoins cuiſans & de mal-heurs diuers
Infecterent le cors de ce grand Vniuers.

Ainſi cet hydre affreus, come vn cheual de Troie
Met non la France en trouble ains tout le monde proie.
Les iuſtes il detruit, rand les méchans abſous,
Met la Terre en deſordre & le Ciel en courrous,
Il fait qu'vn Gentil-homme a quitté ſon épee
Pour rendre ſa fortune à l'vſure occupee,
Qu'il s'y fét des ſujets & s'y rand leur Seigneur
En titre d'vſurier, non en titre d'honneur,
Qui traçant le chemin des plus ſordides hommes,
Bronche en la qualité des autres Gentils-hommes,
Qui Nobles en effet, comme nobles de nom,
Aimeroient mieux mourir que viure en tel renom.
Ainſi naguere fit certaine Damoiſelle,
Qui d'argent amoureuſe & de l'Amour bourrelle,
Prefera l'auarice aux honneurs ſouuerains
Pour brocher de cent clous ſes ſouliers à neuf points.
Bref l'argent va paſſant, comme en titre d'office,
Tant d'abbus qu'on remarque au fait de la Iuſtice,
Où, par force d'argent, où par force d'amis
Les courtaux de boutique à preſent ſont admis:
Où tout ainſi que ſont les lettres de maîtriſes,
Les lettres de licence à chacun ſont permiſes,
(N'en deplaiſe, BOVRGET, *à tant de bon Docteurs,*
Qui d'vn deſordre tel ſont les premiers auteurs,
Et qui pour quinze écus font qu'au temple d'Aſtree,
Toutes ſortes d'eſprits ſe donnent de l'entrée.)
Si les ânes parloient & qu'ils euſſent de quoi,
Les plus ânes feroient aux plus doctes la loi,
Il prendroient la ſutane & tiendroient leurs écoles

Pour faire des amis & gaigner des Piſtoles.
Vn maître Iean Farine, vn Singe embeguiné,
Sera plus en credit qu'vn eſprit bien tourné,
Le ſçauoir de ce tems à preſent ne conſiſte
Qu'à cheualler l'argent, comme vn lieure à la piſte.
Si le diuin Platon viuoit encor vn coup,
Il ſeroit mieux ſiflé cent fois qu'vn pauure loup,
Sans ce maudit argent que ce tens deïfie,
Il mourroit miſerable en ſa Filoſofie,
Temoins cent beaus eſpris, qu'en ce tans i'è cónus,
Qui n'i furent iamais d'vn tournois reconuz,
Qui fuſſent morts de faim ſi, quittant leur patrie,
Ils n'euſſent rencontré, par leur rare induſtrie,
Quelque chance meilleure en des lieux étrangers,
Comme font en Hyver les Bizets paſſagers.
C'èt pourquoi nous voions tant de ieunes emplâtres
Monter ſur nos Trotoirs comme ſur des Thêâtres,
Qui (bien qu'apeine ils aient l'ècale hors du cù)
Ne prenent le bonet que pour croquer l'ècù,
Pour tenir lieu de rang, conſeruer la richeſſe
Qu'vn Courtaut de boutique auarement leur laiſſe,
Auancer leurs parens, & doner des auis,
Selon que plus où moins ils en ſont pourſuiuis,
Se fere boneter quand ils vont par les ruës
Non par des gens d'eſprit, mais pluſtôt par des Gruës,
Qui tâchans de gaigner quelque mèchant procez
Se perdent lâchement pour gaigner leur accez.
Telle èt la cruauté de ce tens où nous ſommes,
Qui la vertu ballance aux piſtoles des hommes,

Qui gangrenent le peuple, & doublent tous les iours
Aux depens du public leurs manteaux de velours,
Se carrent comme Paons lors qu'ils vont par la voie,
Changent leurs bas de laine en riches bas de ſoie,
Se poudrent la perruque, & qui portent encor
La Pane, le Satin, le Perfum, le Caſtor.
Quand ie voi ces eſprits dont la vaine arrogance
Tâche, ſous la faueur d'vne telle apparence,
Cacher mille deffaux qu'on remarque chez eûx,
Ie les vai comparant à ces Singes venteus,
Qui malgré les efforts de leurs vaines ſoupleſſes,
Tant plus qu'ils montent haut, ils decouurent leurs feſſes.
Mais qu'vn home au rebours paroiſſe en tous endroits
Vn Caton en ſageſſe, vn Cuias ſur les loix;
Qu'il faſſe bien en vers qu'il faſſe bien en proſe,
Qu'il ait la façon bruſque, & l'humeur bien diſpoſe,
Qu'il ait la voix diuine, & le Lut bien en main,
Le iugement ſolide, & l'eſprit plus qu'humain,
Qu'il ſoit bien à cheual, qu'il tire bien des armes,
Que ces braues diſcours n'enfantent que des charmes,
Qu'il ſoit humble, courtois, qu'il ſoit l'honeur du bal,
Qu'en fait de conſcience il n'ait iamais d'égal,
Qu'il ſoit de noble race, & viue ſans reproche,
Que iamais le péché de ſon ame n'approche,
Qu'il ſoit net d'auarice & d'vſure tout franc,
Qu'il aime ſon prochain comme ſon propre ſang,
Qu'il s'expoſe à la mort pour ceux de ſa Prouince,
Qu'il prodigue ſon ſang pour l'honeur de ſon Prince,
Qu'il veille ſur l'etude & de nuit & de iour,

Qu'il hante à ſes depens les beautez de la Cour,
Qu'il merite à bon droit d'y gaigner pour Métreſſe,
Non la fille d'vn Duc, mais vne grand' Princeſſe,
Qu'il frequente l'Egliſe, & que ſes actions,
Ne dementent iamais tant de perfections,
Qu'il plonge ſon eſprit dans les Mathematiques,
Qui aprenne du Ciel les mouuemens obliques,
Qu'il ſache du Soleil le cours eſſenciel,
Qu'il conoiſſe la Lune & les aſtres du Ciel,
Qu'il penetre atravers de l'vn & l'autre Pole,
Come vn ſeur Medecin autour d'vne Phiole.
Il a beau ſupputer ſi ſon docte Almanac,
Lui predit rien plus ſeur qu'vn infame biſſac,
Si, quittant ce Métier, & celui de la Muſe,
A ſuivre vn autre train ſon Eſprit ne s'amuſe.
La Lune, & le Soleil, & Phebus ſans Argent,
Tous celeſtes qu'ils ſont, lui ſont moins que du vent.
En toutes ſes vertus il trouue toû-jours blanque,
S'il eſt manque d'Argent toute choſe lui manque.
Chacun lui fait la nique, vn frippon, vn coquin,
En fait moins de recit, qu'il ne fait d'vn faquin,
C'èt vn ſot ſans Argent, ſans Argent c'èt vn Buffle
Que l'iniure du tans va menant par le muffle;
Buffle, qu'on prize moins qu'on ne fait vn fétu,
S'il n'èt plus riche en biens, qu'il n'ét riche en vertu.
Ie ſçai qu'vn ſage Eſprit, qui ſur ſon Dieu ſe fonde
Peut viure nettement dans l'ordure du monde,
Pourueu que ſans mot dire il ſçache bien parler,
Fére le Sourd, l'Aueugle, & bien diſſimuler,

Recercher, cóme Vlyſſe, en dépit de l'envie,
Dans le trouble des flots le calme de ſa vie;
Marcher droit au chemin des eſprits plus tortus,
De vertus fére vice, & de vices vertus,
Se roidir aux trauaux, &, parmi les orages,
Fére plûtôt qu'au Port paroître nos Courages;
Reſoudre au jet d'autrui nôtre iét & calcul,
Fére de cul ſa bouche, & de ſa bouche cul,
Boire indifféremment auec l'hóme infidele,
Régler nôtre cadence au ſon de ſa vielle,
Diſpoſer nôtre hùmeur aux hùmeurs de tous vans,
Et forcer le tans mème en la force du tans,
Paroître bruſque, & gay, parmi les bónes mines,
Briller cóme vne Roſe, au milieu des épines,
Harder, vendre, emprunter, marchander à tous coùs,
Pour cent écus d'étoffe, & n'auoir pas cent ſous.
Prendre tout en paiement, & baiſer en la face,
Celui qui ſe perdant nôtre perte pourchaſſe,
Se vanter librement, promettre monts & vaux,
Fère voile à tous vens, & boire à toutes eaux,
Ne rendre qu'à demi ce qu'on nous prète au double
Troubler l'eau de la péche, & pécher en eau trouble,
Fére ſon bien privé du dómage comun,
Se curer la màchoire alors qu'on èt tout ieun,
Traitter en lieu de mieux tous ſes amis d'excuſes,
Paier les Vſuriers, de diſcours, & de ruſes,
S'humilier en Terre, ainſi que les Chameaux,
Lors que ſur nôtre dos, on charge des fardeaux,
Danſer l'épine au pié, d'vn Diable fére vn Ange,

Et ſe grater le plus où le moins on ſe mange,
Paroître vrais François qui vrais Cameleons,
Changent toû-jours de forme & toû-jours de façons,
Porter mêmes habits, & ſous mêmes étoffes,
Fére voir qu'en effet nous ſomes Filoſofes,
Dòner l'Argent au Diable, au Temple notre foi,
Nótre creance à Dieu, nótre ſeruice au Roi.

LES PICOREVRS,

OV

LE DESASTRE DV PAVVRE PEVPLE

durant les derniers troubles,
de l'annee 1610.

A MONSIEVR DE BORDES

Gentil-hòme Normand.

I'AVOIS la plume en main pour tracer le diſcours
Des vertus d'où mon Prince a fét naître le cours
De ſon eùreus printens, dont les iuſtes victoires
Font revivre la Muſe & parler les hiſtoires:
Lors qu'vn ieune pitaud me dit (tout éperdu)

Les ſoldats ſont au bourg, Monſieur, tout eſt perdu.
Cette engeance d'enfer, que la faim époinçone,
Froiſſe tout, pille tout, ſans reſpect de perſone.
Ils ont le Diable au cors & iurent deuant tous
Que par la digne tête ils logeront chés vous.
I'aurois i'aurois horreur de vous dire de bouche
Les deſaſtres qu'ils font, & dont le cueur me touche,
Ce ne ſont point ſoudars, ce ſont des picoreurs,
Qui ſont de l'Antechriſt les vrais auan-coureurs.
Leurs buletins ſont faits, & dé-ja par la voië
Come lous affamés, ils courent à la proië.
Ils ont preſque Flipin tué d'vn coup d'eſtoc,
En deffendant Ianet ſes poules & ſon coq.
Ils ont rompu ſon meuble & ſa fême Iſabelle,
A perdu ſon lanfaiz, ſon fil & ſa cotelle;
Ils ont mangé ſa creyme, ils ont ſon lard ravi,
Jamais vn tel deſordre au monde ie ne vi.
Du bon home Colin, ils ont pris la lanterne
Et l'ont mené battant iuſques dans la taverne,
Ils ont ſur ſon manteau quatre francs dépenſé
Et pour le même écot chès l'ote ils l'ont laiſſé.
Apres étre bien ſouls, aprés étre bien yvres,
Ils ont pris du Curé la ſome de ſix livres,
S'il ne leur eût bientôt cét argent deliuré
Ils euſſent eu ſa Robbe & ſon bonet carré.
Vn vieil petit ſoldat plus difforme qu'vn ſinge
A pris chès Aliſon ce qu'elle auoit de linge,
Nos ſergens, qu'on tenoit bien plus qu'eus inhumains,
Ont mis bas leur baguette & paſſé par leurs mains,

Ils ont beu tout leur fidre, & mangé leurs poulailles,
Leurs cheuaus, leur auoine, & leurs foins & leurs pailles.
Ie n'ai veu ſi coquin & ſi chetif goujart
Qui n'eût dedans ſa main vn lopin de leur lard.
Leur baguette à ce coup a fét place à l'épée,
Chacun en ce pillage emportoit ſa lippee.
Choſe étrange de voir contraindre les ſergens,
Qui tous ſeuls font métier de contraindre les gens.
Mais baſte, c'ét la guerre ! il faut, malgré les homes,
Supporter les malheurs de ce tans où nous ſomes,
Il faut, en lieu de mieus, prendre engré tant de maus,
Peut étre nos pechez nous cauſent ces trauaus,
Il ne faut s'étoner s'ils vont troublant la Terre
Puiſque contre le Ciel ces voleurs font la guerre.
Ils ont dans nôtre Egliſe vn cors de gurde mis,
Sans reſpect ni de Dieu, ni de ſaincts, ni d'amis.
Ils profanent le Temple, ils gauſſent les Images,
Et par forme d'abus leur randent des hommages.
L'on a beau leur précher que le Roi n'entend pas
Le deſaſtre qu'ils font, où ſe fondent leurs pas,
Le trouble ét leur repos, le repos ét leur trouble,
Lorſque la Paix ſur nous maintenant ſe redouble,
La guerre ſeulement les peut encourager.
Qui leur parle de paix, il les fét enrager,
C'ét en vain que le Roi leur deffend la diſcorde
A paine de la rouë, à paine de la corde.
Ils ſont plus acharnés ſur l'iniure du tans
Que ne ſont ſur vn bœuf les gueſpes & les Tans.
Encores ſi c'eſtoient quelque gens de remarques,

Et qui de vrés ſoldats portaſſent quelques marques,
Si c'étoient des ſoldats, comme beaucoup ie voi,
Reſolus de mourir au ſeruicé du Roi,
Ie prendrois patience, & i'aurois même enuie
D'i perdre, ainſi comm' eus, & les biens & la vie.
Mais ce ſont gens de paille, & gens qui ſans aueu,
Voudroient bien voir helas! la pauvre France en feu.
Pleût à Dieu que mon Prince eût aſſez de courage
Pour voir ainſi que moi leur horrible équipage!
Il croiroit, en voyant ces Tygres dépraués,
Que tous les Hoſpitaus dé France ſont creués.
Quelque part que la faim & la fureur les mènent,
Leurs actes en ſont foi, leurs armes le témoignent,
L'vn a la iambe nuë, & le cul découuert,
L'autre èt tout plain de galle & de pous tout couuert.
Ceus qui de leur cohorte ont les meilleures mines
Sont vétus de loudiers & de vieilles courtines.
Leurs ſergens, leurs fourriers, leurs braues corporaus
De valiſes de froc, de droguet, de drappeaus.
Ce que ie vis de plus, c'étoient leurs Capitaines
Qui de ça, qui de la, les guident par centaines,
Leurs plus dous paſſe-tans, leurs plus comuns ébas
C'ét de gratter leur cul, quand leurs armes ſont bas.
Ces fameus Argoulets, ces ſuperbes gen-d'armes,
Ainſi que leurs habits, portent ici des armes,
L'vn porte vne Rapiere à ſon noble coté,
Dont les chiens de village ont le fourreau gâté,
Il porte ſur l'épaule vne arqueburę à méche,
Pour tirer ſur la poule, & non pas ſur la bréche;

Le fût en ét pourri, le canon n'en vaut rien,
Pour étre net par tout, cõme le cul d'vn chien.
Il a ſa méche fait du lien d'vne Vache,
Que lui méme écorcha chez le voiſin Euſtache.
Il n'a rien qui ſoit ſain, il n'a rien qui ſoit neuf,
Il n'a, pour fourniment, qu'vne corne de bœuf.
Sous ces riches lambeaus, auſſi nets qu'vne Truye,
Paroît vne chemiſe auſſi blanche que ſuië.
Vn autre ſe fait voir par tout, ſinon au choq,
Portant deſſus la téte vne plume de coq,
Il ét ſur le pouſſin plus ſubtil qu'vn écouſle,
Marchant à pas d'Oiſon ſes ſouliers en pantouſle,
Cõme un vieil Bouc qu'on châtre il va roüillant les yeus,
Deteſtant les Enfers, & la Terre, & les Cieus.
En ſes braues repas on le voit auſſi ſobre
Qu'vn vieil bourot de Mars, qu'vn vieil pouſſin d'Octobre,
Fideles cõme écueils, auſſi promts aux effets,
Qu'vne tortuë au feu, qu'vn Aſne ſous le faix.
Ie les vei de la ſorte, & tous leurs Camarades,
Font de mémes effets, ſont de mémes parades,
Diuerſement armez, ici, plein de valeur,
L'vn porte en lieu de mieus, vne fourche à chatreur.
L'autre porte vn bourdon, l'autre tient, magnifique,
Vne picque ſans fer, & l'autre vn fer ſans picque,
L'autre porte en ſa main vn bâton à deux bouts,
Non pour des cous dõner, mais pour fuir aux cous.
Ils ont peu de Mouſquets, ces armes leur ſont rares
Autant qu'aus Sarrazins, autant cõme aus Tartares,
Ils ſont (ce diſent-ils) ainſi prou ſuffiſans

Pour combattre la poule, & battre les paiſans,
Ils vont fort bien de rang (ſi ce n'èt quand les Mouches
Font ſur leur pauvre peau cent vives ècarmouches)
Ils ſont pourtant cruels, & ſont, ſous tels habits,
Pires aus bones gens, que les lous aus brebis.
A tant de longs diſcours ie ne ſçeu que répondre,
Fors que le Diable en bref pût telles gens confondre.
A peine ai-ie fini, qu'en l'hûmeur où ie ſuis
Cinq ou ſix grands voleurs ſe trouuent à mon huis,
Crians, tintamarrans, frappans de telle ſorte
Que ie penſois dè-ia voir en pieces ma porte.
Lors ie leur parle ainſi, coment? hé! dites moi,
Eſt-ce ainſi, mes amis, qu'il faut ſeruir le Roi?
Qui dònant derechef, par ſa ſeule vaillance,
La frayeur au rebelle, & la paix à la France,
Vous fait comandement, à peine de la mort,
De retourner chez vous, & ceſſer tout effort.
Il èt tans qu'vn chacun penſe de ſa retrète,
Sans plus fére la guerre où la paix ſe void fète.
Allez doncques ailleurs ſans plus venir chez nous,
Le Roi ſe paſſe bien de telles gens que vous,
Vous faites qu'à preſent la pauvre Normandie
Se void reduite au poinct qu'il faut qu'elle mendie,
Si le Ciel ni dòne ordre, & ſi mon Prince en bref,
Sur vòtre impieté ne tourne ce méchef.
Eſt elle point aſſez d'autres chancres mangee,
Sans qu'elle ſoit encor par vos mains outragee?
Vos accez importuns reſemblent à ces flots
Qui vague de ſur vague écument ſans repos.

Quand vous aurez ſuccé ſon ſang iuſqu'aux entrailles
De quoi ſubuiendra-t-elle au paſment de ſes tailles?
De même aus beaux iardins les Cantharides ſont
Qui gouſpillent les fleurs qui les plus rares ſont.
La nature des Lous plus que vous ét humaine,
En mangeant la brebis ils reſervent la laine,
Lorſque vous vous ruez ſur vn pauvre troupeau
Vous mangez tout enſemble & le ſang & la peau.
En ce triſte ſuiet qu'en ces vers ie raconte,
Craignez-vous point, ſoldats, la recerche & le conte!
Normans vous reſſemblez aus vipereaus mal-nez,
Qui naiſſant font mourir ceux qui les ont formez,
Vous derriez bien plutôt ſur le Turc, ce me ſemble,
Exercer vos rigueurs ſous qui le peuple tremble,
C'ét là, mes bons ſoldats, non point chez vos voiſins
Qu'il vous faut remplumer de plus iuſtes butins,
C'ét là, qu'vn iour mon Prince ami des deſtinees,
Doit enrichir le cours de ſes ieunes annees.
Attendant ce bon-heur retirez vous ſans plus,
Ainſi que Limaçons en vos quartiers reclus,
Les iuſtes maintenant ont tout ce qu'ils deſirent
Les plus braves ſoldats, ſinon vous, ſe retirent,
Et quand Mars regneroit (Dieu merci comme non)
Il vous ét deffendu d'entrer en ma maiſon,
Mon logis ét exant, & ſurtout prenez garde,
D'vſer de force ici, voila ma ſauue garde.
Si vous étes du Roi, comme nous, ſeruiteurs,
Vous devez faire état de ſes propres faveurs,
Pour ſauver ma maiſon le Roi me l'a donnee,

Vn grand Prince du ſang de ſa main l'a ſignee,
En faueur d'Apollon, dont il ét fauori,
Et dont i'é come lui l'honeur d'étre cheri,
Mais quand bien vous voudrieʒ abuʒer de ſa grace,
Et forcer ce logis où ie fai mon Parnaſſe,
Vous perdrieʒ tans, Meſſieurs, & ne gaigneriez rien,
Ce n'ét qu'vn lieu deſert, & manque de tout bien.
En cette ſolitude où mon eſprit s'amuſe,
l'entretien mes humeurs, ie careſſe la Muſe,
Qui durant ces maleurs n'i vit le plus ſouuent,
Que d'eſpoir, de regret, de chanſons & de vent,
Vous ne verreʒ ici pour tout meuble, & tous vivres
Qu'vn lit, vn lut, vn feu, des Tableaux, & des livres.
Ce n'ét point ce qu'il faut à des gens comme vous,
Qui ſont, comme l'on tient plus affameʒ que lous.
Si vous deſireʒ viure en plus graſſe cuiſine,
Il faut vous addreſſer cheʒ ma proche voiſine,
C'ét vne riche vieille, où ie ſuis aſſeuré,
Que vous ſereʒ traitteʒ chacun ſelon ſon gré,
Elle a du ſidre en caue excellent à merueilles,
Et qui n'a point encor ſenti les cous de veilles,
Son ſalloir ét fourni, ſon grenier plein de grains,
Et preſque ſes ſinots de beurre ſont tous plains.
Ici, malgré ſes dens, fuſſieʒ vous quinze ou ſeize,
Vous vivreʒ plainement, vous vivreʒ à vótre aize,
La boure, le canard, la pyrote & l'oiſon
La poule & le poulet s'i trouvent à foiʒon,
Quiconque, ainſi que vous, ſçait iouer de la pince,
Y peut, non en ſoldat, mais s'y tréter en Prince.

I'achevois; quand vn Tygre horrible & furieux
Me dit, vous dites bien, mais de l'argent vaut mieux.
I'en auré par le ſang, i'en auré par le ventre,
Si non, force ou non force, il faut enfin que i'entre.
Oui, Monſieur, par la mort, i'entreré là dedans,
En dépit de la Muſe, en dèpit de vos dens.
Par la tète, il n'i a Sauve-garde ſi forte,
Qui me puiſſe empécher d'enfondrer ceſte porte,
Tant de diſcours ſont vains, point ie ne me repais
De menaces, de vers, de trefves ni de paix.
Si vous me parlez plus de ces vaines excuſes,
Ie brùleré les luts, les livres & les Muſes.
A ces propos ſanglans, tout le ſang me gela,
Vne froide ſueur ſur mon front ſe coula,
Forçant en cet endroit mon humeur coutumiere,
Ie bride, en ſou-riant, ma colere première,
Ie m'offre à ſon pouvoir, & lui iure, Monſieur,
Ie ſuis, aſſeurez-vous, votre humble ſeruiteur,
Mon logis ét tout vòtre, & voiez ie vous prie,
Si i'uze en votre endroit de quelque menterie.
Ie ne ſuis point, Meſſieurs, fâché de vous y voir,
Mais de quoi ie ne puis vous y mieux reçevoir,
Ie n'ai ni pain, ni vin, ni vaiſſeaux, ni marmites,
Dignes de vòtre accez, dignes de vos merites,
C'ét de quoi ie me deuls, & me fâche de quoi
Vous n'étes, mes amis, les mieus venus chez moi.
I'ònore les ſoldats, i'ònore les gend'armes,
Qui porte hòneur au Roi, doit hònorer les armes.
Si ſelon vos valeurs vous étiez reconus,

Vous ſeriez mieux armez, vous n'iriez pas tous nus.
Ie ſçai que la fureur, qui ſouvent vous poſſede,
Ne vient que de ce point, d'où la nôtre procede.
Durant ce tans pervers, nous ſomes cõme vous.
Durant ce tans, Meſſieurs, vous êtes cõme nous.
Mais plus eũreux que nous de beaucoup ie vous nõme.
Vous vivez librement aus dépens du bon hõme.
En ce ſaint tans de guerre, où tout vous ét permis,
Vôtre valeur vous rend vos ennemis amis.
Tout cede à vôtre accez, où chacun vous redoûte,
On incague la Muſe, vn chacun la deboute,
Où vous êtes logez, l'on vous iette dehors,
Où l'ame vous auez, nous n'avons que le cors.
Les eſpris de ce tans ſont moins de cas des Poëtes
Qu'ils ne ſont de corbeaux, qu'ils ne ſont de chouëtes.
Nous qui ſõlions gauſſer les hõmes vicieus,
Et faire vn pié de nez ſus eſpris envieus.
Nous qui cerchant l'accez des Châteaus & des villes,
Rendions tant de faquins deſſous nos lois ſerviles
Qui pouvions, cõme Dieus, charmer, en tous endrois
Des Princes le courage, & l'aureille des Rois,
Chacun en tans de paix, chacun en tans de guerres
Nous traite cõme fols, nous traite cõme herres.
Vous n'êtes pas ainſi : car, pour le faire court,
Où l'on nous fait la nique, on vous fera la cour.
I'euſſe encor diſcouru, quand ſa morgue ſevére,
Me dit, ſans dire mot, qu'il ét tans de me taire.
Sans lui dõner le tans d'affronter mon diſcours,
Ie demeure tout coi, cõme vn cheual rebours,

Pour n'ètre plus charmé de ſa douce eloquence
Ie lui ferme la bouche, en m'impoſant ſilence.
Impatient de voir, la ſaiſon & le tans
Qu'ils prendroient chez la vieille un plus doux paſſe-tans.
Eus, voians donc enfin que le ſoleil s'abbaiſſe,
Les voila qu'ils s'en vont chez leur nouvelle hoteſſe,
Se tenans bien contens & bien mes obligez,
De ſe voir en tel lieu, ſi graſſement logez,
Moi beaucoup plus heureux, de ce que leur preſence
M'a fruſtré de l'honneur de leur noble aſſiſtance,
Sans que ie porte envie à la bòne Aliſon,
Qui tant de gens de bien logea dans ſa maiſon.

L'AVOCAT INFORTVNÉ,

OV

LE DESORDRE DE LA PRATIQVE

de ce Tans.

PETIT Auocat ſans pratique,
Petit Auocat ſans client,
Que n'és-tu dans vne boutique
A gaigner la piece d'argent?

Que di-tu, que penſe-tu faire,
Petit Auocat, par ta foy,

Eſpere-tu qu'vn bon affaire
S'adreſſe à telles gens que toy?

Celui ſeme à preſent ſur l'onde
Qui fonde au Barreau ſon deſſein,
Si Sainct Yues étoit au monde,
Sainct Yues y mourroit de faim.

Veus-tu voir, par experience,
Qui le plus profite au Parquet,
Celui qui moins a de ſcience
Et qui le plus a de caquet.

Tant de fleurs Grecques & Romaines
Qui ſouloient ces lieus parfumer,
Si ce n'ét aux Courts ſouveraines,
N'i croiſſent non plus qu'en la Mer,

L'abbus, le trouble, & les malices,
Le broüil, l'ignorance, & l'erreur,
De ces paradis de delices,
Ont fait vn abîme d'horreur.

Où cent cliens ſoloient parétre
Ils n'auoient que ſix Auocas:
Où cent Auocas on voit étre
Six Cliens ne ſe trouvent pas.

Le plus foible étoit plus robuſte,
(Si le plus féble auoit bon droit)

Le plus fort etoit le moins iuſte
Si le plus fort étoit ſans droit.

Le Iuge étoit incorruptible,
Et le Greffier toujours bridé,
L'Auocat étoit infléchible,
Le Public ſainctement gardé.

Les Iuges étoient en leurs chaires,
Doctes, redoutez, & fameus,
Les Regrattiers & les boucheres,
Etoient ſans bouches devant eux.

Tout ſe vuidoit par le ſilence,
Vn chacun étoit ſatisfait,
Car le Iuge, en méme balance,
Iugeoit chacun ſelon ſon fait.

Tout va tellement au contrere
En ce maudit ſiecle de fer,
Que le Diable y tiendroit ſa chaire,
Si le Diable étoit hors d'Enfer.

Le Iuge étoit ſans réprimande,
Le Greffe étoit ſans contredit,
Car le Greffier, creignant l'amande,
N'outre paſſoit iamais l'Edit.

Vn Auocat Docte & modeſte
Pledoit vn fait ſelon les loix,

Toûjours le Code & le Digeſte
Accompagnoient l'air de ſa vois.

L'on void ſur le bord de ſa foſſe
Vn vieil chancre auare & maudit,
Pleder une affaire auſſi fauſſe,
Que le Diable qui le conduit.

Que n'es tu donc en la boutique,
A gaigner la piece d'argent,
Plutôt que d'être ſans pratique,
Plutôt que d'être ſans client?

Ie te compare en ta folie,
Qui ton eſprit quitte au beſoin,
A quelque pauvre âne qu'on lie
Aupres d'vn Râtelier ſans foin.

Ie ſonge, en voiant la maniere
Où ton pere ici t'a placé,
A ces Beziers de Pépiniere
Qu'on plante au coin d'vn vieil foſſé.

Triſte Rouët ſans eſcopette,
Triſte eſcopette ſans Rouët,
Tu reſſemble vn pauvre Trompette
Qui faute d'haleine ét muet.

L'Auocat en vain ſe mènage
De bonet, de robbe, & de vois,

S'il ét ſans lois, & ſans vſage,
S'il eſt ſans vſage, & ſans lois.

C'ét ſans uſage, vn cors ſans ame,
Sans lois, c'ét vn ame ſans cors
C'ét aus mains d'vne belle Dame
Vn Lut ſans touche & ſans accors.

T'i voiant ie te parangòne,
Au pauvre Saint Symforien,
A qui tout le monde ſe dòne,
Et ne guarit iamais de rien.

Pauvre petit ſoldat ſans armes,
Pauvre petit Lut demanché,
Qui te voit, ſans ietter des larmes,
Ne fut onc de pitié touché.

Qui dans ce Barreau te contemple,
Sans répondre au bruit des pledeurs,
Void vn Image dans vn Temple
Au milieu d'vn cent de chanteurs.

Te voyant en télle apparence,
Tu me fais tellement pitié,
Que ie voudrois en conſcience
N'i remettre iamais le pié.

Tu vois, tandis que tu t'oblige
A ce lieu tout confus de bruit,

Ton pauvre pere qui s'afflige
De t'i voir ſans gloire & ſans fruit.

Les Forçats qu'on geine ſur l'onde,
Sont plus que toy cent fois heureux,
Ils n'ont qu'vn ſupplice en ce monde,
Pour toi le monde en trouve deus.

Au barreau geiné ie te trouve,
Ton pere au logis t'èt vn fleau,
Lors qu'affamé cóme vne louve
Tu reviens ſans gain du Barreau.

Le bon hóme ſe mécontente
D'auoir conſómé tant de frais,
Pour t'eleuer ſur vne attente
Où tu ne t'éleves iamais.

Ta mere qui ſans ceſſe pleure
De te voir ſi mal fortuné,
Ne fait que maudire à tout heure
Le iour que iamais tu fus né.

Auecques Lede, bien que feinte,
Elle ſe fait comparaiſon,
Qui d'vn Dieu croiant être enceinte
Se voit accoucher d'vn Oyſon.

Que t'a profité mainte école
Où ton tans s'ét en vain paſſé,

Puiſque Iaqon, puiſque Barthole
T'ont en ſi pauvre état laiſſé.

Quitte moy cette populace:
Si les ânes parloient, ie croi
Qu'on ne verroit âne en ta place
Qui n'eût plus de cauſes que toy.

L'on n'oit pas tant de tintamarre
Au milieu d'vne halle à blé,
Qu'on fait de bruit en cette barre
Où l'on te void ainſi foulé.

Ici l'on void vn grand emplâtre,
Quittant la boutique & l'outil,
Come vn Diable ſur vn Theâtre,
Vomir ſa verve & ſon babil.

Parmi ces confuſes griboüilles,
Dont vn parquet ét diffamé,
L'on diroit d'autant de grenoüilles
Qu'on oit crier au mois de May,

S'il faut qu'vn larron te dérobbe
Ta pauvre Robbe en tel état,
Tu ſeras Auocat ſans Robbe,
Et ta Robbe ſans Auocat.

Où prendras-tu cinquante livres
Pour relever ton petit cas,

5.

Quand tu voudrois vendre tes livres
Tes livres n'y fourniroient pas.

Va t en pauvre petit ieune hòme,
Changer tes livres en argent,
Pour en achatter vne ſòme
D'orge de ſeigle ou de froment.

Si ton courage s'y diſpoſe,
Quand tu ne gaignerais qu'vn ſould,
Il vaut mieus gagner quelque choſe
Que de ne gagner rien du tout.

Gaignant trois ſols chaque iournee,
Gaignant quatre liures par mois,
Tu feras profit chaque annee
De cinquante liures tournois.

Petit Diſciple de Macrobe,
S'il faut foüiller au fond du ſac,
Ma Muſe dira que ta robbe
Te fera porter le biſſac.

Au lieu de gaigner force rentes,
Còme pluſieurs du tans paſſé,
Tu n'amaſſeras que des lentes
Dont tu ſeras recompenſé.

En ce tans, où l'on fait la cane,
Il faut pour vivre ainſi còme eux,
Prendre la figure d'vn âne
Ou mourir ainſi que les gueux.

PLAINTE OV DIALOGVE

d'vn Vieillard mal-marié.

Hé, que fais-tu pauvre bon-hòme,
En l'état où ie te voi mis?
Ie pleure au mal qui me conſome,
Et fait rire mes ennemis.

Si ta douleur tu me veux dire,
Ie veus te dòner du ſecours?
Rien ne peut finir mon martyre
Que la mort qui finit nos iours,

Mais quelle cauſe ſi preignante
T'afflige en ce cruel émoi?
Vne femme qui de ſervante
S'èt faite maitreſſe de moi.

Bien que ta femme ſoit ſi fière,
Faut-il en ètre auſſi marry,
Còme ſi c'étoit la première,
Qui fait la barbe à ſon mari?

Non, mais le mal qui plus me preſſe
C'ét pource qu'en effèt ie ſcai
Qu'avant qu'elle fut ma Maitreſſe,
Vn autre en fit premier l'eſſai.

Ie veus qu'auant ton pucelage,
Cette femme ſot t'ait rendu,
Dois-tu pourtant perdre courage
Pour vn pucelage perdu?

Tes diſcours m'offencent la tête
De me flatter en cet affront,
Car ie ne croi rien de plus bête
Que de porter la corne au front.

Si ton outil qu'elle reiette,
Pour être manque de pouvoir,
N'avoit trouvé la bréche faite,
Qu'euſſe-tu fait en ce devoir!

Tes excuſes ſont apparentes,
Mais pour tout cela s'enſuit-il,
Qu'elle vive à mêmes mes rentes,
Sans ſe ſervir de mon outil?

FIN DE LA MVSE SATYRIQUE.

ERATON

OV

LA MUSE AMOUREUSE

SONETTO.

Si Venere, ſi Pallade, o Giunone.
Vi ha poſto il Hymeneo lo giogo al collo
E, alle caſte Sorelle, e, al biondo Apollo
Rotta la fede, o, pur altra ragione.
O, che Cupido ha' forza? Che cagione
E'ben ſouuente a'l huomo dar tal crollo,
Che del piacere poi tutto ſatollo
Vorrebber uſcir de la mortal prigione:
Non vò penſar peró, ne creder voglio
Che la dolcezza de la valle amena
Vi-facci porre in tutto mai in oblio
Poggiar ſul ſacro Monte: Hor prego Dio
Ch' in pace ſenza lite, ſenz' orgoglio
Godiate quella viſta alma, e ſerena.

A L'AVTHEVR SVR SES AMOVRS

PVISQVE i'ai ce bon-heur de connoiſtre en ce liure
Celle qui dans le monde immortel te fait viure,
Et qui par tes beaux vers s'immortaliſe auſſi,
N'euſſe-tu que le bien de puiſer de ſon ame
Ces tourmens amoureux qui cauſent ton ſouci
Tu ne dois pas blâmer le ſuiet de ta flame.

DAMOISELLE F. D. B.

ERATON

OV

LA MVSE AMOVREVSE

A MADAME LA PRINCESSE

DE CONDÉ.

PRINCESSE, où la conſtance a montré que perſone,
N'a iamais tant que vous ſa faueur merité,
Puiſque le changement de la proſperité,
N'a point changé cet heur, qui voſtre ame environe.
Tout ainſi que la fleur dans l'épine bourgeone,
Cõme vn aſtre eſt plus beau parmy l'obſcurité,
La prudence, qui ſuit votre heureuſe beauté,
Dans l'inconſtance humaine heureuſement raïone.
C'eſt pourquoi cette Muſe a choiſi vos beaus yeus,
Pour euiter les trets dont tout plein d'envieus
Traverſent nõtre gloire & l'heur de nõtre vie.

Que ſi de vos faveurs, tant de bien ie reçoi,
Quels Demons pleins d'horreur, quels matins plains d'enuie
Oſeront deſormais abboyer contre moi?

BALLET MIS SVR LE LVT

en faveur de Madame la Marquiſe de Beuvron

QVAND la faveur des Dieus
De vos beautez eut enrichi les Cieux
La Muſe auſſi
Voulut ici,
Les faire paroître à nos yeus.

Les graces, nuict & iour,
Come à l'envi vous ſuivoient nuict & iour,
Puis tout exprés
Amour aprés
Vous fit tout l'honeur de la cour.

Voyant tant de clartés,
D'appas, d'attrets, & de diuinitez,
Briller ſur nous
Nous fûmes tous
Contrains d'adorer vos beautés.

Chacun en cet acceſ,
Vous prejugeant du rang des Immortels,

Ne pût ſinon
A vôtre nom
Offrir des vœus & des autels.

En ce rare accident,
Pour bien chanter vos hôneurs dignement,
Ie ne voudrois
Que votre voix
Et votre lut tant ſeulement.

CHANSON.

DONC *l'ingratte ſans amitié*
Ne peut changer pour ma perſeuerance.
Son cœur qui n'a point de pitié
Veut que le mien vive ſans eſperance.
Lors que ie lui dôné mon cœur,
Cette beauté qui me fut ſi cruelle,
Deuoit auoir moins de rigueur
Ou ie deuois n'étre pas ſi fidelle.
Ces yeux d'où naiſſent les amours,
Dônent la vie au ſujet de mes larmes,
Et mes larmes tout au rebours
Me font mourir au milieu de ſes charmes.
O douce cauſe de ma mort!
Si mon trépas vous peut rendre aſſouvie,
Ceſſez de m'offencer ſi fort,
Puiſque ie meurs pour vous dôner la vie.

AVTRE.

L'ELEFANT *ſurmonte en pouvoir*
Tous les animaus de ce monde,
Le Daufin ſur l'eau ſe fait voir
Tout l'hòneur des Poiſſons de l'onde.
Minerue preſide à la paix,
Et Mars au milieu de la guerre,
Vous paſſez ſeule en beaus attraits,
Toutes les beautez de la Terre.

SONETS.

ROCHERS *ſourds à mes vœus, cotaus, bois, & rivages*
Qui vos eaus acroiſſez des ruiſſeaux de mes pleurs,
Campagnes, & vallons, arbres, herbes, & fleurs,
Qui croiſſez au milieu de ces triſtes bocages,
Si quelquefois Orfee, a forcé vos courages
De ploïer ſous l'effort de ſes iuſtes dòleurs,
S'il a bien peu flechir au fort de ſes malheurs
Les plus fiers animaus de ces deſers ſauvages,
Pourquoi mon lut, mes vers, mes pleurs, mon amitié
Qui vos cœurs vont touchant d'vne méme pitié,
Ne touchent-ils vn cœur plein de rigueur extreme.
Las! c'ét' encor bien plus d'ouïr plaindre celui
Qui lamente chetif la perte de ſoi-méme
Que celui qui pleuroit pour la perte d'autrui!

Cõme vn paintre excellent repreſentoit au vif,
La divine beauté dans mes vers ſi cognuë,
Contemplant tout raui ſa grace toute nuë,
Ie n'apperceu iamais de portret ſi naïf.
L'vne a la bouche accorte, & le regard laſcif,
L'autre de mille attrets ét doucement pourveuë,
Si l'vne tient mon cœur, l'autre aueques ſa veuë,
Rend mon ame èperduë & me retient captif.
Si l'vne n'entend point, l'autre èt ſourde de méme
L'vne ét dure en amour, l'autre en rigueur extrême
Elles ont méme poil, elles ne parlent point.
L'vne a le cœur glacé, l'autre a le cœur de glace,
Bref l'vne & l'autre enfin ne manquent que d'vn point,
L'vne change à tous vens, l'autre oncques ne déplace.

I'avois cent fois iuré de ne retorner plus
Vers la fiére beauté que i'adore en mon ame,
Mais quoi? plus i'en ſuis loing, & l'ardeur qui m'enflame
Rend mon eſprit tout morne & mon cors tout perclus
I'ai beau me retirer dans les bois plus reclus,
I'ai beau verſer des pleurs pour éteindre ma flame,
Tou-iours le ſouvenir des beautés de Madame
Entretient dans mon cœur ſon flus & ſon reflus.
Si m'écartant des bois ie retorne en la ville
Et qu'en paſſant encor ie rencontre vne fille,
Excellente en eſprit & parfaite en beauté,
Vn pire ſouvenir dans mon cœur ſe redouble
Et faut bon grè maugrè, qu'au regret qui me trouble,
Ie retorne en ce lieu d'où i'étois écarté,

Que les vers en amour ont d'heur & de puiſſance,
Quand ils ſont enfantez d'vn eſprit non pareil
Qui vivement touché des rayons d'vn bel œil,
S'efforce d'en auoir l'heureuſe iouyſſance.
Vaincu de paſſion, i'avois quelqu'eſperance
De flechir par mes vers mon vnique Soleil,
Mais còme en vain les flots agitent vn ècueil
Tous mes vers furent vains ſur ſa fiere arrogance.
Mais ſitôt, mon Dimier, que l'appât de la Muſe
Qui peut mémes charmer le charme de Meduſe,
Entra par ſes beaux yeus dans ſon cœur ſans pitié,
Elle ſe rendit calme, & ſon ame enrochee
Se reſſentit d'amour ſi vivement touchee
Qu'enfin elle a cognu l'air de mon amitié.

Ie penſois que le tans & ma longue pourſuite
Deuſſent enfin finir la doleur qui me ſuit,
Ie penſois que l'ardeur qui mon repos détruit
Se noyât dans les pleurs où m'a vie ét reduite.
Malheureus que ie ſuis! ie penſois par la fuite
Echapper ce tyran qui par tout me pourſuit,
Ie penſois retirer mon penſer de la nuit
Où mon ame ſe veid mortellement ſeduite.
Ie penſois que ta Muſe au fort de cet outrage
Deût flèchir pour iamais le roc de ſon courage
Et changer, mon Dimier, l'aigreur de ſa beauté.
Mais las! ie voi bien tard la faute que i'ai faite
Et que tous ceus ont bien ce malheur merité
Qui rendent pour du vent leur liberté ſuiette.

La Parque alloit rauir la lumiere obſcurcie
De votre grand' beauté le chef-d'œuvre des Cieux,
Lors qu'Amour ce grand Dieu campé dans vos beaux yeus
Repouſſa vivement ſa puiſſance ennemie.
Pour ce que ſçachant bien que votre maladie,
Etoit le ſeul ſuiet qui le rand ſoucieus,
S'il n'eût ſoudain rompu ce coup pernicieus
Son Empire étoit mort & ſa force perie.
Auſſi, depuis le iour que vous êtes au lit,
Le pauvre enfant n'a fait que plaindre iour & nuict
Le mal de votre cors & celui de ſon ame:
Et craignant du trèpas le dangereus aſſaut,
Amour inceſſamment repouſſe de plein ſaut
Son ardeur par les pleurs, ſes glaçons par la flame.

Venus étoit ſans feu, lors aiant quelque crainte
Qu'elle ne peût ailleurs raviver ſon flambeau,
Ie voulu dans mon cœur, cõme dans vn fõrneau,
R'allumer tout ſoudain ſa belle flame étainte.
Tout cela que tu fais ét (dit-elle) vne feinte
Tu cerche au feu la glace & la glace dans l'eau,
Car ton cœur qui bruſloit ſous vn ſuiet ſi beau,
N'èt plus qu'vn peu de cendre où ton ame ét enceinte.
Non, non, ne penſe pas que ie ne puiſſe bien
Trouver aſſez de feu pour r'allumer le mien,
Si tôt que d'en r'auoir il me prend quelqu'envie:
Clorinde m'en fournit du plus cler de ſes yeux,
Beaus yeus qui ſous l'ardeur de leur flãme infinie
Peuvent brùler le cœur des hõmes & des Dieus.

Toi vieille qui d'Amour cognois toutes les ruzes
Dõne moi quelque auis au torment où ie ſuis.
Plein ton mal ſur ton lut le ſoir devant ſon huis:
Le lut ne m'i fait rien, ce ſont autant d'excuſes.
Chante donc ſi tu peux: encor pis, tu m'abuzes,
Flate la doucement: c'eſt encore tant pis,
Fai lui force beaus vers, montre lui tes écris.
Quand ma Muſe la loue, elle blame les Muſes.
Les piſtoles ſans plus, ſont le moyen plus ſeur,
Qui d'amour peut fléchir maintenant la rigueur;
Ouy: mais n'en aiant point ie n'en pouvois dépendre.
Fai donc tout ton pouvoir, ie fais ce que ie peus
Il faut donc cõme Iphys à ſa porte te pendre,
Ainſi tu finiras tes travaus amoureus.

Beaus cheveux dont amour fit la chaine divine,
Qui mon ame retient d'vn perdurable nœu,
Que ie vous aime helas! en faveur du beau lieu
Dont vous auez tiré võtre belle origine.
Riches cordeaus d'amour, qui mon cœur iugez digne
De ſouffrir les travaus qu'en aimant i'é receu,
Ie béni la priſon par qui i'é reconeu
Mon merite plus grand, ma gloire plus inſigne.
O belle & douce geole! où mon cœur tranſporté
Se tient ſi cherement priſonier arreté,
Pour honorer au Ciel ce bienheureux ſupplice,
Cõme ie fis Clorinde en ces terreſtres lieus
Ie ioindré vos beaux nœus à ceus de Berenice,
Lorſque i'auré le bien de me voir dans les Cieus.

Mon cœur aiant ſouffert, par ſa vive conſtance,
Tout ce qu'vn brave Amant peut ſouffrir pour aimer,
I'é creu que vous pourriez mon amour eſtimer
Digne du vrai loyer de ma perſeverance.
Mais plus ie vous pourſui plus vôtre outrecuidance
Me repouſſe au milieu d'vne plus haute mer,
Tâchant par vos rigueurs de perdre & d'abîmer
La nef de mon courage, & de mon eſperance.
Faſſe vôtre rigueur tout ce qu'elle voudra,
Iamais de vos beaux yeus mon cœur ne partira,
Deuſſé-ie conſomer au fort de mon martyre.
Amour qui me contraint de ſuivre vôtre loi,
Ne permettra iamais qu'ailleurs ie me retire,
Pour être tout à vous & n'être plus à moi.

Soit que le ſaint lien d'vn Hymen perdurable,
Aſſemble vn iour nos cœurs d'vn perdurable nœu,
Soit que vôtre bel œil qui me reduit en feu,
Vueille rompre l'effet d'vn bien ſi favorable;
Soit que la cruauté du ſort inexorable
Torne quelque autre part le flambeau de mon vœu,
Soit que vôtre ſerment qui mon ame a deceu
Cerche d'autre côté quelque Amant plus capable;
Soit que mon eſpoir vive ou que ie meure encor
Dans la belle priſon de vos beaus cheveux d'or,
Où ie pris doucement le ſubiet de ma flame;
Tandis que le Soleil luira dans l'vnivers,
Vos divines beautez ſe verront dans mon ame
Et le nom de Clorinde au milieu de mes vers.

Voici la belle ſource où le fils de Cephiſe
Perdit en ſe mirant la lumiere du iour,
Où l'on entend la voix d'vne qui fut épriſe
Autant de ſa rigueur comme de ſon amour.
La Nymphe que tu vois, deſſous cet arbre aſſiſe,
C'ét la belle Venus qui ſe plaint à ſon tour
De celuy qui mourant fit naître en ce ſeiour
Vne fleur de ſon ſang qui ſon nom éterniſe.
Sous cet arbre panché deſſus ces triſtes bords,
Deus fidelles Amants touchez de méme enuie
Penſerent accomplir leurs amoureux efforts:
Mais le Ciel ennemi du bonheur de leur vie
Fit faire en leur trépas l'vnion de deux cors
Qui vivant s'alloient ioindre en cet amour ſuivie.

CHANSON.

BIEN *que mon amour conſtant*
Soit le iouët de mon ame,
Si ne lairré-ie pourtant
Le beau ſuiet qui l'enflame.
Plus vous aurez de rigueur,
Mon ame aura de vigueur.

Qu'amour tire tous ſes trets,
Contre mon eſpoir fidelle,
Ie ne cederai iamais
A ſa puiſſance cruelle.
Plus vous, &c.

Si votre iniuſte fureur
S'oppoſe au feu qui me bleſſe,
Les dous ſanglots de mon cœur
Le r'allumeront ſans ceſſe.
Plus vous, &c.
Si ie cerche la priſon,
Ou votre beauté me méne,
Vraiement c'ét bien la raiſon,
Que ſeul i'en porte la peine.
Plus vous, &c.
D'i mourir il ne m'en chaut,
La mort me ſera meilleure,
Mais ie ſuis marri qu'il faut
Que ce bel image i meure.
Car votre bel œil vaincueur
E't empraint dedans mon cœur.

ELEGIE.

CARNASSIERES *fureurs, Mégeres enragées*
Qui brûleʒ nuit é iour mes veines outragées.
De mille feux ardans,
Foudres enſulphureʒ, éclers épouuentables
Qui dardés allantour de mes os miſerables
Tant de trets violans.
O paſſion ſans pair ! pouués vous ie vous prie
Naître de la douceur de celle à qui ma vie
I'è ſans plus conſacré.

Non, ie croiré plutôt que des ſources d'Himette
Procede l'aconit, dont mainte étrange auette
Tire ſon miel ſucré.
E't ce point que les cieux tous enflés de colere,
Soient ialous que le ſort qui cómande à leur gloire,
Les prive d'vn tel heur.
Ou ſi c'ét point Amour, dont la flame ſuprême
Me randit amoureus, qui ſe ſeroit lui-même
Epris de cette ardeur.
Non, ce n'eſt point Amour ; Amour bien qu'invincible,
N'a point tant de pouvoir ſur vne âme inſenſible,
Ce ſont donc tous les Dieux,
Par le feu de mon cueur, Iupiter ſe rencontre,
Pluton par ſon erreur, é Neptune ſe montre
Au torrent de mes yeux.
Tónerres, Océans, erreurs de ma furie,
Foudroiez ſubmergéz, ecervelèz ma vie
De feu, d'eau, de fureur
Vous ne vaincrés iamais le roc de ma conſtance,
Si celle que ie ſers ſeconde ma deffenſe,
Ie ſeré le vaincueur.
Non, non, ne croiés pas, belle é chere Neree,
Que mon amour iamais puiſſe eſtre ſeparee
De vos divins appas,
Ni que mon ame ſoit d'autre obiet pourſuivie
Que de votre beauté, pour qui ma ſeule vie
Souffriroit cent trépas.
Que ce fâcheus tyran ialoux de nos delices
Me braſſe en vous aimant mille diuers ſupplices,

E' de nuit e de iour,
Il ne pourra iamais me faire quitter prize,
Ni rompre le ſuccès de l'heureuſe entrepriſe,
De mon fidelle amour.
Votre chere beauté qu'vniquement i'adore,
M'èt en cette pourſuite vne ſeconde Aurore,
Dont l'amoureux brandon
Fait, malgré la rigueur de la loi coniugale,
Qu'elle quitte ſouvent, pour l'amour de Cephale,
La couche de Tithon.
L'on dit que la faveur d'vne ſimple Maitreſſe,
Feit que Niſe, engagé dans la mortelle preſſe
De tous ſes ennemis,
Peut de ſa proche fin brauement ſe deffaire,
Bien qu'au gré de Minos ſon cruel aduerſaire,
Le deſtin l'eût ſoumis.
Lorſque l'épee au poin é l'ardeur au courage,
Il penſa par ſurpriſe affronter mon courage,
Au milieu d'vn chemin.
Sans vos cheres faveurs, qu'autour du bras ie porte,
Ma vie é mon amour étoient de meſme ſorte
A leur derniere fin.
Bien qu'abſent de vos yeus j'endure mille peines,
Ce qui m'afflige plus parmy les douces chaînes
De vos diuinitez,
C'èt de voir ce Vulcan c'èt de voir ce Therſite,
Iouir indignement du fruit & du merite
De vos rares beautez.

CHANSON.

RIEN ne contente mes regrets,
Dans ces bocages ſolitéres,
Qu'vne Beauté dont les attrets,
Sont à mes vœux ſi ſalutéres,
Que ie rencontre en mon tourment,
Vn extreme contentement.
Quelque part que j'ouvre les yeux
Par qui mon ame fut deceüe
Toûjours cet obiét gracieux
Se decouvre au jour de ſa veuë:
Ce qui fait qu'à preſent ie ſuis,
Plus ferme au cours de mes ennuis.
I'euſſe penſé que le plaiſir
De voir ces Nimfes écartees,
S'ébattre icy tout à loiſir
Le long de ces eaus argentées,
Me deût ôter le ſouvenir,
De ce qui peut m'i retenir.
Mais las! ie vois bien cette fois,
Par mile apparences certaines,
Qu'amour qui me perd ſous ſes lois,
Ne finira iamais mes peines,
Puis que l'air de mon amitié,
Ne peut ternir ſa mauvaitié.

Triſte chanſon, qui de ma vois
Fus la compagne tres fidelle,
Va t'en pour la derniere fois,
Trouver pour moy cette cruelle,
Va donc é lui dis qu'à grand tort,
Elle fut cauſe de ma mort.

E C H O.

STANCES.

VN ſoir, pour contenter mes vmeurs variables,
Parmi ces grans forèts triſtement effroiables,
I'entendi cet Oracle en Echo transformé,
Qui, pour me raconter ma future fortune,
Me ſeit ſeoir doucement ſous le cler de la Lune,
Pour repondre au ſujet qui m'a rendu charmé.
Douce Reine des Bois, des eaus é des valées,
Qui fais que d'vn Amant les plaintes deſolées,
Trouuent en ton conſeil vn ſecours gracieus,
Si la pitié jamais a logé dans ton ame,
E'coute cette fois la cauſe de la flame,
Qui me fait deteſter la lumiere des Cieus.
Conte moy quel Demon éclera ma naiſſance,
Lors qu'Amour me rangea ſous ſa ſeule puiſſance,

Pour mieux me perdre encor en ce gouffre d'erreur
Il me baille pour guide Amour qui n'i void goute,
Ie te laiſſe à panſer que c'èt vn beau meneur.

SVR VN BOIS D'EXCELLENCE.

Puisque i'é perdu toute attante,
De voir finir mes ennuis,
Rien deſormais ne me contente,
Que ce beau bois où ie ſuis.
Bien que tant de diuers feuillages,
L'empliſſent d'oſcurité,
Ie m'aime mieus en ces vmbrages,
Qu'en quelconque autre clarté.
Tandis que cèle que i'adore,
Suiura ce bois ſi pleſant,
Son bel œil plus cler que l'Aurore,
Le rendra touſiours luiſant.
En ce beau bois, dont l'excellence
N'a rien qui ne ſoit diuin,
L'Amour, la Paix é le ſilence,
Demeurent ſoir é matin.
Si dans ces vmbres ſouueraines
Quelque bruit fét ſon ſeiour,
C'èt l'air de ces triſtes fontaines,
Qui vont pleignant mon amour.

Car aiant perdu toutte atente,
De voir finir mes ennuis,
Rien deſormais ne les contante,
Voians la peine où ie ſuis.

A ERICE.

A chacun iour, à chacune éure,
Erice, ie penſe de toi,
Tou-iours mon pauure cueur demeure
Dans ce Bocage où ie te voi.
Si ie veus fuir voſtre face,
Où ie li mon proche trèpas,
Ce penſer partout me pourchaſſe
E' l'amour me ſuit pas à pas.
Bien que la rigueur de ton ame,
Dedeigne mon fidéle Amour,
I'ònore ſans ceſſe la flame,
Où languit mon cueur nuit è iour.
Vrai roc d'Amour é de conſtance,
Parmi la Mer de mes ennuis,
Ie ſupporte ton inconſtance,
E l'extreme ardeur où ie ſuis.
Plus tu ſeras d'aigreur ſuiuie,
Ie te ſeré fidéle amant,

Car le Ciel contrére à ma vie
Veut que ie meure en vous aimant.
Ce m'èt aſſés de récompenſe,
Pourueu qu'en ſeruant ta Beauté.
Tu puiſſe voir ma patience
Cóme ie voi ta cruauté.

FIN DE LA MVSE AMOVREVSE.

POLYMNIE

OV

LA MVSE FAMILIERE

A

MONSIEVR DE LA FRESNAYE VAVQVELIN,

CONSEILLER DV ROY,

Preſident & Lieutenant general au Bailliage é Siége Preſidial de Caen, é maître des requêtes ordinaires de la Reine.

SONET.

Si vous aimez la Muſe autant que vos anceſtres
Ont cheri les accords de leurs douces chanſons
Vous deuez, mon Mœcene, aimer leurs nourriſons
Qu'en ce diuin métier vous iugez plus adextres.
La Muſe fauorize à tous ceus que les Lettres

Ont nourris cõme vous ſur leurs Tertres beſſons,
Les Princes & les Roys qui ſuiuent leurs leçons
Par elles ſont rendus plus dignes de leurs Sceptres.
Si vous deſirez voir des fruits de mes labeurs
Auſſi dignes de vous que vous dignes d'honneurs,
Deliurez moy des mains de tout plein de Harpiës,
Qui pour troubler ma Muſe & rauir mes moyens
N'ont point d'autres deſſeins que d'aller cõme Piës,
Agaſſant ſur ma gloire & jappant ſur mes biens.

SVR LA DELIVRANCE

De Monſieur le prince de Condé.

SONET.

LORS qu'vn foudre ſuruient & qu'vn grand vent s'entone
Dans le vague de l'air qui d'horreur s'époiſſit
Le Soleil diſparoît, tout le Ciel ſe noircit,
Chaque trouppeau confus ſon Paſteur abandõne.
Mais lors que le Soleil ſa clarté nous redõne,
Cette horreur ſe diſſipe, & le iour s'éclaircit,
L'air ſe purge de l'eau qui la Terre oſcurcit,
Et cet Aſtre nouueau plus viuement raïone.
Quand ce foudre d'Enfer ſur la France ſurvint
Chacun ſe veid confus, chacun troublé deuint,
Mais ſi tôt que le Roy l'extermina de France,

Vn chacun s'égaïa, grand PRINCE, *tellement*
Qu'il ne luy reſtoit plus que voſtre deliurance,
Pour la remettre au but de ſon contantement.

A MONSIEVR LE MARQVIS DE MONY,

Sur ſa bien venuë à Caën.

SONET.

ARRIERE *de nos yeux, Chimeres tenebreuſes,*
Songes, ſoins, & travaux, arriere de nos cueurs,
Voici ce beau Soleil qui détruit les vapeurs,
Qui naguere offuſquoient nos ames angoiſſeuſes.
Cét lui qui doit finir nos charges épineuſes,
Dont ce Monſtre infernal nourriſſoit nos malheurs,
Lors que le Ciel, touché de nos viues dóleurs,
Renverſa, par ſa mort, ſes brigues malheureuſes.
MARQVIS, *de qui i'atten mon bien-hureus ſuccès,*
Que n'ai-je pour chanter votre divin accès
Non des Muſes la vois, mais bien celle des Anges !
Donc, s'il ne m'èt permis, prenés en gré de nous
Ces excuſes, ces vœus, ces vers & ces loüanges,
Qui ſont ſelon ma Muſe & non pas ſelon vous.

A MONSIEVR DE SAINT SVLPICE COSTÉ,

Conſeiller au Parlement de Normandie.

COSTÉ, ſans t'avoir veu i'é pris ta cònoiſſance
Liçant tes doctes vers tous pleins d'étònement,
Ce qui fait que ceux ci ie t'offre librement,
Tandis que j'aurè l'heur de te voir en preſance.
T remarquant l'erreur de mon inſuffiſance,
Deſſus la touche d'Or de ton beau iugement,
Tu les prendras en gré puiſque leur mouuement,
D'vn cueur qui t'èt acquis à tiré ſa naiſſance.
Si la Mer ſe diſpoſe au gré de toutes eaus,
Si le Prin-tans reçoit toutes ſortes d'oiſeaus,
Et ſi le Ciel reçoit les plus ſimples lumieres.
Pourquoy mon cher COSTÉ, pourquoy ne prendras-tu
Ces arres de ma Muſe & ces offres premieres
Que ie ſacre à l'autel de ta belle vertu?

A MONSIEVR BOVRGET,

Conſeiller en Parlement.

BIEN que l'humeur du tans ſuive l'humeur des hòmes
Et que l'hòme s'accorde à l'humeur de ce tans,
D'où provient que iamais nous ne sòmes contans,
Et que iamais d'accord au monde nous ne sòmes.

Heureus, mon cher Bourget, tant ſeulement ie nòmes
Celui qui prend chès ſoi ſon heureus paſſe-tems
Sans obliger à ſoi tant de ſortes de gens,
Pour qui trop librement ton eſprit tu conſòmes.
Si ce maxime èt tel qu'entre les Filoſofes
Deux ſujéts compoſeȝ de diverſes étofes
Ne peuvent ſubſiſter en ſeul é méme lieu.
Fuions l'humeur mondaine où le peuple ſe fonde,
Car qui ſe veut former à la régle de Dieu,
Ne doit pas ſe regler à la forme du monde.

A MONSIEVR DV HALLEY,

Auocat general en la Cour des Aides, à Paris.

QVICONQVE a merité par ſes iuſtes merites
Les faueurs dont le Ciel honore la vertu,
Quiconque à merité de ſe veoir revètu,
Des faveurs d'Apolon qui te ſont favorites.
Quiconque à merité les graces des Carites,
Pour auoir viuement le vice combatu,
Qui pour n'être iamais par la Parque abatu,
Merite qu'en mes vers ſes vertus ſoient écrites.
Quiconque DV HALLEY, *cet heur a merité*
De viure dans le Ciel de la poſterité,
Cèt toy par tes beaux faits où le tans tu conſòmes.

Qui poſſede tout ſeul au milieu de ton cueur,
Des Carites, du Ciel, d'Apolon & des hòmes,
Les graces, les faueurs, les lauriers, & l'hòneur.

A MONSIEVR MALERBE,

Poëte du Roy.

MALERBE, où penſes tu dans ce profond ſilance,
Où la France te void ſi lon-tans retenu ?
Pourquoi, divin Soleil, n'es tu pas revenu
Briller ſur l'horiʒon de ta chere naiſſance ?
Que fais-tu dans l'oſcur de cette longue abſence,
Qui m'a ravi l'hòneur de t'avoir mieus conu ?
Qu'èt-ce brave Demon maintenant deuenu,
Qui t'a randu ſi cler dans le Ciel de la France ?
Revien, ô grand Phébus, éclerer ton ſejour,
Ou fai parler du moins ta Muſe en cette Cour,
Où (còme malgré toi) tes vertus ſont recluʒes.
Ne fai plus contre nous ce blaſféme courir,
Que la ville de Caen ſoit la mere des Muſes,
Et qu'elle n'ait iamais l'honeur de les nourrir.

A MONSIEVR D'ETRY.

Ie plains ici le tans qu'abſent de toi ie paſſe,
Sans auoir ce bon heur de t'i voir plus ſouvent,
C'ét tout ce qui m'afflige & qui fét à preſent,
Qu'à toutes voluptez j'abandone la place.
Ce Bôcage où ma Muſe a choiſi ſon Parnaſſe
Où ie trouvois iadis tout mon contentement,
Me ſemble ſi changé qu'à peine ſeulement,
Ie remarque vn ſeul trait de ſa premiere grace.
Ces mignards oiſelets, qui de nuit, qui de jour,
Réveilloient le ſuget de mon premier amour,
Ne me ſont plus icy qu'importunes chouëttes.
Ces cheſnes, ces vallons, ces pres & ces ruiſſeaus
Qui de ces lieus faiſoient vn Paradis de Poëtes,
Me ſont en ton abſence vn Enfer de Corbeaus.

CONTRE VN CAPRICIEVX

Qui s'offenſa d'être trop loué dedans mes vers.

SONET.

Tv me blames de quoi ma Muſe te loüange.
Ie te loüange ici de m'en blamer ſi fort,
Veu qu'vn chacun s'en fâche & dit que ie fais tort
Au merite de ceus qu'auecques toi ie range.

Ie fait cõme le paintre en cette humeur étrange,
Qui dans vn ſeul tableau ſçait mêler, bien accort,
Le noir auec le blanc, le vif auec le mort,
Et dorer vn vieil Diable auſſi bien cõme vn Ange.
Mais ſi le but d'vn paintre èt de bien paindre au vif
Ie ſçai qu'en te peignant ie n'étois qu'apprentif,
Faiſant paroitre en toi, Mars, Pithon, & Minerue.
Car tes effets de Mars, ſont au camp de Cypris,
Ton diſcours de Pithon n'èt qu'vne ſotte verve
Et Minerue iamais n'inſpira tes eſpris.

SVR LES NOVVEAVS COMMENTAIRES

De la coûtume de Normandie.

AV LECTEVR.

Tv poſſede à ce coup cette grace eſperee,
Dont le Ciel nous fruſtroit, quand ce docte cerueau
Fit naître en ces écris cõme dans vn tableau
Les plus rares beautés du ſaint Temple d'Aſtree,
Cette œuvre qui les yeux de la France récrée
Done à nôtre coûtume vn ornement ſi beau,
Que ceus qui n'ont iamais frequenté le barreau
Peuvent en y liſant s'i dõner de l'entrée.
Toi l'honeur de pratique & le pere des lois,

Qui r'apportes ſi bien aux Edits de nos Roys,
Tant de lieus recerchés qu'en ce lieu tu prononces.
La France maintenant par toi ſe vantera,
D'auoir produit des fleurs au milieu de ſes Ronces,
Que l'iniure du tans iamais n'effacera.

SVR LES DERNIERES SATYRES

Du ſieur de Courual.

VERS de mon cher COVRVAL, *dont la iuſte licence*
Nous fait voir le ſujet de tant de maus diuers
Qui ſous l'oſcurité de ce ſiecle pervers,
Ont preſque gangrené tout le cors de la France
C'eſt par vous que mon Prince aura la conoiſſance
De tant d'apres trauaux que ſon peuple a ſouffers
Depuis que tant de lous ſont ſortis des enfers,
Pour luy ſuccer le ſang, & rauir ſa ſuſtance.
Par vous la France encor eſpere deſormais,
De ſe revoir vn iour plus ſaine que iamais,
Il ne lui reſte plus qu'vn peu de Scamonee,
Pour purger de ſon cors les peccantes humeurs;
Lors que d'vn mal caché la cauſe eſt enſeignee
Le remede eſt facile encontre les douleurs.

A DAMOISELLE MARIE D'AVMESNIL.

SONNET PAR ACROSTICHE.

Mars, Amour & Pallas diſputent tout enſemble,
A qui poſſedera l'honneur de ſa beauté,
Rien ne les peut reſoudre en cette extremité,
Il faut que le conſeil de tous les Dieux s'aſſemble.
En ce combat douteux Venus qui luy reſſemble
Diſpute pour ſon chef ce laurier mérité,
Amour ce puiſſant Dieu ſous qui le monde tremble.
Veut emporter le prix par la temerité.
Mars ſoutient ainſi qu'eux par armes ſa vaillance
Et Pallas ſon credit par le fer de ſa lance,
Si qu'en faiſant leur paix on conclud que Pallas
N'auroit rien que ſa vois, ſon bien-dire, ſes charmes,
Vnon ſa gravité, Venus ſes doux appas.
T'amour ſes yeux divins pour i forger ſes armes.

AVTRE ACROSTICHE

Anagrammatiſé en faueur de ſon nom.

I'ANIMERÉ LA MVSE.

Muſe que i'é toù-jours vniquement cherie,
Aués vous veu iamais au milieu de la cour
Bien qu'on puiſſe egaler à cét aſtre d'amour,
Iuſte & vrai poſſeſeur du beau nom de Marie?
Empris de ſa beauté dónés moi l'induſtrie,
De pouvoir dignement ſa gloire mettre au iour,
Afin qu'en ſa faveur quittant vôtre ſejour
Votre divine voix à mon lut ie marie,
Mais ſi le Ciel facheux, & les deſtins jaloux,
En cét heureux deſſein ſe bandoient contre nous
Sur vn injuſte eſpoir de gaigner la victoire,
Son non c'ét tans perdu; car malgré leur rigueur
I'ANIMERÉ LA MVSE, au ſeul-bruit de ſa gloire,
Lors qu'ils s'oppoſeront à nos iuſtes labeurs.

AV SIEVR DE LA SAVVAGERE DESERT.

SAVVAGERE Deſert, qui d'vn deſert ſauvage
Empruntes ce beau nom que mon humeur cherit
Que ie hai ce métier qui captive & détruit,
Dans vn barreau confus tout l'hôneur de ton aage
Puis qu'vn deſert ne git qu'au milieu d'vn bocage
Où le ſilance habite, où la muſe nous rit,
Pourquoi, mon cher Deſert, vi-tu parmi ce bruit,
Où ton divin eſprit mal à propos s'engage ?
Puis qu'vn deſert peuplé de bois & de buiſſons
Cherit des Roſſignols les divines chanſons,
Pourquoi ſui-tu la vois des avares Harpies ?
Qui bauolans autour de nos triſtes parquets,
Imitent les Hibous, les Corbeaux, & les Piës,
Qui nous broüilent l'eſprit de leur facheux câquets.

RESPONSE AVX LETTRES FIDELLES D'ARLIS.

LES Muſes & l'Amour s'aiment de telle ſorte,
Que iamais l'on ne veid vn Amour ſi parfait
Amour eſt ſans la Muſe, vn Amour contrefait,
Et ſans Amour la Muſe aucun fruit ne r'apporte.

ARIIS, *ce fut pourquoi, ta main m'ouvrit la porte*
De ton cueur, qui le mien bleſſa d'vn ſi beau trait,
Lors que moins i'eſperois au bien heureux ſuiet
Qui de ton vif amour viuement me tranſporte.
Si ie peux en effet ainſi qu'en volonté
Moiſſoner le doux fruict de ta chere beauté,
I'atteſte tes faveurs dont j'adore l'Image,
Que iamais autre cueur que le tien ne vaincra,
Ma chere liberté que j'apen pour homage,
A ton diuin eſprit qui ma muſe inſpira.

A MONSIEVR DE LA MESLEE,

Auocat au Parlement de Rennes.

LORSQVE *j'eu l'heur de t'offrir mon ſeruice,*
Quand tu paſſas par la ville de Caen,
Soudain ma Muſe, où mon plaiſir ie pren,
Fit de m'a plume à ton nom ſacrifice.
Pour m'a quitter d'vn ſi fidelle office,
Rien de plus cher, POISSON, *ie ne preten,*
Que d'être en bref à Rennes, où i'atten
L'heureux accüeil de ta faueur propice.
Puiſſé-ie ici gaigner ſi bien le cueur,
De ceux qui n'ont rien plus cher que l'honeur,
Qu'heureuſement i'i finiſſe ma vie.

Pour faire voir, cõme Socrate fit,
Qu'on n'eſt iamais profete en ſa patrie,
Et qu'on fait mieux autre part ſon proffit.

AV SIEVR DE MON-PLAISIR

Sur ſon abſence.

MON-PLAISIR, *du depuis le tans,*
Qu'en toute extremité j'attans
De toi quelqu'heureuſe nouvelle,
Tout plaiſir me laiſſe au beſoin,
L'eſpoir me manque, & ſi le ſoin
Touſiours me ronge la ceruelle.
Que cette dure abſence à mis,
Dedans le cueur de tes amis,
D'ennuis, de regrets & d'étraintes!
Que de regrets depuis ce iour,
Ont rendu dans nõtre ſejour,
Toutes nos voluptez éteintes!
Quand ie ſonge aux rares vertus,
Dont tes eſprits ſont reuétus
Et de qui i'eu la ioüiſſance,
Tout ce premier contentement,
Se change en mécontentement,
Et pers toute reſioüiſſance.
De fait ſi tes perfections,

Obligent nos affections.
A la memoire du merite,
Quel eſprit mon cher MON-PLAISIR
S'offre le mieux à mon plaiſir,
Et qui plus que toi le merite?
Les esbas me ſont des ennuis,
Les iours me ſont autant de nuïs,
I'évite les luts & les Poëtes,
Tous mes ſouhaits ſe ſont exclus,
Et mes eſprits ſi bien déplus,
Que leurs chants me ſont des choüettes.
Ie ne ſuis dans ces lieus ſecrets,
Qu'vn cors accablé de regrets,
Où ſi rien d'humain me demeure,
Ce n'eſt que pour plaindre celui
Qui mon cueur faiſant viure en lui,
Fait qu'il faut que ſans lui ie meure.
Ville ingrate, ſans te nomer,
Ville, qu'on ne peut renomer,
Que pour l'excès & pour l'vſure,
Ville, contraire aus beaux eſprits,
Ville qui ne vend qu'à faux pris,
A faux poids & fauſſes meſures.
Excepté quelques gens de bien
Qui viuans de leur iuſte bien
N'eurent iamais l'ame ſervile
Ie ne ſcai ville ſous les cieux,
Où tant d'eſprits pernicieux,
Fourmillent tant qu'en cette ville.

Tu ne l'as que trop eſprouve
Lorſqu'en vn lieu ſi reprouué,
Ta vertu fit tant que l'enuie
T'eût ſans doute fét quelque affront
Si ton eſprit n'eût été promt
De pourvoir au bien de ta vie.
Ce fut donc, Mon-plaiſir, pourquoi
Tu voulus, pour viure à requoi,
Paſſer plus doucement ton aage
Dans vn climat où le mal-heur
Ne peut offencer ta valeur,
Ni faire bréche à ton courage.
Ici la Muſe, ici le lut,
Cóme dans vn port de ſalut
En chaſque ſaiſon t'enuironnent,
Sans iamais auoir d'autre ſoin
Que d'vſer ſelon ton beſoin,
Des faveurs que les cieux te dónent.
Cent écus de rente en tout tans
Rendent tes eſprits plus contens,
Que les Perus & les Pactoles,
D'vn tas de Tantales dannés
Qui pour leurs excez condannez
Vont au Diable auec leurs piſtoles.

RESPONSE DE CLEANDRE

aux douces lettres de la belle Arlis.

I'ai leu ta lettre, ARLIS, *dont l'amoureux eſclandre*
M'a rendu ſi charmé, que i'é moins de ſujet
De plaindre ici le mal que te cauſe Philandre,
Que de pleindre celui que ta beauté me fait.
L'ouvrant ie découvri l'erreur pernicieuſe
Du pauvre Epimetee en amour malheureux,
Qui de Pandore ouvrant la boetz captieuſe,
N'i veid que le ſuiet de ſon ſort angoiſſeux.
Ce n'eſt pas que ie blâme vn ſujet ſi loüable,
Que celui qui m'enflame au feu de ta beauté,
Sçachant bien que iamais vn heur plus fauorable,
Ne ſcauroit auenir à ma fidelité.
Mais ie crains cependant que mon ame s'oblige
A recercher ton cueur où le mien fait ſeiour,
Qu'en pourſuiuant celui que ton amour neglige
Tu ne fuye vn amant qui pourſuit ton amour.
Conſolant par mes vers l'ennui qui te poſſede
Ie reſſemble peut eſtre au triſte Medecin,
Qui ſur le mal d'autruy pouvant donner remede,
Ne ſe peut garantir du ſujet de ſa fin.
Si le mal de Filandre au change diminuë,
Ton mal ſe doit reſoudre au meſme changement,

Comme cil qui brûlé d'vn ardeur continuë,
Trouue en changeant de lit beaucoup d'alegement.
Si nôtre gueriſon ne deſpend que du change,
Si d'vne meſme ardeur nôtre amour eſt touché,
Las ! qui peut mieux que nous guerir ce mal étrange
Dont l'vnique remede en nos cueurs eſt caché ?
VERS *qui lui témoignés de quelle amour fidele*
Ie cheris ſa beauté, puiſſiés vous, plains d'ardeur,
Produire autant de feux dans le cueur de ma belle
Que ſa lettre à conceu de flames dans mon cueur.

A LA VILLE DE RENNES.

RENNES *l'hôneur de toute la Bretaigne,*
Que ie t'eſtime, & que ie t'aime encor !
Non pour norrir vn nouueau Siecle d'or
Dans ton ſeiour que l'hôneur accompaigne.
Ville, où la foi fait briller ſon enſeigne,
Que tu me plais ! non pour ce beau treſor,
D'auoir chez toi receu l'heureux eſſor,
Que fit ma plume à mon retour d'Eſpaigne.
Que tu me plais non pour loger chez toi,
Cent cauſliers qui ſeruiteurs du Roy,
De toutes parts i font leurs habitacles.
Mais ie t'eſtime en faveur de l'èclat
Que tu reçois de ce juſte Senat
Dont les Arreſts ſont tenus pour oracles.

IDYLLIES

Traduictes du Grec de Bion.

VN iour le ieune Arlis pourchaſſoit davanture
Maints oiſeaux au millieu d'vne forét oſcure
De fortune aduiſant Amour dans vn fouteau,
Il croioit fermement que ce fut vn oiſeau.
Lors il bande ſon arc, lors Amour il pourchaſſe,
Volant de branche en branche, errant de place en place,
Mais cóme il void qu'en vain, il perdoit tous ſes coùs
Il quitte ſon deſſain, il ſe met en courrous,
Si que quittant ſa trouſſe & ſon arc tyrannique
Il addreſſe ſes pas vers vn vieillard ruſtique,
Lui conte tout le fait, lui montre bien faché,
Amour ce fin oiſeau ſur vn arbre perché.
Ha ! (dit-il ſou-riant, & hochant de la teſte)
Pauvret qui penſe faire vne riche conqueſte,
Si tu ſcauois helas ! auſſi bien que ie fais,
Quel oiſeau tu pourſuis dans ſes ſombres forèts
Tu quitterois ta priſe, & ton eſprit vollage
Feroit quelque autre part vn autre aprentiſſage.
Ceſt oiſeau que tu crois c'eſt vn ſerpent aîlé
Qui prend quiconque croit le prendre en ſon filé.
Ne te plains pas de quoi tu n'as peu le ſurprendre,
Mais garde bien qu'vn iour il ne te puiſſe prendre,

Si tu vis iuſqu'au iour de ton ieune prin-tans,
Tu croiras mon conſeil à tes propres dépens,
Lors qu'épris des appas d'vne beauté divine
Il nichera ſubtil, au fond de ta poitrine.

IDYLLIE II.

REPOSANT *ſous le frais d'vn ombre ſolitaire,*
Ie ſongé voir vn iour la Royne de Cythere,
Qui menoit par la main ſon fils malicieux,
Qui ſin tenoit fichez vers la terre ſes yeux.
Lors s'approchant de moi me parle en cette ſorte,
Toi, bien-heureux Paſteur, qui de la muſe accorte
Sçais les douces chanſons, ie te pri' maintenant
D'apprendre à bien chanter à l'Amour mon enfant.
Moi donc de qui l'humeur n'étoit rien que de dire
Des aggreſtes chanſons ſur ma rurale lyre,
I'accepte ſa priere, & de tout mon pouvoir,
Ie commence à l'inſtant à faire mon devoir.
Ie lui chante les vers dont Pan prenoit la cure,
Et les airs que jadis ſouloit chanter Mercure,
Ie di ceux de Minerve, & lui di les chanſons,
Qu'Apollon ſouloit dire en mille autres façons.
Mais quoi ? c'ét tans perdu : car il clót les oreilles
Pour n'étre mes chanſons à ſon humeur pareilles.
Son chant eſt tout contraire, & ſa voix au rebours
Ne parle que de ieux, de luxure & d'amours.

Bref, iamais ie ne pùs à l'amour faire entendre
Ce que ie lui penſois de ma part faire apprendre :
Et tout ce qu'au rebours ce beau chantre m'apprit
Me reſte pour iamais graué dans mon eſprit.

IDYLLIE III.

Vive l'amour, Karlis, par qui les douces Muſes
Inſpirent nos eſprits de leurs graces infuſes,
Et ſans qui nul eſprit, tant ſoit-il bien formé,
Ne peut de leurs faveurs iamais être enflamé :
Au contraire la Muſe eſtime des Chevéches :
Ces Pœtaſtres qui ſont à Cupidon réveſches.
Quiconque èt vivement du feu d'amour épris,
Tient maint rang honorable entre les beaux eſprits,
Tout le chœur de Permeſſe inſpire ſon courage,
Lors qu'il veut conceuoir quelqu'excelent ouvrage
Ie le ſçai par effét, & ſçai que ſi l'amour
Ne m'eût permis l'accez & l'hòneur de ſa Cour,
Mon ame, en qui l'amour s'ét rendu ſi bonace
N'eût iamais ſauouré le doux fruict de Parnaſſe,
Ma lyre taſche en vain de dire en mains endroits
L'excellence des Dieux, des Princes, & des Roys.
I'i demeure confus, & ma langue empeſchée,
Demeure en ſon palais froidement attachée.
Mais ſi toſt qu'au rebours ie chante ſur mes vers,
La divine beauté de celle que ie ſers,

C'ét alors qu'à mes vœux la Muſe favoriſe,
Et qu'elle ét de mes vers heureuſement épriſe,
Obligeant deſormais mainte douce beauté,
De faire plus d'état de ma fidélité.

SVR L'ANAGRAME

DE

CHARLES DE LA FRESNAIE,

Gentilhomme Normand.

LA FRANCHISE L'ADRESSE.

SONNET.

QVE c'ét vn grand abus d'engager ſon courage
Sous les loix de ce Nain qu'on feint maiſtre des Dieux,
Lors que par les appas d'vn ſujet captieux
Il range ſon eſprit ſouz ce dur eſclavage.
Quiconque veut fuir ſa puiſſance volage,
Qu'il tourne inceſſamment ſon eſpoir vers les çieux
Sans ſuivre laſchement ce Sexe ingenieux
Qui du fin Cocodril ſçait pratiquer l'vſage.
Si vous voulez garder vos cheres libertez,

Fuiez, cõme Carlis, ſes pipeuſes beautez,
Qui pour vn peu de miel nous cauſent tant d'abſynthe,
Car lorſque leurs attraits le penſent deçevoir
LA FRANCHISE L'ADRESSE, *en ce faux Labyrinthe*
Et iamais ce Tyran n'a ſur lui de pouvoir.

RESPONSE AVX LETTRES D'ARLIS.

STANCES.

I'é leu ta lettre, Arlis, dont l'amour qui m'inſpire
Brûle ſi vivement les glaces de mon cueur,
Que ie ne ſçais hélas ! ſi, tranſporté d'ardeur,
Ie doi blâmer, Philandre, ou plaindre mon martyre.
Pour repondre à ta lettre, auec plus de bien-dire,
Ie voudrois de Pithon la divine fureur,
Ou ce divin Nectar, dont l'extréme douceur
T'a fait en ma faveur, ſi dignement écrire.
Ma belle, excuſe moi ſi ie n'eſtime pas
Que tant d'attrets divins é d'amoureux appas
Puiſſent naître en l'eſprit d'vne Beauté mortelle,
Ie preſume plûtôt que les meſmes Amours
Ont de leurs alles pris vne plume plus-belle
Pour tracer ce bien-dire, é former ce diſcours.

SVR LE POVRTRAIT

Du ſieur de Courual.

L'ART exprime ſi bien les tretz de la Nature,
Qu'on diroit que les deux ne ſont qu'vne peinture
Et tandis que l'honneur eſt entr'eux debatu,
L'vn étant periſſable é l'autre corruptible :
Ie di que ſi l'honneur s'adiuge à la vertu,
COVRVAL *merite ſeul cette gloire infallible.*

A MONSIEVR DE S. SVLPICE COSTÉ,

Conſeiller en Parlement,

SVR SA CLORINDE LATINE.

MARCHEZ donc hardiment, genereuſe Clorinde
Sous la viue clarté de ces vers precieus
Vers qui charment nos cueurs, é font voir à nos yeus
Les plus riches treſors de Parnaſſe é de Pinde.
Que la gloire d'Erice é l'honneur de Florinde
Cedent à vos beautés ce qu'elles ont de mieus,
E' qu'en fin votre los s'etande, glorieus,
Iuſqu'aus extremités du Ponant é de l'Inde.
Pour voir de tous côtés ſon nom ſi bien vanté

Clorinde ne pouvoit mieux choiſir que COSTÉ
Ni COSTÉ *de ſujet plus digne de ſa peine :*
Car cõme elle èt perfette en merites diuers,
COSTÉ, *l'vnique honneur de la Muſe Romaine,*
N'a rien qui le ſeconde en tout cét vniuers.

AVX ENVIEVX

du ſieur de Courual.

MAIS que vous ſert tant de cageol ?
Si ces vers vous bleſſent la ratte,
C'en eſt fait, ils ont pris leur vol,
Qui ſera roigneux qu'il ſe gratte.

AVX LARMES DE MADAME DE ROHAN,

SVR LA MORT DV ROY.

LARMES, qui du Roc de Pegaſe
Venez arrouſer nos Cypreż,
Quel Tygre ſorti de Caucaſe
N'eſt point touché de vos regrets ?
Vous lire, & n'auoir point d'envie
De ſe voir en pleurs conſommé ;
C'eſt avoir vne ame ſans vie,
Et vivre ſans être animé.

La mort, en l'infortune extreſme
De ce grand Roy tout nôtre appuy,
S'afflige & ſe plaint elle meſme,
Qu'elle ne mourut quant & lui.
Amour, & Mars, ô cheres larmes,
Cedent leurs forces à vos douleurs.
Mars n'a plus de cueur pour les armes,
Ni l'Amour d'armes pour les cueurs.
Triſtes pleurs qu'Amour iugea dignes
De la mort d'vn Roy ſi puiſſant.
Les Muſes ainſi que les Cygnes
Dans vos eaux ſe vont vniſſant.
Comme autrefois on veid paroître
La roſe du ſang d'Adonis
Ces naiſſantes pleurs nous font naître
Vn Prin-tans de fleurs & de lis.
O douces pleurs infortunées,
Puiſſiez vous tant gaigner ſur moy :
Que ie puiſſe voir mes années,
Mourir en pleurant ce grand Roy.

A LA FOREST DE SAINT SEVER.

FOREST, *l'vnique obiet de mes cheres penſees,*
Où miſerable amant i'ay tant de fois paſſé,
Lors que d'vn trait d'Amour mortellement bleſſé,
I'alloy voir le ſuget de mes peines paſſées

Bien qu'Amour ait ailleurs mes flames effacees,
Et qu'il en ait mon cueur pour iamais diuorſé :
Ce n'eſt pas ce qui fait que i'ay depuis laiſſé
Vos ombreuſes beautez que i'ay tant careſſées.
C'eſt vn tas de plaideurs qui pires que des Lous
Ont fait qu'vn pauure hermite eſt mort de faim chez vous
Et que les Muſes-ſœurs s'en ſont du tout excluſes.
Il ne faut s'etonner s'elles viuent ailleurs,
Les Dieux ne ſcauroient faire vn Paradis de Muſes
Où les hommes ont fait vn enfer de plaideurs.

QVATRAIN.

PVIS que du vice on ſuit la loi,
Puis que le tans ſur luy ſe fonde,
Muſe, ie pren congé de toi,
Comme tu prens congé du monde.

FIN DE LA MVSE FAMILIÈRE.

EVTERPE

OV

LA MVSE EPINEVSE.

A

NOBLE HOMME GVILLAVME HALLEY,

Sieur du Lieu, & de Vaudery.

LORS que l'Aigle s'oppoſe aus raïons du Soleil,
Le Soleil favorize au jour de ſa venuë,
L'Air incline à ſa Route, & l'oſcur de la Nuë
S'ouvre au cours genereus de ſon vol non-pareil.
Si ma Muſe s'expoſe aus Raïons de ton œil,
Sa gloire ſe verra d'vn chacun reconuë,
Ie vaincré les effors d'vne troppe inconuë
D'eſpris, que ie reveille en cet âpre Reueil.
S'ilz ſe pleignent de moy qu'ils ſe pleignent d'eux mèmes

Qui deſſus la vertu vomiſſant leurs blasfèmes
Prouoquerent premier ma plume en ce deſſein.
Cela fait qu'en mes vers ſi bien ie les reveille,
Qu'en reveillant leurs ſens i'endormiré ſoudain
Leur langue de ſerpent qui iamais ne ſõmeille.

SERMENT ŒNIGMATIQVE DE MARION

qui pour décharger Gilet,
iura cauteleuſement deuant le Iuge qu'elle eſtoit groſſe
du fét d'vn Aueugle.

LEVE la main, tout à cette heure,
Gilet t'a-til fait cet enfant ?
Ce fut, Monſieur, ie vous aſſeure
Vn méchant aveugle en paſſant.
Lors qu'à ſon inſtante requeſte
Ie l'eu mis dedans ſon chemin,
Ce traître, de cul, & de teſte,
Me fèit cet enfant vn mattin.
Hé, cõment ce pouvoit-il faire,
Qy'un Aveugle t'ait fait putain,
Ce lui fut choſe aiſee à faire,
Puis que ie le pris par la main.

CONTRE VNE MEDISANTE.

Tv dis COVRVAL, *que ie ſuis lâche,*
De quoi ma plume ne ſe fâche
Contre cette maſſe de chair
Qui manifeſtement ſterile
Fut ſi lourde & ſi mal-habille,
Que d'oſer mon honeur toucher.
De prendre garde à la parole,
D'vne vieille folle auſſi folle,
Come fut ſa deffuncte ſœur,
Seroi-je pas, ie te ſupplie,
Plus fol que ſa propre folie,
Si ie n'excuſois ſon erreur?
Si ce n'eſtoit cette cuiſine
Dont elle eſt ſi proche voiſine,
Et qui la fait cauſer ſi haut,
Iamais cette vieille brehaigne
Qui dans le bien d'autruy ſe baigne,
N'eût contre moy parlé ſi haut.
Tout ce que cette hanicroche,
En mon abſence me reproche,
A ceux qui la veulent oüir,
C'eſt qu'vn chacun de moi diſpoſe,
Et qu'en fin i'ai ſi peu de choſe,
Qu'aiſement ie n'en peux ioüir.
I'é peu de choſe, ie l'avouë,

Mais d'vne choſe ie me loüe,
Que mon cas vaut mieux que le ſien,
Qui pour eſtre touſiours en friche,
Fait que ie ſuis plus qu'elle riche,
Et que i'ai plus qu'elle de bien.
Quand ie n'aurois pour toute rente
Que cent écus dont ie contente
Mon humeur, ie ſuis au iourd'huy,
Cent fois plus heureux & plus brave
Que cette malheureuſe eſclave,
Qui ne vit qu'aus depens d'autrui.

SVR LE CVL D'VNE DAMOISELLE.

BEAV cul de marbre vif dont amour fèt ſa gloire
Cul dont les doux regars ſont d'attrés ambellis
Cul qui par ſur tout autre oblige mes écrits,
De ſacrer vos hòneurs au temple de memoire.
Cul, qui ſur tous les culs remportes la victoire,
Cul, qui paſſe en blancheur & la Roſe & les lis,
Cul, de qui le merite oblige mes écris,
De ſacrer vos hòneurs au temple de memoire.
Beau cul, bien que tant d'heur ſe marque aſſés en vous,
Ce n'eſt pas le ſuiet qui fait qu'aux yeux de tous,
l'étale en ces écris vos beautés que i'admire.
Mais ſur tout ie vous aime, o beau cul tout divin,
Pour eſtre le plus proche & l'vnique voiſin,
De ce doux Paradis où l'amour ſe retire.

DE BEAVVOIR ET PETIT PRENDRE.

BEAVVOIR plède auec Petit Prendre,
Petit Prendre auecques Beauvoir,
Beauvoir pour rien ne le veut rendre,
Petit Prendre le veut auoir.
Quiconque eſt ſuiet à la pince
N'eſt point bon Aduocat pour eux,
L'vn eſt Petit, l'autre eſt fort mince,
L'vn vaut autant cõme les deux.

RECVSATION CONTRE VN MAVVAIS IVGE

qui jugea mal de mes vers.

IVGE, qui iuges detravers
Et de ma vie é de mes vers,
Scais tu pourquoy ie te recuſe,
Pour ce qu'on ſcait bien en effet
Qu'autant cõme i'aime la Muſe,
La Muſe infiniment te hait.
Le ſuiet qui fét qu'en ce point
La Muſe & toy ne s'aiment point,
Vos humeurs ſont ſi diſſemblables,
Que lors qu'elles s'accorderont

Touttes les brebis ſociables
Auecques les lous ſe verront.
Si iuſtement il eſt permis
De combatre ſes ennemis,
De mêmes armes dont ilz vſent,
M'aiant en public diffamé,
Si mes vers en public t'accuſent,
Serai je du Public blâmé.
Sur tout la Muſe aime la paix,
Toi, dans le trouble tu te plais,
La Muſe eſt douce & toi colère,
L'hôneur lui plaît, l'hôneur te nuit
La Muſe fuit le Populére,
Et le Populaire te ſuit.
La Muſe la vertu ſoutient,
Le vice t'aime & t'entretient,
Et la vertu t'eſt vn ſupplice,
Car de vice eſtant reveſtu,
Eſt-ce pas bien aimer le vice,
Que de n'aimer pas la vertu ?
La Muſe fuit l'excez de l'Or,
La ſimpleſſe eſt ſon vray treſor,
La ſeule auarice t'enferre,
La Muſe n'aſpire qu'aus Cieux,
Et toi, qui ne crois qu'en la terre,
Rien ne t'èt ſi pernicieus.
Mille doctes eſpris divers
Exaltent la Muſe en leurs vers
Non pour l'or, ains pour ſon merite,

Mais quiconque te fait la cour,
C'eſt en qualité d'Hypocrite
Et pour conplaire au tans qui court.
Si ce n'eſtoit ce vain état,
Qui te donant un peu d'eclat,
Fait que le peuple te ſaluë,
Iamais Herpinot, que ie croi,
Ne fut mieux ſifflé par la ruë,
Que l'on ſe railleroit de toi.
Vn eſprit de ta qualité,
Devroit, en toutte humilité,
Cherir les enfans de Parnaſſe,
Puiſque par leurs ſaintes faveurs,
Ceux qui meritent mieux ta place,
S'eſlevent aux plus haus hóneurs.
Ce n'eſt pas que ie ſois ſi ſot,
Que de me couter de l'eſcot,
De ceux qui meritent la gloire,
D'avoir le laurier ſur le front,
Ni que ie ſois digne de boire,
Dans la ſource du double-mont.

DE DEVX CONTREFAITES.

Ie pein ici deux vieilles Fées,
Qui pour étre aſſez bien tiffées
Et d'aſſez ſuperbe façon,

Sont auſſi belles ſouz le maſque,
Qu'vn vieil magot deſſous vn caſque
Ou dans ſa coque vn Limaçon.
Depuis qu'elles ſont alliées,
Le ciel les a ſi bien liées,
D'humeur de hantiſe & d'amour,
Que ſans rien flater il me ſemble,
Les voyant touttes deus enſemble,
De ſainte Barbe & de ſa tour.
Elles ſe levent à même heure,
Elles font vn même demeure,
Si l'vne ſe veut repoſer,
L'autre tout à l'heure ſe couche,
Leurs deux langues n'ont qu'vne bouche,
Leurs deux cœurs n'ont qu'vn ſeul penſer.
Si l'vne piſſe, l'autre vrine,
Où l'vne va l'autre chemine.
Leurs yeus n'ont qu'vn même regard,
Si l'vne, quand le cul la preſſe,
Ne fét (par honeur) qu'vne veſſe,
L'autre à l'inſtant en a ſa part.
L'vne fut au chams éleuée,
L'autre en la ville fut couuée,
Pour iouër au ieu de Cypris,
Bref fort heureuſes ie les treuves,
Ceſſant qu'elles ſont auſſi veuves
De beautez comme de maris.
Mais cõme on void enſeuelies
Aus belles places demolies

Maintes reliques de fin or,
Qui font iuger en apparence
Qu'elles auoient iadis la chance,
De poſſeder maint beau treſor.
Ainſi ces deux belles Meduſes,
Parmi leurs ruines confuſes,
Cachent encor tout plain de traits,
Qui font voir aux ſubtilles veuës
Qu'elles furent iadis pourveuës
D'amour, de beautés & d'attrets.
Ie ſcai qu'en ſa fleur plus mignarde
L'vne eut le poil d'vne Renarde,
Pour l'autre ie n'en parle point.
Mais ie croi ſans ſupercherie,
Qu'auant qu'elle fut ſi flètrie,
Elle auoit aſſez beau le teint.
De vous parler de leur naiſſance
Ce que i'en ai de conaiſſance
C'eſt que ſa norrice vne fois,
Me dit, en parlant de ſon aage,
Que l'vne nâquit au Bocage,
L'an mil cinq cens quatre vins trois.
Pour l'autre, ie n'en puis qu'écrire,
Tant ſeulement ie vous veux dire
Qu'vn vieillard tout ſec & perclus
Me dit qu'il auoit bien memoire,
Que ceſte venerable Hiſtoire,
Peut auoir ſoixante ans & plus.
Que leur ſert donc tant d'artifice

Pour reparer vn edifice,
Dont amour a fait vn cabas,
Puis-qu'au vieil bouchon de leur face
Vn chacun croit en toute place,
Que leur vin eſt percé fort bas.
En vain ſa vieille teſte griſe
Se farde, ſe poudre & ſe friſe,
Si les approches de la mort,
Qui rendent ce mal ſans remede,
Font qu'il faut qu'en fin elle cede,
Deſſous la puiſſance du ſort.

D'VNE FLASQVE

qui ne pouuant eſtre mariee pour ſa pouuvreté, ſe feruit d'vn habit d'emprunt, pour attraper vn vieillard.

SONET.

TRISTE *teſte de mort, vieille truïe embranée,*
Chiche face importune à l'eſquif de mes yeux,
Meduſe dont l'aſpec penſa, malicieux,
Rendre dans ſon enfer ma pauure ame enchainée !
Dieux que fù-je obligé de benir la iournée,
Qui me fit eſquiuer ce coup pernicieux,

Qui ſous le rich' emprunt d'vn habit captieux,
Me fit de tes deſſeins découurir la menée.
Ce vieillard que tu pris me fait bien eſtimer
Qu'amour n'obligeoit pas ta carcaſſe à m'aimer,
Ains cette pauureté dont elle eſtoit ſuiuie.
Mais tu te trompe fort; car ie t'euſſe au beſoin
Donè de iour en iour plus de viande & de pain,
Qu'il ne t'en peut bailler tout le tens de ſa vie.

A MONSIEVR DE LA SAVVAGÈRE,

Contre vn ſot medifant.

SCAIS-TV pourquoi ce faquin me baffoüe?
C'eſt que ie ſuis d'vne autre humeur que lui,
Il ſuit l'orgueil, moi le monde ie fui,
Qui de tels ſots viſiblement ſe jouë.
Riche en habits tout ſon bien il avouë,
Pour ſe reſoudre aux vanités d'autrui,
Moi, ſelon Dieu, modeſtement ie vi,
Pour embraſſer la vertu que ie louë.
Iamais bon liure on ne vid en ſa main,
Phebus me plaiſt, l'étude eſt tout mon ſoin;
Bref, SAVVAGERE, *en vivant de la ſorte,*
Ce ſot contracte & vend mal-apropos,
Moi, j'aime mieux que ma Terre me porte
Que de porter ma Terre ſur mon dos.

POVR VN PROCEZ PERDV PAR INIVSTICE,

Au ſieur de Courval.

Si i'euſſe en lui portant des loüanges friuoles,
Accompaigné mes vers de ſix bõnes perdris,
Ie n'euſſe pas, COVRVAL, *perdu cõme ie fis,*
Vn procez qui valloit plus de trente piſtolles.
De fait i'apperceu bien quand ſes feintes paroles
Taxerent en public l'hõneur de mes écris,
Qu'il ne lui faut qu'offrir, pour emporter le pris,
Des Levraux, des Canards, des Turbots, & des Solles.
C'eſt ainſi mon COVRVAL, *que nous ſõmes trétés*
Pour hõnorer des gens qui, ſauf leurs qualités,
Sont moindres en effet que ne ſont leurs maneuvres,
Et qui ne deignent pas, quand il les ont receus,
Feuilleter ſeulement vn fueillet de nos œuvres,
Si ce n'eſt quand ils ont beſoin de torche-culs.

SVR LES MISERES DV TANS.

QVE de lous acharnés ſur vne bergerie,
Qui n'a plus maintenant que les os & la peau,
Que d'apres Medecins ſur vn pauvre troppeau !
Qui ne fait qu'aſpirer à la fin de ſa vie.

Que de Taupes encor en ſi peu de prérie !
Que de cerveaux divers ſous vn mème chappeau
Que de Praticiens dans vn pauvre barreau
Dont tant d'ânes confus ont fait vne écurie !
Que de rts corrompus parmi nos iuſtes pleurs !
Que de Serpens cachez parmi nos belles fleurs,
Que d'ennuis vont preſſant nôtre pauvre province.
Que de bourreaux en œuvre & de voleurs punis,
Si Dieu juſte & vengeur fait la grace à mon Prince,
De conoître l'état de nos maux infinis.

DV MARIAGE

D'vn Vieillard, & d'vne ieune Damoiſelle.

DIALOGVE.

Bon hôme qu'as-tu pris ? vne belle fontaine,
Où chacun ayant droit ira puiſant de l'eau,
Qu'as-tu pris, jeune femme ? vn démolli château,
Sans méche vn vieil fuſil, vn fort ſans Capitaine.
Bon-hôme qu'as-tu pris ? vne puiſſante chaîne,
Vn feu de-nuit trompeur qui te meine au tombeau,
Qu'as-tu pris ieune femme ? vn vieil mas ſans cordeau,
Vne vieille allumelle indigne de ta gaîne.
Bon-hôme qu'as-tu pris ? la fin de ton repos :

Qu'as-tu pris ieune femme? vn vieillard indiſpos
Pour ſervir de garand à ton beau Mariage.
Bon-hõme, ieune femme, en ce mal-heur cõmun,
De quoi ſeruirez-vous? d'exemple pour noſtre aage,
De riſee à mes vers, & de fable à chacun.

RESPONSE.

Ie veux que ce bon-hõme ait pris vne mondaine,
Dont l'eſprit ſe repoſe au brouïl de ſon cerveau,
Ie veux que cette femme ait pris vn vieil couteau
Qui ne fut iamais propre à l'humeur de ſa gaine.
Ie veux que le bon-hõme aille cõme on le meine,
Sans lunettes, ſans yeux, ſans bãton, ſans flambeau,
Que cette ieune femme en ſon aage plus beau,
Au lieu de vivre en paix, vive toûiours en haine.
Riche-vieil, il auoit beſoin d'vn nouueau feu,
Pauvre ieune elle a pris vn vieillard bien proveu,
Vieil il n'eût peu trouver de fẽme ieune & riche.
Pauvre ell' n'eût peu trouver, de ieune hõme opulent,
Donc plûtôt que de voir touiours leur terre en friche,
Ie di qu'ils ont bien fait ſelon mon iugement.

CONCLVSION

Sur le même ſujet.

POVR avoir pris pour guide amour qui n'a point d'yeux,
Plûtôt que ton bâton, & tes ſages lunettes,
I'ordone qu'à ton huis l'on pende des ſonetes,
Pour montrer ta folie aux paſſans curieux.
I'ordône que ton huis ſoit ouvert a tous ceux,
Qui toute ta maiſon rempliſſant de ſornettes,
Ne permettent iamais que tes humeurs ſoient nettes
De chagrin, de rancune, & de ſoins épineux.
I'ordone que ta femme à tout'heure te trompe
Que ſon vueil, ſon deſſain, ſon orgueil & ſa pompe,
Perde ton peu de bien, pour gaigner d'autres cœurs ;
Que pour t'avoir permis vne femme nouvelle,
Ie dis que tes parens auront des curateurs,
Faute qui ne t'ont mis toi même en curatelle.

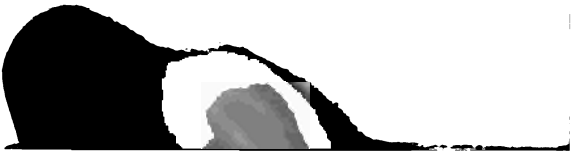
SVITTE.

VOVS bon-hóme & vous ieune femme,
Qui d'amour eſtes condamnez,
Penſant faire bien à vôtre ame
Amour vous fait vn pié de nez.
Qu'eſpere-tu d'elle, bon-hôme,

Que de voir cette ingrate vn iour,
Qui te conſomant ſe conſome,
Sur l'eſpoir d'vn plus vif amour?
Toi qui penſe être dé-ja veuve,
Qu'eſperes-tu de ce vieillard,
Qu'vn logis où rien ne ſe treuve,
Que du pain, du ſidre & du lard?
Deux ou trois cens livres de rente
Eſtoient-ce des biens ſuffiſans,
Pour rendre ta beauté contente,
Auec vn vieillard de cent ans?

SVR VNE HALAINE INFECTE.

Petit puant, petit infét,
Petit cloaque putrefét,
Petit trou petitte ſentine,
Petite dalle de cuiſine,
Petit bouc plus noir qu'vn corbeau,
Petit Bouquin petit blereau,
Petitte charoigne pourrie,
Petit magaſin de voirie,
Petit receptacle d'humeurs,
Petite peſte de nos cueurs,
De qui les paroles relantes
Iettent plus d'ordures puantes,
Par le villain trou de ton bec,



Que ne fait le pont de Robec,
Et de qui l'importune verve,
Qui nous infecte & nous enterve
Fait que ie me ſuis divorſé
De ce barreau que i'é laiſſé.
Petit podagre ie t'adiure,
Petit punais ie te coniure,
Par cette ordure où ie me pers,
Par cette odeur ie te requiers,
De pardòner à ma ſatyre,
Qui dans ce ſujet ne peut rire,
Si pour le bien que tu m'as fait,
Ie ne t'ai pas mieux ſatisfait,
Et s'en l'horreur de cette fange,
Ie ne peus chanter ta loüange.
Si vous aués de moi ſouci,
Muſes, retirés moi d'ici,
Ne permettés que ie m'y perde,
Còme l'écarbot dans la merde,
Et que iamais mon pauvre cœur
Ne reſſente vne telle odeur!
Dieux! ſi pour affliger les hòmes,
En ce tens de peſte où nous ſomes,
Vous ſouffrés qu'il vive entre nous
Permettés qu'aus deſpens de tous
Quelque loge on lui faſſe faire,
Pour le ſeparer du vulgaire,
Còme les priuez clandeſtins,
Qu'on recule au coin des iardins!

CONTRE VN RIEVR.

Toi, qui devant le Populaire,
Fais, ſous l'habit de conſulaire
Ce qu'en public fait Iô-de-lèt,
Tous deux fort ſemblables vous ète
Vos deux bonets n'ont qu'vne tète,
N'ont vos deux tétes qu'vn bonet.
Quand il cómence ſa grimace,
Sur vn Theâtre il prend ſa place,
Deſſus vn Trotoir ie te voi,
Où tu te prens touſiours à rire,
D'vn peuple qui rien ne deſire,
Que de ſe rire auſſi de toi.
Iô-de-lèt, par ſa raillerie,
Gaigne ſes dépens & ſa vie,
Et fait ſon proffit d'vn chacun,
Toi, par ton ris qui toûiours dure
D'vn chacun la bourſe tu cure,
Et vis aux dépens du cómun.
Io-de-lèt, quand il prend ſa robbe,
Semble quelque docte Macrobe,
Et n'èt qu'vn gros buffle en effet,
Et toi, gros Aſne d'Apulée
Lors que ta Robbe ét dépouillée,
N'es-tu pas vn âne bien fèt?

DE CHARLES ET DE CLEMENT.

Si Charles èt celuy qui ment,
Charles ſe doit nòmer Clement,
Clement, ſi tu mens quand tu parles
Clement ſe doit appeler Charles,
Puiſque Clement èt vn menteur,
Puiſque Charles èt affronteur,
Il faut pour fuïr à diſcorde,
Qu'en ces termes on les accorde,
Que tous deux ils ſoient Charlatans,
Et hors de procez ſans dépens.

DV MÈME CLÉMENT.

Si tous les Châtrez, ce dit-on,
N'ont iamais de barbe au menton,
Toi, qui ſi peu de Barbe porte,
Eſtant bâti de même ſorte,
Clément que te ſert, par ta foi,
De diſputer contre la loi?

D'VN MESSIRE IEAN DE VILLAGE

qu'vn violon mena dîner le iour de ſa première Meſſe.

Si d'vn Belier on fait la fête,
Si ſelon l'uſage du lieu,
Les Inſtrumens ſuivent ſa Tête,
Iuſqu'au dîner de l'Hôtel-Dieu.
Di-tu que c'ét choſe profane,
Si les violons de ce quartier,
Mènent non la Tête d'vn âne,
Mais vn gros âne tout entier ?

D'VN RIEVR IMPORTVN.

Mais encor, vieil Rieur de foire.
Riras-tu touiours ſans ſujet ?
Veus-tu toûiours ta grand mâchoire,
Fére voir dedans ce Parquet ?
Il faut rire ie le confeſſe,
Le ris eſt ordinere à tous,
Mais rire còme toi, ſans ceſſe,
Ce rire n'appartient qu'aux foûs.
Si ce n'ét que beaucoup ie priſe
Plus que toi, ce lieu glorieus,

I'i planterois pour ta deviſe,
QVI ME REGARDE IL EN VOID DEVX.
Si ton humeur èt ſi folâtre,
Que de rire toûiours ainſi,
Va'ten rire ſur vn Theâtre,
Sans plus rire en ſe ſiege ici.
Sur toi mème ce Ris redonde,
Neꝛ de Raꝛoir, ſçai tu pourquoi ?
Pour-ce qu'en riant tout le monde,
Tout le monde ſe rit de toi.
Vieil Io-de-lét, dont la grimace,
Se rit de tout, ſe rit de rien,
Regarde toi, dans vne glace,
Si tu veux rire à bon ëſcien.
T'i voyant rire, (choſe ſeure)
Tu riras d'aiꝛe d'étre né ;
Car on ne peut faire à cette heure,
Vn eſprit ſi mal façoné.

DE CLAQVE-DENT.

Toi, qui ſous vn faux tèmoinage,
Pendis vn ſi ſaint perſonage,
Claque-dent, pren garde à ton fait ;
Ma Muſe dit en ſon augure,
Si tu ne change de nature,
Qu'on te fera pendre en effet.

Dé-ja l'equitable Iuſtice,
Et pour ton crime & pour ton vice,
A ſi bien ta vie épluchè,
Que ſans vn gros manteau d'Abbaye
De qui ta femme eſt affublée,
L'on t'auroit dè-ja dépèché.
Si ie voulois reduire en conte
Tes actions de qui i'è honte,
L'encre & le papier, que ie croi,
Ne pourroient ſouffrir & ſufire,
Pour bien dépeindre & bien décrire,
Vn ſi notable hòme que toi.

D'VN QVI POVR L'AVARICE ÉPOVSA LA FILLE D'VNE LADRESSE.

Eheu! patior telis vulnera facta meis!

TENANT *du maternel côté,*
Son cors de lepre èt tout gâté,
Tenant du paternel lignage,
Le ieu ſera tout ſon ménage ;
S'elle ne tenoit de tous deux,
Son mari ſeroit plus heureux.

Si ſon avarice l'a priſe
Pour ſon argent que tant il priſe,
Si ſes enfans, des qu'ilz ſont nés,
En ſont marquez deſſus le nez,
Il peut bien, la faute ayant faite,
Dire en ces vers cõme le Poëte,
Helas! i'é moi mème aguiſé,
Les tretz dont ie ſuis traverſé.

D'VN REGRATIER DE CONVENT.

TANDIS *que tu vis ſur la Terre*
D'vn Moine qui boit dans ton verre,
Cõme tu bois dedans le ſien,
Devrois-tu point mourir de honte,
De vivre en pourceau ſur vn bien,
Qui de gloire & d'hõneur t'affronte?
Quelle vergoigne plus infàme,
De nourrir, auecques ta femme,
Tes filles dedans vn Convent,
A mème la bourſe d'vn moine,
Qui d'elles vſe auſſi ſouvent,
Que de ſon propre patrimoine?
Vieil villain, pourceau d'Epicure
Qui cures, auec tant de cure,
Ce Convent, où ta femme vit,
Scai-tu pas que le bien d'Egliſe,

Proffite à cil qui le ravit,
Moins que ne fait vn vent de Biſe ?
Quand ie te voi dans vne preſſe,
Si plain d'orgueil, ſi plain de graiſſe,
Depuis que gueux ie t'ay conu,
Faut-il (ce dì-je au ſort iniuſte)
Qu'vn tel ſi tòt ſoit devenu,
Si gras ſi ferme & ſi robuſte !
Mais, malgrè ta vilaine pance,
Vieil porc, vieil bouc, plain d'arrogance,
Le Ciel qui conoît nòtre cueur,
Pour ton orgueil & pour ton vice,
Te rendra vaincu de vaincueur,
Et d'Euéque vn ſimple Novice.
Dè-ja maintes iuſtes traverſes
Dè-ja maintes pointes diverſes,
T'ont aſſiegè juſqu'en ton trou,
Còme oiſeaux de viue eſcarmouche,
Qui gauplument vn pauure Hibou,
Bloti dans l'Hierre d'vne ſouche.
Ie feré que ta renommee
Sera ſi bien par tout ſemée,
Sur l'horrible vol de mes vers,
Qu'à iamais ta race éperduë
Se verra par tout l'vnivers,
D'heur & d'honeur toute perduë.

DE DEVX BOSSVS

Qui ſe marierent enſemble.

Iean & Iâne, aſſemblans leurs boſſes
La premiere nuict de leurs noces,
Feirent deux miracles parfaits,
Sur ce vain maxime où ſe trompent,
Ceux qui nous diſent que iamais
Deux montaignes ne ſe rencontrent.

D'VNE DAMOISELLE ET D'VN CORDONIER.

Vn Cordônier vouloit chauſſer,
Vne Damoiſelle aſſez belle,
Et ſe ſentant le pié preſſer,
Ilz entrent tous deux en querelle.
Va gros lourdaut, ce lui dit elle,
Ces ſouliers ſont plus ſots que toi,
Pardonez moi, Madamoiſelle,
Ce ſont vos pieds plûtôt que moi.

D'VNE DAMOISELLE ET D'VN TAILLEVR,

Qui nómerent vn enfant enfemble.

Et bien, cèt mon cèt vn Tailleur,
C'en ét fait ; l'on n'i peut que faire ;
Mais pour cela quel deshóneur,
Lui fait-il en ce Baptiſtére.
Or laiſſon la leurs qualitez,
S'il eſt beſoin que le Compere,
Ait tant ſoit peu d'égalités,
Pour ſe joindre auec ſa cómere ;
Ie trouve ſelon mon calcul,
Le trou fort propre à la cheuille ;
Si l'vn ſcait bien ioüer du cul,
Si fait l'autre de ſon éguille.

D'VNE LONG-NEZ

ET D'VN GENTIL-HOME.

Ma Dame, excuſez mon devoir,
Si ie ne vous ai mieux baiſée,
Vôtre nez de manche à raſoir,
Rendra cette faute excuſée.

REPARTIE.

MONSIEVR, ſi mon nez vous mal-aize
De me baiſer quand vous venez,
Baizez mon cul tout à votre aize,
Puis que mon cul n'a point de nez.

D'VN IMPORTVN ENVIEVX

ET MEDISANT.

PAVVRE âne, ès tu bien ſi hardi,
D'offenſer, en bouc èstourdi,
Dans le millieu d'vn auditoire,
Vn poëte, de qui les effets,
N'ont iamais offenſé ta gloire
Pour ce que tu n'en eus iamais ?
Ie ne t'ai iamais offenſé.
Mais ſi ton eſprit inſenſé,
M'importune encor de ſornettes
Iamais Sibilot, que ie croi,
Ne fut ſi chargé de ſõnettes,
Que i'en ferai voir deſſus toy.
Pour bien rembarrer ton caquet

Quand tu m'agaſſe en ce parquet,
Où l'exceſſif lucre t'atire.
Ie ne veux point d'autre fuſil,
Pour m'enflamer à la ſatyre,
Que le ſujet de ton babil.
Quand tu ſerois ſorti d'Enfer,
Auſſi Diable que Lucifer,
Si tu m'échauffe vn coup la ratte,
I'auré de toi, moins de ſoucy,
Qu'vn Marcou d'vne vieille Ratte
Quand il la tient à ſa merci.
Tout ce qui t'afflige, en vn mot,
C'èt d'étre ſi buffle & ſi ſot,
De penſer que ie te ſalué,
Come vn tas de freres nu-pieds,
Qui te ſuivent la teſte nuë,
Pour vn procez de ſix deniers.
Si le merite & la vertu,
Meritent le prix debatu,
Sur l'ânerie & ſur le vice,
Toi, qui n'ès rien au pris de moi,
Eſtime tu que ie flèchiſſe,
Deuant vn âne come toi ?

EPIGRAME TIRÉ DV LATIN

DE IEAN SECOND.

Dicite, Grammatici, cur maſcula nomina Cunnus,
Et cur fœmineum Mentula nomen habet?

GRAMMARIENS *dites moi,*
Dites nous par vôtre foi,
D'où vient que le V. de l'home
D'vn nom feminin ſe nome,
Et que des femmes le C.
Poſſede vn maſculin nom?
C'ét pour-ce qu'vn V, s'enflâme,
Au ſervice de la femme,
Et qu'vn C. bruſque & vaillant,
Va pour l'home travaillant.

D'VNE VIEILLE

qui pleurant le vin en ſon yurèe, feit ſuger à ceux du banquet, qu'elle regretoit le vin, qu'ils buuoient.

NON, *non, bones gens ie vous prie*
Ne croiés pas qu'en ce banquet,
La bône-femme ſoit marrie,
De l'excés du vin qu'on y fait.

Le vin qui la trouble à cette heure,
Fait preſumer en ce feſtin,
Que c'eſt plûtôt le vin qui pleure,
L'exces qu'elle a fait ſur le vin.

D'VNE DAMOISELLE

qui frappe ſon vieillard par la tête.

Si ſa main te frappe à la tête
Scai-tu pour-quoi, pauvre cocu?
C'èt que iamais ton arbalète,
Ne la frappa bien droit au cu.

D'VN RECTEVR

ignare & ſtupide qui fut contraint de haranguer le feu Roy.

Est-ce à ce coup qu'il faut trembler?
Faut-il à ce coup te troubler?
As-tu peur de faire naufrage,
Deuant ce Monarque vaincueur,
Qui dône à tous ceus du courage,
Qui cóme toi manquent de cueur.
Si Fébus felt, par ſon flambeau,
Parler de Memnon le tableau,

Quand tu ſerois vn cors ſans ame,
Vn recteur ſi bien feint que toi,
Seroit-il pas digne de blame
D'ètre muet devant le Roi?
Si quelque marbre ou quelque roc,
Portoient au lieu de toi ce froc,
Ie croi qu'ilz feroient des miracles,
Devant ce Soleil de nos Rois,
Sans qui les mieux diſans oracles,
Demeurent ſans ame & ſans vois.
Si tu dis bien, il te loûra,
Si ta voix bronche il ſupplera
Au deffaut de ta pauvre langue,
Qui iamais n'avoit fait le vœu,
De dire vn ſeul mot de harangue,
Depuis qu'au monde tu t'es veu.
Ie li bien dé-ja ſur ton front,
Ou que tu boiras cèt affront,
Ou, ſi tu peus y ſatisfaire,
Que iamais, en cèt accident,
Ton pauvre eſprit ne le peut faire
Sans quelque miracle euident.
Pauvre & triſte vniverſité,
Faut il qu'en cette aduerſité,
Tu ſois le ſujet de ta honte,
D'auoir norri dans ton giron
Vn âne de cuivre où de fonte
Cóme la vache de Myron?
Au moins tu deuois à l'inſtant,

Qu'on fut cét Idole inſtalant,
Le faire animer par vn Mage
Come Pygmalion vn iour,
Qui fit tant que ſon bel Image
Devint tout vie & tout amour.
Muſes, pour Dieu prenés le ſoin,
D'vn pauvre eſprit botté de foin,
Qui n'a plus qu'vne âme demie,
Sans que ſon inégalité,
Puiſſe offencer la qualité,
De votre chere Academie.

ESCHANGE D'AMOVR.

MONSIEVR *au deceu de Madame,*
Fourbiſſoit la ſervante vn iour,
Elle épriſe de même flame,
Lui rend au double ſon retour.
L'vn va l'amble en cette partie,
L'autre au galop en ce métier,
Come vn courtaut d'academie,
Sous les feſſes d'vn Eſcuyer.
Ce ne ſont rien de part & d'autre,
Que cous de bricole & de troù,
Chacun ſur le lict ſe veautre,
Come vn veraut dans vne ſoù.
Et bien, Monſieur, dit la ſeruante,

Que trouuez-vous par vótre foi,
Qui de nous èt la plus ſcavante
Ou de Madame ou bien de moi ?
Par-dieu ie confeſſe, Iſabelle,
Que c'èt toi, ſans t'aller flatant,
Monſieur ie vous croi bien, dit-elle,
V'n chacun m'en dit tout autant.

D'VNE VIEILLE DÉGVISÉE

qui manque de biens, de meritte, et de qualité, ſe fait mener en carroſſe.

Pvis qu'il faut qu'vne vieille ſouche
Qui n'a plus qu'vne dent en bouche,
Se tiene cloſe en ſa maiſon,
Cóme en ſa coque vn Limaçon,
Faut il que cette vieille roſſe,
Se faſſe trainer en carroſſe ?

RESPONCE.

Celles qui ieunes ont le faix d'Amour porté,
Vieilles meritent bien de viure en liberté.

DEMANDE.

Si le carroſſe ne ſe place
Que chez lès gens de noble race,
Celle-ci qui cõme l'on ſcait,
Ne fut iamais noble en effait,
Et qui n'eſt qu'vne vieille roſſe,
Doit elle marcher en carroſſe ?

RESPONCE.

Si l'habit fait le Moine, on croit à la façon
Qu'elle ſoit Damoiſelle & de noble maiſon.

DEMANDE.

Le carroſſe gravement brave,
Deſire vn train bravement grave,
Celle-ci n'a que la moitié,
D'vn carroſſe qui fait pitié,
Pour quoi donc cette vieille roſſe
Se fait el'trainer en carroſſe ?

RESPONCE.

CHACVN fait ce qu'il peut, & la plus part des gens
Vit non pas ſelon Dieu, mais bien ſelon le tens.

DEMANDE.

LES carroſſes ne ſont vtiles,
Qu'aux Dames de Cour é de villes,
Et qui ſe promenent au loin,
Celle-ci qui dedans vn coin,
Ne vit qu'en qualité de roſſe,
Doit elle marcher en carroſſe?

RESPONCE.

LA vache qu'on entierre en l'herbe ne peut pas,
Plus loin que ſon lien émanciper ſes pas.

DEMANDE.

VNE femme vieille & friſée,
Ne ſert au gens que de riſée,
Elle friſe & pouldre en tout tens

Ses beaux cheueux de ſoixante ans,
Pour paroître dans ce carroſſe
Plus ieune, plus riche, & moins roſſe.

RESPONCE.

Vn cheval roſſe & vieil, pour mieux être priſé
Et trouver ſon marchand doit être dèguiſé.

LE KARESME-PRENANT DES MVSES,

où la ſeance des gras iours

A M. BELOT, CVRÉ DE MIL-MONT.

Pvis que Bacus aime la Muſe,
Ie veux que ma plume s'amuſe,
A chanter le vin maintenant,
Le dos au feu le cul en chaire,
Ioint qu'en ce tans de bòne chere,
Tout ét de Kareſme-prenant.
Belot, dont l'humeur iuſte & libre
N'a iamais ſuivi le calibre,
D'vn tas d'vſuriers ſans pitiè,
Reçoi ces vers que ie-t'adreſſe

Dignes d'eſtre mis ſous la Preſſe,
En faveur de nôtre amitié.
Ie ne crains ſi le vin ie louë
Qu'à bon droit l'on me deſavouë,
Ni qu'on me puiſſe controller,
En cette humeur où ie compoſe
Si ie cageole d'vne choſe,
Qui me fait l'eſprit cageoler.
Côme vn Cor eſt vn cors ſans ame,
Si quelque bon vent ne l'enflâme,
Baccus ſans la Muſe, n'eſt rien,
Sans Baccus, la Muſe eſt muette,
Et iamais on ne veid bon Poëte,
Si le vin ne l'échauffe bien.
Le Poëte qui de bon vin manque
C'eſt ſans benefice vne blanque,
C'eſt vn cors ſans muſcle & ſans nerfs
C'eſt vn Traquenard ſans avoine,
Et qui non plus qu'vn pauvre Moine,
Ne peut iamais faire bon vers.
Ie ne voi rien ſi difficile,
Qu'vn bon vin ne rende facile,
Quiconque du vin va buvant
De flaſque il ſe rend redoutable,
De pauvre il ſe rend reſpectable,
D'aſne il devient docte & ſçavant.
Sur toutte Boiſſon ie n'aſpire,
Qu'au bon vin par qui ie reſpire,
Le vin eſt mon contantement,

Le vin nous rend l'ame diſpoſe,
Quiconque autrement vous propoſe,
C'eſt vn eſprit ſans iugement.
Ie n'aime point la Maluoiſie,
Elle trouble ma fantaſie,
Le vin ſec eſt vn vin trop cher,
La Cervoiſe a l'odeur ſcabreuſe,
Elle rand l'ame tenebreuſe,
Et le cors lourd còme vn Rocher.
Le vin, qu'en ces vers ie loüange,
Se fait paroitre (ò choſe ètrange)
L'ennemi de nos ennemis,
L'ami de nos amis fidelles
L'entremetteur des grans querelles,
Et le Motteur des compromis.
Il n'eſt ſi grande controverſe
Qu'vn bon coup de vin ne renverſe,
Le vin eſt le iuſte Bourreau
Des procez & des proceddures,
Qui fourmillent à toutes heures,
Dans le tumulte d'vn Barreau.
C'eſt pourquoi l'on void qu'vn pauve hòme
Qui ne boit que du ius de pòme,
Et du poiré dans ſa maiſon,
N'eſt iamais ſi chaud à la guerre,
Qu'vn Gaſcon, qui deſſur ſa terre,
Boit du vin en toutte ſaiſon.
Fi de Petun, ſi d'eau de vie,
Fi de quiconque en a l'envie,

Vive ſur tout le bon vin blanc,
Vive le vin qui reconforte,
Rend l'ame plus viue & plus forte,
Et nourrit le cors de bon ſang.
Le vin cõme Hipocrate atteſte,
Eſt ſouuerain contre la Peſte,
Le vin le mauuais air corromt,
Le vin rend le poltron habile,
Le vin releue vn cueur debile,
Rend l'ame habile & l'eſprit promt.
Le vin fait parler toutes langues,
Le vin inſtruit l'hõme aus harangues.
Et norrit la femme au caquet,
Il n'eſt ſi mẽchant & ſi herre,
Qui buuant du vin à plain verre
Ne jaꝛe cõme vn Perroquet.
Quand i'en ai l'ame tranſportée,
Ie devien ainſi que Pentèe,
Qui veid deux Soleils dans les cieux,
Le Ciel frẽmit, la terre tremble,
Chaque hõme a deux cors ce me ſemble,
L'air bluette devant mes yeux.
Alexandre aima ce breuvage,
Et iamais ſon brave courage,
Ne fut aux combatꝛ allumé,
Si ſon humeur n'eſtoit ſaiſie,
De cette divine Ambroſie
Dont il fut iadis animé.
Ce fut dont le fameux Ænée

Voulut malgré la deſtinée,
Ses triſtes ſoldats animer,
Lors que ſur la Mer violente,
Iunon d'ire toute boüillante,
Tâchoit de les faire abîmer.
Homere qui deſſus ce boire,
Nous a chanté la même hiſtoire,
N'eut ſi bien ioint dans ſes écris
Son Iliade à l'Odyſſée,
S'il n'euſt ſon humeur embraſée,
De ce vin dont il fut épris.
Ie croi que les mêmes Apôtres,
Voudroient en France être des nôtres
S'ils eſtoient encore vivans,
Pour faire tous les iours la Cène,
Sur ce vin qui rend l'ame ſaine,
Et les eſprits nets & ſcavans.
Ie di que le Sauveur du monde,
Marchant ſur la Terre & ſur l'onde,
Maudît ce mal-heureux ſejour,
Lors qu'il planta par tout la Vigne,
Fors en ce lieu qu'il creut indigne
De ſa grace & de ſon amour.
Auſſi void on la Normandie
(Si d'ailleurs elle n'en mandie)
Ne gouter onc goutte de vin,
Et qu'on ne veid iamais Prouince,
Si pauvre ſi laſche & ſi mince,
Faute de ce boire divin.

O trois & quatre fois encore,
Heureuſe boiſſon que i'adore,
Autant que j'eſtime celui,
Qui loin de bruit & de tempête,
Ne ſe romt l'eſprit & la tête,
Parmi les affaires d'autrui.

BACCANALE,

ou

LE PRIVILEGE DES YVROIGNES.

L'YVROIGNE *excellent & parfait,*
N'a rien au cueur de contrefait,
Et iamais ſa face n'eſt blême,
Il va ſi peu diſſimulant,
Qu'il parle même en ſomeillant,
Le plus ſouvent contre lui même.
Il quitte pour ſuivre Baccus
Les Piſtoles & les écus,
Son nez porte pour riche marque,
Plus de grenadz & de rubis,
Que ne fait ſur ſes beaux habis,
La fille d'vn puiſſant Monarque.
Il paroit rouge cõme vn coq,
Plus que poizon il fuit le choc,

Iamais couteau, dague ni pique
N'ont tiré de ſon noble flanc,
Vne ſeule goutte de ſang,
Tant ſon courage eſt pacifique.
Le vin eſt tout ſon element,
Rien que le vin tant ſeulement,
Ne le poſſede & le gouverne,
Bref le vin le fait triomfer,
Si le vin eſtoit en Enfer,
Il feroit d'Enfer ſa taverne.
Ie ſcai qu'à tout plain d'envieus,
L'yuroigne eſt ſi fort odieus,
Qu'vn chacun des pierres lui ruë,
Chacun le ſuit, chacun le court,
Et que ceſſant qu'il fait le ſourd,
On lui feroit quitter la Ruë.
Mais quand le ſot peuple le ſuit,
Il eſt plus ſeur parmi le bruit,
Que n'eſt vn cheval de trompette,
Il n'entre iamais en courrous,
Il fait moins de cas de ces fous,
Que d'ouyr ſon cul quand il pette.
Bref tout en vn beau mot ie di,
Ce qui fait l'yuroigne Hardi,
C'eſt que le vin en eſt la Butte,
Lors qu'au bouchon frais & gaillard,
Il court plus roide qu'vn quillard,
Ne feroit deſſus vne butte.
Sur tout il blâme ces eſprits

Qui vendent le vin à faux pris
A faux tiltre à fauſſes meſures.
Il a l'avarice en horreur,
Il dõne au Diable de bon cueur,
Les vſuriers & les vſures.
Il hait les bruits de Mon-tauban,
Ceus de Rochelle & de Sedan,
Il n'aime qu'à parler de rire,
Et de tous ceux qui vont criant,
Où gît le vin frais & friant,
Et qui chantent le Vaudevire.
Lors qu'il eſt ſur le vin François,
Il dit qu'il aime mieux cent fois,
Mourir le nez dans vn beau verre,
Que de vivre en quelque autre part,
Que de languir ſur vn rampart,
Où mourir de ſoif à la guerre.
Il fuit toutes ſortes de gens
Fors les Soldats, & les Sergens,
Greffiers, Advocats, & Notères,
Si ce n'eſt quand il a beſoin
D'engager quelque petit coin,
Pour ſubvenir à ſes affaires.
Qu'eſt-ce qu'vn yuroigne n'èt point?
L'yuroigne èt toûiours en bon point,
Il rit il boit, il ſaute il chante;
Il eſt frais cõme vn Pape-gai,
Son eſprit en tout tens eſt gai,
Son ame n'eſt iamais méchante.

L'yuroigne fuit ſur tout l'excez,
Non du bon vin mais des procez,
Il dõne au Diable l'auarice,
L'yvroigne accorde à tous accors,
Pourveu que iamais dans ſon cors,
La ſource du vin ne tariſſe.
L'yuroigne peut en tous endrois,
Vſer librement de ſes droits,
Sans ruſe, ſans fard, ſans fallace,
Chacun ſouz lui ſe rend ſoumis,
Sans force il peut ſes ennemis
Forcer de lui quitter la place ;
Qu'il vomiſſe en table s'il peut,
Qu'il piſſe dans le lit s'il veut,
Qu'il pette qu'il beugle ou qu'il rotte,
Fut il parmi cent Auocats,
Il en fait auſſi peu de cas,
Que d'vn pauvre aſne qui ſe frotte.
Il peut dans ſes chauſſes chier,
Et les porter ſans eſſuier.
Soit qu'il culbute ou qu'il fourvoie,
Sans faire eſtat d'vn peuple fou,
Qui le ſuit cõme vn pauvre lou,
Lors qu'il chemine par la voie.
Quand en cet eſtat que ie croi,
Il rencontreroit vn grand Roi,
Il ne tourneroit pas viſage,
Pour-ce qu'il eſt ſi glorieus,
Qu'il s'imagine que les Dieus,

Lui doivent méme de l'hòmage.
Il marche en toute grauité
Toû-jours la main ſur le coſtè,
Et le chappeau deſſur l'aureille,
Il traine, en marchant, ſon manteau,
Il chancelle còme vn bateau,
Bref, ſa dèmarche eſt ſans pareille.

D'VN OFFICIER.

J'admire en prémier lieu ta riche qualité
Bien que ton pauvre eſprit n'en fut iamais capable,
I'admire ton Palais, & ta venteuſe Table,
Bien qu'vn chacun y ſoit fort maigrement traité.
Iadmire de tes biens l'extreme quantité,
Bien que l'acqueſt en ſoit devant Dieu deteſtable,
I'admire cet eſtat qui te rand redoutable,
Non tant pour ta vertu que pour ſa dignité.
Iadmire ton orgueil & cette longue atténte,
Qui promet à tes yeux cinq millè écus de rante,
Et dont la iuſte mort ton feu pere a mouchè.
Bref, i'admire l'éclat de ta riche Soutane
Mais i'é honte de quoi l'on dit en plain marchè,
Qu'on la fit tout expres pour l'vſage d'vn aſne.

D'VNE INIVSTE FORTVNE.

I'HONORE vn Financier, dont l'hòneur & la grace
Ne dementent iamais les belles actions,
Et dont le Ciel reglant les iuſtes functions,
Fait revivre en ſes mœurs la ſplendeur de ſa race.
L'avarice iamais dans ſon cueur ne ſe place,
Sa main fuit la rapine & les corruptions,
Il eſt au Roi fidele & ſes affections
Veillent ſoigneuſement la pauvre populace.
Mais j'abhorre ſur tout la fortune qui fait
Vn riche ſucceſſeur d'vn eſprit imparfait,
Et d'un buffle enrichi maint treſorier de France,
Qui còme ſon ayeul, ſans hòneur & ſans foi,
Ne plonge ainſi que lui ſes mains dans la finance,
Que pour vivre aux dèpens du public & du Roi.

Vne ieune beauté de l'aage de quinze ans,
Douce graſſe vermeille & d'vne riche taille,
Vne vive beauté plus chaude qu'vne Caille,
Quand il faut ſe reſoudre au combat des Amans.
Vne aymable beauté dont les yeus attrayans
Pourroient Mars ſurmonter au fort d'vne bataille,
Vne extreme beauté dont le cueur ſe travaille,
A travailler le cueur de mille pourſuivans.
Vne beauté qu'amour par ſur touttes élut,

Pour charmer ſouz ſa voix & chanter ſur ſon lut,
Les plus douces langueurs d'vn beau ſein qui ſoupire.
Beauté qui poſſedez tant d'amoureux appas,
Celui qui dans ces vers ſeulement les admire,
Pourroit-il bien les voir & ne vous aimer pas ?

Vne vieille Guenon de l'aage de cent ans,
Palle maigre boſſue & d'vne horrible taille,
Vne vieille drappeaux vne vieille ferraille,
Qui ne fait que pleurer le changement du tans.
Vne vieille qui peut ſous ſes yeux effrayans
Eſpouventer le chef d'vne forte bataille,
Vne vieille ſans dens dont l'eſprit ne travaille,
Qu'à rompre les deſſeins des genereux Amans.
Vne vieille Sorciere à qui Sathan apprit,
A conduire en ce lieu tant d'oiſeaux que l'on veid
Perdre à grans coùs de bec la plus part de nos pómes,
Vieille dont les Corbeaux eſperent leurs repas
Quiconques en reſſent le domage où nous ſómes
Pourroit-il bien te voir & ne t'abhorrer pas ?

FIN DE LA MVSE ÉPINEVSE.

CALLIOPE

OV

LA MVSE ROYALLE

AV ROY

Sur l'heureux succès des armes de Sa Majesté, durant les Années 1621 & 1622.

PVISQVE *de plus en plus ces ames infidelles,*
Vomiſſent contre toi leurs flâmes criminelles,
Que tout leur but ne gît, qu'à vivre en tout orgueil,
Sans foi, ſans Roi, ſans loi, ſans raiſon, ſans conſeil,
Marche marche, grand Roi; ſui tes ſaintes briſées
Ainſi que ſaintement tu les as commencées,
Et que Dieu, qui des Rois ſeconde le deſſein,
T'a mis l'addreſſe au cœur les armes en la main.

Purge auecques le fer cét incurable vlcere;
» Où l'huile eſt ſans pouvoir le fer eſt neceſſaire,
» De peur, comme l'on dit, que le membre infecté,
» Ne rende enfin de tàns le corps ſain tout gâté.
Tu le peux, tu le veux, & la France angoiſſeuſe,
Attend ce iuſte effèt de ta main genereuſe.
La ſaiſon t'y convie, & tes braves Sujets,
Approuvants tes deſſeins & tes ſages projets,
Brûlent d'impatience & forcenent d'envie,
De perdre en cette guerre & les biens & la vie,
Guerre iuſte ou iamais, puis qu'elle a pour ſon but,
Et l'hòneur de l'Egliſe & l'heur de ton ſalut.
He! qu'eut fait ce grand Roy, dont tu portes l'Image,
Pour eſtre, comme lui, ſi vaillant & ſi ſage,
Si ces gens que ſa dextre a ſi bien conſervez,
Se fuſſent contre lui fauſſement élevez?
Il les eût mis en poudre; & leur triſte avanture,
Eût ſervi d'exemplaire à la Race future,
Contre ceux qui voudroient enfraindre vne autrefois,
Les Preceptes de Dieu, la dignité des Rois.
Ainſi doi-tu grand Roy, digne fils d'vn tel pere
Suivre de tes deſſeins l'entrepriſe proſpere,
Si bien tôt ces eſprits, de qui l'orgueil ſi fier,
Eſt plus ferme qu'vn Roc, & plus dur que l'acier,
Ne vont ſe proſternants aux pieds de ta clemence
Pour expier leur crime & purger leur offence.
Dieu qui donna l'addreſſe au ſage Salomon,
La clemence à David & la force à Samſon,
La Iuſtice à Moyſe en tous ſes exercices,

Tes Armes conduira ſous ſes heureux auſpices
Puiſqu'en ſageſſe & force en iuſtice & douceur,
Tu poſſedes tout ſeul ces vertus, dans ton cœur,
Dont Salomon, David, & Samſon, & Moyſe,
Conſerverent leur peuple & l'honeur de l'Egliſe.
Ta valeur te fera marcher deſſur l'Aſpic
Et paſſer ſur le ventre au ruſé Baſilic;
Sans que ton ennemi plus longuement abbuſe,
(SIRE, pardone moi ſi de ces termes j'vſe)
Du fruit de ta clémence ainſi comme iadis,
Lors que vaincueur tu tins ces rebelles captis,
Et que ſauvant la vie à ces triſtes canailles,
Tu privas pour iamais leurs villes de Murailles,
Apres qu'en gemiſſant ils iurerent leur foi
De ne porter iamais les armes contre toi.
Mais ils feirent bien voir leur parole auſſi fauſſe
Que leur maudite erreur dont le Diable ſe gauſſe,
Car ils n'ont pas pluſtot la corde hors du col,
Qu'ils reprenent le cours de leur perfide vol.
Ils redoublent leur rage & font tout leur poſſible
Pour rompre les efforts de ta dextre invincible,
Font reuoir leur démarche & parmi leurs méchefs
Ramaſſant des Soldats, refont des nouveaux chefs,
Qui ſuivis d'vn fatras de troupes inſolantes,
Exercent leur fureur dans les Faux-bourgs de Nantes,
Affrontent tes ſujets vont les preſtres preſſant,
Et brûlent, enragés, les logis en paſſant,
Tandis que ta preſence eſt ailleurs retenuë,
Et qu'en tes beaux exploits ta valeur continuë.

Mais toi, SIRE, *mais toi, qui de iour, qui de nuit,*
Veilles ſur le bon heur qui tout par tout te ſuit,
Tu leur fais bien paroître à bon droit tout-à-l'heure,
Que leur ſerment eſt faux & ta parole ſeure,
Diſpoſant tes ſoldats l'on te void reſolu,
De punir vivement leur ſerment diſſolu;
Tu marches en campagne, & ton ire embraſée,
Donne comm' vn éclair ſur leur troupe abbuſée,
Bien que plus groſſe en nombre & non pas en pouvoir,
Que la tiene où ton cueur par ſur tout ſe fait voir.
Rien apres Dieu, que toi, n'enflamme tes Gens-darmes,
Dont le bonheur ne gît qu'au bonheur de tes Armes,
Tu parois à la Teſte vn Croiſſant qui, nouveau,
Sur mille aſtres nuiteux fait briller ſon flambeau.
Rien ne peut retenir ta vaillance guerriere,
Qu'on void en ceſt aſſaut parroître la premiére,
Sans que ta Majeſté brille plus richement,
Que du fer qui la couvre & lui ſert d'ornement.
Plus ſoigneux des combats que des vaines pareures,
Tu mépriſes le fard, le clinquant des doreures,
Ou ſi rien te fait brave ou remarquer te fait,
C'eſt ta bouche au Conſeil, ton courage à l'effét.
Vn Panache ondoyant ſur ta clere Salade,
Sert de marque à ta gloire, à ton cœur de parade,
Ta main porte pour Sceptre vn glaive en ce duel,
Dieu te ſert de Bouclair, de Coróne le Ciel,
Bref, on diroit à voir ta Majeſté Royalle,
D'Alexandre le Grand monté ſur Bucephale.
Mais ainſi qu'vn Lyon diſperſe furieux,

Les plus fiers animaux qui s'offrent à ſes yeux,
Tu n'as ſur l'ennemi pluſtôt ietté la veuë,
Que leur chef perd courage au iour de ta venuë,
Il fait voile, il s'enfuit, & ſemble que les vens,
Pour lui ſauver la vie ayent trop peu de tens.
Il laiſſe pour l'écot ſes Soldats ſur la place,
Qui n'eſperent plus rien qu'vne ſeconde grâce,
Mais en vain ſur ce but leur eſpoir s'entretient,
Ton cueur qui de leur crime à iamais ſe ſouvient,
Ferme à leur cris l'aureille & ſa grace à leurs larmes,
Pour les faire paſſer par la rigueur des armes.
Tu les iettes par terre & les mets en morceaux,
De leurs cors tronçonnez ſe paiſſent les Corbeaux,
Tu n'en ſauves pas vn, & l'on void ton épée,
Dans leur pariure ſang iuſqu'aux gardes trempée.
Et comme on veid le ſang des Geans carnaſſiers,
Engendrer des eſprits pires que les premiers,
A peine, ô puiſſant Roi, cette engence execrable,
Eut ſenti de ton bras l'ardeur incomparable,
Que leur ſang ſe r'anime & malgré leurs malheurs
R'attiſe dans leur ſein cent nouvelles erreurs,
Qui font revivre en France au fort de tes conqueſtes,
Non vn Hydre à ſept cheſs, mais vn Monſtre à cent teſtes,
Monſtre que ta vertu par ſes iuſtes efforts,
Doit faire vn iour mourir de cent ſortes de morts.
Or voyant que leur Secte & leur fole arrogance,
Pour vaincre ton pouvoir a trop peu de puiſſance
Ils changent de méthode & pour dernier recours
Vont chez les Eſtrangers mandians du ſecours,

Tandis qu'en ce deſſein ces ruſés crocodiles,
Tâchent encor vn coup par leurs larmes ſubtiles,
De gaigner ta clemence attendant qu'ils verroient
Succeder à leur gré ce deſſein qu'ils avoient,
Ils vont de ça de là ; leur chetive infortune,
Les force de peſcher dans la bourſe commune.
Lors Dieu ſcait que d'auis ſemés de toutes parts,
Dieu ſcait que de paquets de tous côtés épars,
Que d'argent épandu par toute l'Angleterre,
Combien en Alemaigne & par Mer & Terre,
Pour ſoudoier vn tàs de picoreurs confus,
Qui leur poulier quittant pour ſuivre leurs abbus,
Et qui preſſez de faim livreroient miſerables,
Pour croquer leur argent leur ame à tous les Diables.
Mais ils furent deceus lors que deux cents Anglois,
Moururent au ſecours des pauvres Rochelois,
Et qu'au plus bel eſpoir de leurs vaines lieſſes,
Le comte de Soiſſons les fait tailler en pieces.
I'ajoute à ce propos, cette fable de Rats,
Qui ſurmontez de faim dans certain vieil cabas,
Quitterent leur ſejour en faveur de deffendre,
Leurs amis que les chats par force veulent prendre.
On leur ouvre la porte ; & (bien venus qu'ils ſont)
De prendre du repos chacun d'eux les ſemond,
Ce ne ſont que feſtins que ragoûts qu'alegreſſes
Qu'eſpoirs de bon ſucces de leurs belles prouëſſes,
Bref, ils ont telle attente en leurs bons compaignons,
Qu'ils mépriſent des chats les aſſauts plus felons,
Ils affilent leurs dents, ils dreſſent leurs aureilles.

Réſolus de combattre & de faire merveilles,
Sortent hors de la paille & comme ils ſont ſortis,
Ils donnent vivement ſur leurs fiers ennemis,
Mais leur attente hélas ! eut ſi peu de durée,
Que de tout ce qu'ils ſont tous les chats ſont curée.
Auſſi croi-je en effet que ces Gens égarés,
N'auront pas meilleur ſort que leurs confedérés,
Si manques de cervelle ils ſont ſi temérères,
De mettre encor vn coup le nez dans tes affaires.
Ce n'eſt pas de preſent qu'ils ſcavent Dieu merci,
De quel bois tes Soldats ſe vont chauffant ici.
Ils le ſcavent du tans qu'ils penſerent bravaches,
Pâturer dans la France & leurs beufs, & leurs vaches,
Lors qu'en deux pas vn ſaut, le Roi Charles, dit on,
Leur feit lever le ſiege à beaux cous de bâton.
Tandis que ta valeur les attend de pied ferme
Ie veux de mon diſcours ſuivre le premier terme,
Pour dire que l'enfer n'a rien de ſi ſubtil,
Dont leur Secte infidelle & leur traître fuſil,
N'ait tiré l'Elixir & la plus vive amorce
Pour leur force aviver d'vne plus vive force,
Faire d'vn feu tout ſimple & pres qu'aneanti,
Vn brazier qui iamais ne puiſſe eſtre amorti.
Mais comme on void ſouvent leurs malices deceuës,
Pour n'eſtre, comme on dit, que de fil blanc couſuës ;
Tu mepriſes leur brigue ; & ces triſtes Hibous,
Qui ne ſifflent iamais, qu'en-fermés dans leurs trous,
Veirent au meſme inſtant tes guerrieres Phalanges
Foudroier de tout point leurs embûches étranges,

Et leur fçlt confeſſer, grand Prince, à leurs dépens,
Ta parole certaine & leurs cueurs decevans,
Et qu'étant Roi de France ils doivent reconoître,
Qu'en dépit de leurs dents tu dois eſtre leur Maiſtre.
Ta clemence qui change en leur endroit de nom
Ne ſonge plus qu'au ſang & non plus au pardon,
Tu vas devant Clerac ville ingrate & mutine,
Qui flotante au ſujet de ſa propre ruine,
Te reffuſe la porte & croyant à Sathan,
Suit l'aveugle chemin qu'a tenu Mon-tauban.
Toi, de qui l'Orient heureuſement rayóne,
Sur les ſanglants combats de l'horrible Bellóne,
Tu diſpoſes ton Siege, &, malgré les haçars,
Tu remarques la place & campes tes Soldars,
Soit que dans la tranchée, ou ſoit que dans les ſappes,
Les vns ſoient employeç; ou ſoit qu'aux contr'-eſcarpes,
Les autres ſoient prefix; ſoient qu'ils veillent tousjours
Qu'aux ennemis bloqueç on ne dóne ſecours,
Tandis que de pied ferme on ſoutient les ſailliës,
Que font deſſus le camp les troupes aſſaillies,
Chacun comme à l'envi fait conoître en effet,
Combien, à ton ſervice il porte de reſpect.
En ce ſanglant duel, en cette âpre écarmouche,
L'vn met bas cettuici, l'autre a terre le couche,
L'vn a le bras tronqué; l'autre a percé le flanc,
L'autre horrible de coús de pouſſiere & de ſang.
Le ſang coule par tout, & tant plus il decoule,
Moins ceſſe le Soldat, moins de ſang il ſe ſoûle,
L'vn avance ſur l'autre, & l'autre tout ſoudain,

Le rejette en arriere & rend ſon eſpoir vain,
La victoire eſt douteuſe & l'inſtable fortune,
Semble au vns favorable, aux autres importune,
Mais les tiens font ſi bien, Grand Roi, qu'enfin de tans,
Ils fauſſent leur deffenſe & leurs retrenchemens ;
Donent aux ennemis vne ſi vive chaſſe,
Que neuf cents, contre cent, demeurent ſur la place.
Mais comme on void ſouvent meſlés dedans nos cueurs,
Les douleurs de plaiſirs, les plaiſirs de douleurs,
Et comme en meſme iour Juppiter nous envoie,
La pluïe & le beau-tans, la triſteſſe & la joie,
Ainſi parmi tant d'heur & tant de bons ſuccès,
Ton cueur ſe ſent touché de maints iuſtes regrés.
Approuvant le mal-heur de ces ames rebelles,
Et regrettant la mort de tes Soldats fidelles,
Tu plains TERMES *ſur tous ; ce* TERMES *qui, diuin,*
Void naître ici le terme & l'heure de ſa fin,
Et de qui la valeur, qui merite vn volume,
A dicté ſous ton Nom cet Eloge à ma plume.
VNIQVE *honeur du Monde ! à qui mille guerriers,*
Ont ſacré leurs regrets & leurs iuſtes lauriers,
Pour qui ton Prince même, en faveur de tes armes,
Arrouza ton cercueil de maintes iuſtes larmes,
Puiſqu'vn ſi grand Monarque à ſoupiré ta mort,
Qui ne plaindroit helas ! la rigueur de ton ſort,
Si toutes-fois le ſort déplorable ie nomme,
De celui qui ſes iours pour ſon Prince conſome,
Et qui trouve plus d'heur de mourir ſous ſa loi,
Que de vivre inutile aupres d'vn ſi grand Roi.

Et leur fẽt confeſſer, grand Prince, à leurs dépens,
Ta parole certaine & leurs cueurs decevans,
Et qu'étant Roi de France ils doivent reconoître,
Qu'en dépit de leurs dents tu dois eſtre leur Maiſtre.
Ta clemence qui change en leur endroit de nom
Ne ſonge plus qu'au ſang & non plus au pardon,
Tu vas devant Clerac ville ingrate & mutine,
Qui flotante au ſujet de ſa propre ruine,
Te reffuſe la porte & croyant à Sathan,
Suit l'aveugle chemin qu'a tenu Mon-tauban.
Toi, de qui l'Orient heureuſement rayóne,
Sur les ſanglants combats de l'horrible Bellóne,
Tu diſpoſes ton Siege, &, malgré les haſards,
Tu remarques la place & campes tes Soldars,
Soit que dans la tranchée, ou ſoit que dans les ſappes,
Les vns ſoient employez; ou ſoit qu'aux contr'-eſcarpes,
Les autres ſoient prefix; ſoient qu'ils veillent tousjours
Qu'aux ennemis bloquez on ne dóne ſecours,
Tandis que de pied ferme on ſoutient les ſailliës,
Que font deſſus le camp les troupes aſſaillies,
Chacun comme à l'envi fait conoître en effet,
Combien, à ton ſervice il porte de reſpect.
En ce ſanglant duel, en cette âpre écarmouche,
L'vn met bas cettuici, l'autre a terre le couche,
L'vn a le bras tronqué; l'autre a percé le flanc,
L'autre horrible de cóus de pouſſiere & de ſang.
Le ſang coule par tout, & tant plus il decoule,
Moins ceſſe le Soldat, moins de ſang il ſe ſoûle,
L'vn avance ſur l'autre, & l'autre tout ſoudain,

Non tes actes passés, non tes preſens exploits,
Ains tes braves aſſauts, ains tes faits Heroïques,
Tes Triomfes ſacrez, tes effetz magnifiques,
Tes genereux deſſeins, tes ſieges commencez,
De villes priſe' à force & de Châteaux forcez,
Tes combats valeureux dont ces maudites peſtes,
Sans ceſſe rougiront nos Theâtres funeſtes,
Iuſqu'à ce que le ciel cette grace t'ait fait,
De rendre ton couroux dans leurs ſang ſatis-fait,
Si leur aveugle orgueil, ſi leur fiere inſolence
Ne previennent en bref, ta Royale clemence,
Et n'éteignent le cours de tes iuſtes ardeurs,
Non par des feins ſoupirs mais par des iuſtes pleurs,
Remettant en tes mains le reſte de tes places,
Qu'ils occupent encor par guerre ou par falaces,
Bien que ſous quelque cauſe ou couleur que ce ſoit,
Nul apres Dieu, que toi n'i puiſſe auoir de droit :
Ce qui fait qu'vn chacun, excepté l'Angleterre,
Et leurs confederez voudroient en cette guerre,
Mourir cent fois pour toi. SIRE *que plût à Dieu,*
Qu'en tes cheres faveurs ma Muſe cût quelque lieu,
Ie te ſuivrois par tout ; & parmi tant d'Orfées ;
Qui chantent à l'envi l'honeur de tes Trofées,
Ie paſſerois plus outre, & bruirois iuſque'aux cieux,
D'vn ſon maſle & hardi tes exploïs glorieux,
Dont l'eternel volume ainſi qu'vne Iliade,
Porteroit ſur le front le nom de GALLIADE,
Sans attendre, importun, de mon docte labeur,
Autre grace plus belle, ou plus digne faveur,

Que ſi peu qu'il plairoit à ta bonté propice,
De nourrir déſormais ma plume à ton ſervice,
Qui ſans faire le vain, mérite plus de prix,
Qu'vn tas de vieils griffons, qu'vn tas de vains eſpris,
Qui ſans foi, ſans hõneur, ſans reſpect, ſans merite,
Briguent indignement ta grace favorite,
Chancrent ton pauvre peuple, épuiſent tes treſors,
Et qui de freſſuriers ſont devenus Milords,
Tandis que ieune Atlas ton cueur plain de vaillance,
Va ſuant ſous le faix de l'Eſtat de la France.
Ou bien ſi le deſtin coniuré contre moi,
Me ravit ce bon heur d'eſtre conu de toi,
Puiſſé-je en ta faveur dans quelque ſolitude,
Vivre deſſus le Livre & mourir ſur l'étude,
Sans qu'vn Monſtre importun de procez obſtinés
Qui deſſus mon repos ſont du tout acharnés,
Banniſſe mes eſprits des Muſes ſolitaires,
Pour vacquer aux aſſauts de cent guerres contraires,
Guerre pire cent fois que celles qui nous font
Mourir dans tes combats le Laurier ſur le front,
Guerre qui pour ſon chef a cent Monſtres difformes,
Formez de divers cõrs & de diverſes formes,
Qui prend pour bataillon, & qui prend pour ſoldars
Les chagrins, les ſoucis ſemez de toutes pars.
Ici l'on ne diſcourt que d'affrons & de brigues
Que d'Huiſſiers, de Sergents, de frais & de fatigues,
Procureurs, Advocats, bien & mal conſultez,
De Greffiers exceſſifs, de Iuges affectés,
De cayers ſuperflus, d'outrageuſes ſentences,

De jeunes exceſſifs, d'exceſſives dépenſes,
De minuttes, de ſacs de pieces bien fournis,
De taxes d'examents, de rapports infinis,
De propos, de reſponſe en replique & duplique,
De maint brevet caſſé pour n'eſtre iuridique,
De reproches de ſaons, d'appeaux, de cautions,
De contracts diſputez de mille inſcriptions,
De Notaires notés qui ſont ſur les villages,
Cent fois pires que lous au milieu des herbages,
Qui pour leur crime étans juſtement interdis,
Sont ſouvent par la bourſe injuſtement remis.
Bref, ce ne ſont qu'aguets, qu'hameçons, precipices,
Qu'enfers, qu'obſcurités, qu'abîmes, & ſupplices,
Labyrinthes, écueils, Syrtes infortunés,
Contre les gents de bien ſeulement deſtinés,
Qui fardès de ſouz-ris, & ſucrez de caſſades,
De feints coûs de chappeau, de feintes bonetades,
De promeſſes de vent, d'infidelles ſerments,
Sont pires mille fois que ne ſont les Serpens,
Qui cachez bien ſouvent ſous les fleurs les plus belles,
Navrent nos pauvres cueurs de leurs pointes mortelles,
Où ie croi qu'à la fin le Diable ſe perdroit,
Quand le Diable en proces auroit le milleur droit,
Bien que tout ce qu'on void de plus fier en ce monde
Viene de l'Enfer méme où toute ruſe abonde.
Qui ſont, SIRE, *leurs chefs? Sont tout plain d'vſuriers,*
Qui gaignent (n'en déplaiſe à nos bons Iuſticiers)
Cent fois plus de procés par faveurs & par ruſes,
Qu'vn miſerable Poëte auec vn cent de Muſes,

Si pour juge il n'élit vn Iuge reveſtu,
Des plus beaux ornemens dignes de ſa vertu.
Guerre inique ſur tout ; guerre qui nous conſomme,
Guerre où le plus méchant eſt le plus habile home,
Guerre aux Muſes contraire, vtile à ces corbeaux,
Qui de leur Norriçons ſe déclarent bourreaux,
Et qui ſans foi, ſans loi, ſans code & ſans digeſte,
Font d'vn Ange vn Serpent, d'vn Ciron vne peſte,
Guerre qui conſiſtante en diſcordans accords,
Me perdroient, ô grand Roi, les biens, l'âme & le cors,
Si ta grace, ou la mort en qui ma Muſe eſpere,
Ne m'ôtent mort ou vif de ce lacq de miſere,
Dont le joug m'eſt ſi rude & le faix ſi peſant,
Qu'il m'eût trop mieux valu mourir en te ſervant,
Au ſiege de Sainct Iean, ou devant la Rochelle,
Que de ſouffrir helas ! vne fatigue telle.
Mais quoi qu'il m'en arriue il n'importe, ô grand Roi,
Moyenant que le Ciel, qui veille deſſur toi,
Et qui charge ton chef de Lauriers, & de Palmes
Rende nos triſtes iours & plus doux & plus calmes ;
Que le vif orient de ton ieune Prin-tans,
Diſſipe les broüillas & l'horreur de ce tans,
Affin qu'en peu de iours ces aveugles Pygmées,
Qui s'oppoſent au cours de tes armes ſacrées,
Puiſſent voir la lumiere & recognoiſtre enfin
Qu'il faut que ſous tes loix leur orgueil prene fin.

VAVDEVIRE ROYAL.

Ie m'en vai boire à la ſanté du Roi,
Sus ce deſſein mes amis plegès moi,
Mon cueur vous en ſupplie,
Chantons l'honeur de ſes braves exploitz,
Qui nous font perdre en ce bon vin François,
Toute melancholie.
Puis qu'à preſent la France eſt en repos,
Chanton, vuidon les verres & les pots,
Il ne faut plus qu'on pleure ;
Loin, loin de nous avares rechignez,
Quand vous aurez la blète ſur le nez,
Il n'en ſera plus heure.
Vieilles ſans dens qui couvés les ècus,
Fleaux d'Apollon, d'amour, & de Bacchus,
Qui troublez nótre fête,
Sortès d'icy, marchez en vos maiſons,
Pleindre & gemir auprez de vos tiſons,
Sans nous rompre la tète.
Vous que l'vſure & le monde entretient,
Vous, que l'orgueil à nos dépens ſoutient,
Aux cuiſines ſi graſſes,
Fuyez d'icy, que la peſte bien toſt,
Puiſſe aux Enfers faire faire du Roſt,

De vos vieilles Carcaſſes.
Allez au Diable, & vous & vos treſors
Ce n'eſt pas vous qui fétes nos accords,
Quand la France eſt en trouble,
S'il n'i pendoit tant s'en faut que cinq ſouz,
Pour aſſiſter la France auecques nous,
Vous n'auriez pas vn double.
Puis qu'au Public vous ne fétes nul bien,
Laiſſez nous boire & ne nous dites rien,
Si nous vivon du noſtre,
Que ſçauez vous Meſſieurs, ſi quelques vns
Voudront pour vous quand vous ſerez deffunz,
Dire vne Pate noſtre.
Puis que du Ciel nôtre Prince èt beni,
Puis qu'en ſon grè ſon vrai Peuple èt vni,
N'ayons plus d'autres craintes,
Que d'offencer ſes hôneurs meritez,
Qui s'égayant de nos proſperitez,
Fait ceſſer toutes plaintes.
De Medecins, d'Huiſſiers, & de Sergens,
De chiquaneurs, de tout plain d'autres gens,
Le bon Dieu nous preſerve,
Qui ne les void ie le croi bien heureux,
Et plus encore qui peut vivre ſans eux,
Lors que Dieu le conſerve.
Il vaut mieux vivre auec ſon peu de train
Le dos au feu le verre dans la main,
La Perdrix ſur l'aſſiette,
Que de ſe rendre aux mains d'vn Medecin,

Que de cracher le nez dans vn baſſin,
Et de faire diette.
Sus donc à moi i'è déja beu d'autant,
Si vous m'aimés vous en ferez autant,
Sus ſus la main au verre,
Se batre ainſi, s'entrepercer le flanc,
De vin cleret, & l'eſprit de vin blanc,
C'eſt vne douce guerre.
Iambons fumès & vous Pâtès de veau,
Tartes, Gâteaux, & langues de Pourceau,
Si vous auez enuie,
D'accompaigner ce bon vin que voici
Venez à nous & chaſſez le ſouci,
Qui combat nôtre vie.
Triſte Rochelle, & vous fier Montauban
Qui ne croyez qu'aux abbus de Sathan,
He ! que penſez vous faire ?
Craignez vous point la fureur de mon Roi,
Qui pour vnir tout ſon peuple à ſa loi,
Eſt preſt de vous deffaire.
Eſperez vous, quand vous ſerez vaincus,
Que vous puiſſiez auecques vos écus,
Vous remettre en ſa grace ?
Non, non, plutôt la mer ſera ſans eau,
Que vous puiſſiez fuir le juſte fleau,
Dont le Ciel vous menace.
Lors que ie ſonge à ce triſte accident,
De qui ma Muſe eſt l'oracle euident,
Et vous l'heureuſe proye,

Ma crainte fuit, ie n'ai plus de tremeur,
Ou s'il me reſte encore quelque peur,
C'eſt de mourir de joye.

FIN DE LA MVSE ROYALE.

MELPOMENE

OV

LA MVSE FVNEBRE.

A MONSIEVR DANFERNET,

Conſeiller du Roy, Préſident en ſa Cour de Parlement de Rennes.

SONET.

QVE ne ſui-je auſſi près de ta chere preſence
Que ie ſuis éloigné de ton nouveau ſejour !
Pour te conter l'ennui qui nous fait chaque iour,
Regretter ton mérite & pleindre ton abſence.
Tandis que ta vertu feit icy reſidence,
Tandis que ſon éclat brilloit en cette Cour,
Nos iours furent ſereins, vn chacun à ſon tour,
S'égaioit au bon-heur de ta ſage Prudence.

Mais puis que le deſtin nous prive d'vn tel heur
Puiſqu'ailleurs ie ne puis poſſéder ta faveur,
Qu'en ceſt heureux climat, tout l'honeur de Bretaigne,
Pren, mon cher DANFERNET, *cette Muſe de moi,*
Attendant que le Ciel, qui ton heur accompaigne,
Me retire d'icy pour vivre aupreꝛ de toi.

EPICEDIE

OV

REGRETZ FVNEBRES.

Sur le Trépas de Monſieur de BERNIERES, vivant conſeiller du Roi, Preſident au Parlement de Normandie.

QVEL beau Soleil helas! va ſur nous éclypſant?
Quel meſſage, ô bons Dieus, nous va-ton anonçant?
D'avoir ſi tôt perdu, malheureux que nous ſomes!
Non l'eſpoir des Humains, mais l'ornement des Homes.
O malheureux deſtins! ô cruauté des cieus!
Que vos effetꝛ helas! nous ſont pernicieus!
Quel Ocean de pleurs, quelꝛ triſtes ſtratagémes
Quel tragique regret, quelles douleurs extrémes,
Entretiendront mes yeux pour plaindre dignement.
Cét eſprit dont le cors repoſe au monument!

Vous, qui fûtes jadis ſes fideles compaignes,
Vous qui pour l'honorer quitâtes vos montaignes,
Qui, Muſes, le ſuiviez, & qui de vous ſuivi,
Se veid de vos faveurs divinement ravi,
Si vôtre voix parla par ſa divine bouche,
Si ſon cruel trépas aucunement vous touche,
Si vous reconoiſſez en combien de façons,
Cèt Aſtre aima, vivant, vos divines chanſons,
Honoron ſa memoire, & pour dernier office,
Faiſon lui de nos vers vn iuſte ſacrifice,
Verſon deſſur ſa Tombe vne moiſſon de fleurs,
Et les entretenon des ruiſſeaus de nos pleurs.
Que vos ſacrez Lauriers en Cyprez ſe mélangent
Et qu'en larmes de deuil vos ſaintes eaux ſe changent,
Ceſſez pour quelque tans de vanter ſur vos vers,
L'hôneur de ce grand Roi qui donte l'vnivers,
Dont les juſtes combatz, dont les riches victoires
Surmontent l'impoſſible & laſſent nos hiſtoires ;
Servez vous de l'abry de ſes Palmes encor
Pour plaindre dignement vn ſi riche treſor,
Faites de toutes parts. en cent triſtes manieres,
Retentir le Trépas de ce grand DE-BERNIERES,
Bernieres qui deffunt vous fait mourir d'ennui,
Et qui voulut, vivant, vous retenir chez lui.
Et vous Aſtres brillans, vous eſprits adorables
Qui réglez de Themis les Temples venerables,
A qui ce beau Soleil dônoit tant d'ornement,
Tandis qu'il éclera ce ſacré Parlement,
Et dont le fier départ cauſe nôtre infortune,

Que ie regrette helas ! vôtre perte cómune,
Ce fut l'appui des bons, des veufves le ſoutien,
L'eſpoir des orfelins, des Pauvres le maintien,
Iamais plus bel eſprit le ſoleil ne veid naître,
Et iamais vn tel hóme au monde ne peut être.
Ses publiques trauaux pour ſaints furent cónus,
Et ſes iuſtes arrèts pour oracles tenus,
Lors que, réglant le cours du ſaint Temple d'Aſtrée,
Les Oracles ſortoient de ſa bouche ſacrée.
Ce fut l'heur de nos iours, & ſa belle vertu.
Suivit par tout l'hóneur dont il fut revètu.
Il fut docte, prudent, il fut, cóme vrai Iuge,
La frayeur des méchans, des juſtes le refuge,
Veillant ſur l'interèt du public & du Roi,
Modeſte aux accidens, & conſtant en ſa foi.
Il fut promt en ſa charge, & ſon ame invaincuë,
D'aucun vent de faveur ne fut iamais émeuë.
Il fut ſoigneux des arts, & ſur tout eſtimé,
Les Muſes bien-aimant, des Muſes bien-aimé,
Qui de ce Siecle ingrat injuſtement banies,
Quitterent d'Helicon les beautez infinies,
Pour vivre auecques lui, pour faire en ſon ſejour,
Vn Paradis nouveau de Muſes & d'Amour ;
Où ce Mæcene, épris de leur divine flame,
Traittoit leurs norriçons à l'egal de ſon ame,
Bref il fut, cóme dit d'Octave Ciceron,
Le pere de Minerve & l'enfant de Iunon.
Mais ainſi que le Ciel le plus ſouvent s'empare,
De ce qu'il void d'exquis, de plus beau, de plus rare,

Et cõme le Soleil attire obliquement,
Les plus douces vapeurs de l'ondeux élement,
De mème ce grand Dieu dans les voûtes divines
Attire des mortels les ames les plus dignes ;
L'vn produit la roſée & les venteux Zefirs,
Qui, ſelon les ſaiſons, qui ſelon nos deſirs,
Humectent doucement, ſous leurs douces haleines,
Les montaignes, les preꝛ, les valons & les plaines,
L'autre, par la faveur des ſainctes Legions,
Comble d'heur nõtre eſpoir, d'eſpoir nos actions
Dont le juſte progreꝛ, dont les fruits manifeſtes,
Parvienent à la fin juſqu'aux voutes celeſtes.
Voila le beau guerdon, que ce divin eſprit,
Poſſede dans le Ciel aupres de IESVS-CHRIST,
Où vivant des douceurs de ſa grace feconde,
Cet eſprit s'eſt acquis ce treſor dans le monde,
Reçoit l'heureux accueil des eſprits glorieux,
Qui ſe ſont cõme lui rendus dignes des cieux,
Void ſon Dieu face à face, admire ſes merveilles
Et contemple, ravi, ſes œuvres non-pareilles,
Se repaît du Nectar de ſes ſaintes faveurs,
S'afflige de nos ris, & ſe rit de nos pleurs,
Diſcourt des faitꝛ de Dieu dans la trouppe des Anges,
Et chante auecques eux ſes divines louanges,
Void d'où le Ciel ſe meut, ſçait d'où les élemens
Tirent leurs qualités, leurs divers mouvemens,
D'où naiſſent les éclers, d'où procede le foudre,
Cõme l'air peut en eau les nuages reſoudre ;
Sçait la cauſe des vens, & leur divers effét,

La forme, la matiere, & la ſuite & l'objet,
Void du Soleil errant les courſes vagabondes,
L'eſſence de la Lune, & les cauſes ſecondes.
Void de combien l'état des Humains malheureux
Differe des plaiſirs qu'il reçoit dans les Cieux,
Il void tout, il ſçait tout, il entend l'harmonie,
Dont le Ciel s'entretient en ſa courſe infinie,
Bref, il cueille le fruict de ſes iuſtes trauaux,
Tandis que nous flotons dans la mer de nos maux.
Vous ſa chere moitié, vous ſa chere compaigne
Qu'vn regret importun maintenant accompagne,
Ie ne ſçaurois penſer qu'en promenant vos yeux,
Sur ſes rares vertus qui decorent les Cieux,
Vôtre ame que ſa mort a du tout affligée,
Ne ſe trouue en ces vers tant ſoit peu ſoulagée,
Vers qui vous feront voir que vous pleurez en vain
La perte de celui qui fait vn ſi beau gain,
Lors que quittant ce cors, ou plutôt cette fange,
Son ame feit au Ciel vn ſi notable échange.
Ceſſez donc de vous plaindre, & faites qu'en vos pleurs,
Vous ſubmergez l'excez de vos triſtes dôleurs,
Ne pleurés plus celui qui ſe rit de nos plaintes,
Tandis que nous pleurons de ſi vives atteintes,
Vôtre époux n'èt point mort; la mort n'a point de lieu
Sur celui qui ne meurt que pour reuiure en Dieu;
Le viure eſt plus fâcheux; cette mortelle vie
N'èt qu'vne mort viuante à cent maux aſſeruie,
Quittez ie vous ſuppli' ces pleurs deſordônez,
Sans faire tort, Madame, au rang que vous tenez,

Que ſi vôtre douleur ne peut eſtre appaiſée,
Que ces torrens de pleurs ſe changent en roſée,
Que ces rudes ſanglots, que ces fiers Aquilons
Changent en doux Zefirs leurs efforts plus felons.
Que la ſeule raiſon vous ſerue de Dictame,
Contre tant de regrets qui combattent vôtre ame,
Reuenez à vous mème & reuenant à vous,
Ce ſuject vous ſera plus facile & plus dous,
Que ſi le ciel avoit conſpiré ſur ſa vie,
Pourquoi contre le ciel vous rendez vous partie?
Si Dieu pour ſon bon-heur l'a dans le ciel conduit,
Faut-il vous mal-heurer au bon-heur qui le ſuit?
Non, non, chere Artemiſe, au contraire il faut dire,
Que tout ce qu'ici bas la Terre peut produire,
De plus beau de plus cher en ce monde inconſtant,
D'honorer ſa vertu n'eſtoit pas ſuffiſant.
Lui, qui de mille hòneurs veid ſon ame étoffée,
Qui fut des beaux eſprits l'vnique Coryphée,
Qui des juſtes Mortels fut l'eſpoir & l'appui,
Qui mortel n'eut iamais rien de mortel en lui,
Et qui n'eut rien d'égal à ſon divin merite,
La Terre était trop baſſe & pour lui trop petite.
Rien ne pouvoit attaindre à ſa belle clarté,
Il faloit, pour l'hòneur qu'il avoit merité,
L'elever juſqu'au ciel ainſi qu'vn Ganymede
Sur l'Aigle des vertus que ſon ame poſſede,
C'eſt la, que ce grand Dieu qui juge de nos cueurs
Lui rand à double prix le fruict de ſes labeurs.

EPITAFE DE FEV MONSIEVR DE MONCHAVVET.

Vovs, qui de vos ſoupirs importunez les ombres,
Qui troublez vôtre vie au repos de mes jours,
Vos plaintes maintenant me font autant d'encombres
Et qui contre la mort ſont manques de ſecours.
Ne liſez point ces vers dont la Muſe me louë,
Si vous priez pour moy mes amis c'èt aſſez,
Aux paſſans incònus ces triſtes vers ie vouë,
Non à vous qui mon eſtre & mon nom conoiſſez.
PASSANT, *ſi tu veux voir d'où procede mon ètre,*
Ly ces vers ſur ma Tombe où mon cors eſt reclus,
T'apprenans qui ie ſuis, ils te feront conoître
L'état où tu ſeras quand tu ne ſeras plus.
DANFERNET *fut mon nom, dont la clarté premiére,*
Qui reluit ſur l'hònеur de mes nobles Ayeux,
Au couchant de mes iours dòne plus de lumiere,
Qu'en ſon vif Orient le grand aſtre des Cieux.
A paine ma naiſſance eut le pié mis au monde,
Que ma naiſſance mit le monde ſous le pié,
Deſtinant dans le ciel, ſur qui mon cueur ſe fonde,
Ma foi mon cueur, mes vœux, mon ſoin, mon amitié.
Chacun jugea des lors que l'aſtre de Mercure,
Suivit mon horoſcope & l'heur de mon deſtin,
Qui de mes actions prenant l'heureuſe cure,
Me feit ſurgir au port d'vne ſi douce fin.

La vanité du monde auſſi me feit reſoudre,
Que tout le monde eſtoit mondaine vanité,
Que l'hòme qui ne vient que d'vne vaine poudre,
Se peut mèmes nómer vaine mondanité.
Cela n'empècha pas qu'au tans de ma ieuneſſe,
Ie ne feiſſe à mon Roi parètre en tous endrois,
Qu'il faut vaincre ſoi-meſme & changer ſon addreſſe,
Pour l'ètat de l'Egliſe & l'hòneur de nos Rois.
Mes FILS *m'ont acquité des trauaux de la Guerre,*
Quand l'aage m'axantoit de monter à cheval,
Mes armes m'ont acquis vn Renom ſur la Terre,
Sur qui iamais le tans ne peut faire de mal.
Ie leur laiſſé des biens auecques de la gloire,
Autant que Gentil-hòme en ſcauroit ſouhaiter,
S'ils conſervent entr'eux l'hòneur de ma memoire,
C'eſt tout le bien qui peut mon eſprit contenter.
Pour rendre apreȝ ma fin leurs vertus eſtimées,
I'é formé leur ieuneſſe au patron de mes mœurs,
Les vns dans les Eſtats, les autres aux armées,
Ont acquis de la gloire & gaigné des hòneurs.
L'avarice, la pompe, & la faveur des Princes
N'ont peu forcer l'hòneur de ma conſtante foi,
De chercher ſur les flots des eſtranges Provinces,
Ce bon-heur que le Ciel me feit trouver cheȝ moi.
I'é cheri mon prochain autant còme moi mème
Selon que Dieu grava cette loi dans mon ſein,
Car Dieu n'aime iamais vn hòme qui point n'aime,
Comme ſon propre hòneur l'hòneur de ſon prochain.
Tandis que ie vècu, ma maiſon fut ouverte,

A ceux que i'é iugez dignes de ma maiſon,
Ie deteſte tous ceux de qui l'ame couverte,
Sous vn maſque ſucré cache de la poiſon.
I'aimé ſur tout la paix; j'empéché que mes Homes
Ne fuſſent au procez l'vn ſur l'autre animez,
La chaſſe où ie parù ſur tous les Gentils-homes,
Conſoma la plus part de mes iours conſomez.
Des Lous & des Sangliers j'exterminé l'audace,
Sous l'éclat de ma trompe & le bruit de ma voix,
Les vices de mon tans fuioyent devant ma face,
Comme devant mes chiens les animaux des bois.
PASSANT, *retire-toi; mon ombre te convie,*
De ſonger en ta mort plutót qu'en mon trépas,
Malheùreux eſt celui qui regrette la vie,
Qui ſous tant de malheurs va retenant ſes pas.

EPITAFE DE MONSIEVR D'ARLVS.

CI gît le cors d'Arlus; d'Arlus qui fut vivant
Vne fleur de vertu ſur le vice des Homes,
Dont l'eſprit dans le Ciel ſe trouve auſſi contant,
Que ſa mort nous afflige en la Terre où nous ſomes.
A paine ſa belle ame à ſon cors s'vniſſoit,
Que le fruit preceda la fleur de ſon entrée,
Ainſi qu'en Babylone vne épine ſe void,
Qui germe au méme iour qu'elle ſe voit entée.
D'vne ſi rare fleur, d'vn fruit ſi precieux,

Il feit naitre vn treſor, au prin-tans de ſon aage,
Dont les divins effetz ſervoient en chaques lieux,
Aux ieunes d'exemplaire, aux vieils d'apprentiſſage.
Cet eſprit reſſembloit à ces arbres fecons,
De qui chacune branche entretient vne greffe,
Car de tous ſes penſers ſe formoient des leçons,
Dont ſa mort nous a fait vne éternelle fieffe.
Le Ciel fut le ſeul but de ſes doctes deſſains,
Iugeant toute la Terre indigne de ſa gloire,
Auant que par la mort ſes iours fuſſent éteints,
Le ſoin du monde eſtoit éteint de ſa memoire.
Viuant il a toù-jours le vice combatu,
Son cueur en qui vivoit tout le Chœur de Parnaſſe,
Eſtoit ſi plain de gloire, & ſi plain de vertu,
Que le vice iamais n'i pût trouver de place.
Du Roc de ſes vertus vne Onde rejalit,
D'où mille beaux eſprits tirent leurs origines,
Ainſi qu'vn grand Torrent qui d'vn tertre ſortit
Pour humecter le plan des campaignes voiſines.
Il aima tellement les hòmes relevez
Qu'il s'extaſoit au ſon de leur vives loüanges,
Il abhorroit ſi bien les eſprits reprouvez,
Qu'on les void dans ſes vers cóme porcs dans la fange.
Vous qui deſſus ſa foi mettiez tout vótre appui,
Vous, ſur qui ſe fonda ſon amitié fidelle,
Plaignez ſur vos beaux vers le trèpas de celui,
Dont l'honneur vous fait vivre vne vie éternelle.

EPITAFE DE R. A. S. D. L.

MON ame vit au Ciel, mon cors gît en la Terre,
Vivante eſt à jamais la gloire qui m'enſerre,
Paſſant, en peu de lieu mes os furent couvers,
Ma gloire a pour Tombeau tout ce grand vnivers,
La Tombe de mon cors d'vn mortel fut bâtie,
Vn Dieu feit le cercueil de ma gloire infinie,
Mon cors & ſon Tombeau quelque iour periront,
Ma gloire & ſon cercueil pour iamais dureront,
Pour autant que le tans qui finit toute choſe,
N'a pouvoir ſur la Muſe où ma gloire eſt encloſe,
L'honête Pauvreté fut ma richeſſe ici,
Et toute ma richeſſe eſtoit de vivre ainſi.
Ie fù pourtant heureux, & le Dieu qui preſide,
Sur le ſacré trouppeau du Temple Pégaſide,
Me rendit ſi contant qu'enfin ie preferois
Ce ſeul contantement aux delices des Rois.

LE TOMBEAV

DE FEV MONSIEVR DV GAST,

ci-deuant dedié à feu Madame de la FOREST,
ſa Mere.

VOVS, qui courés les airs, les cieux, la terre & l'vnde,
Vous, qui reglez le cours des accidens du monde,
Vous qui cauſez le bien & forgez le malheur,
Vous, de qui le plaiſir ne ſe plaît variable
Qu'à traverſer celui dont l'eſpoir miſerable,
Eſpere en vos effets trouver de la faveur.
Ceſſez pour l'aduenir, ô fieres Deſtinées,
Ceſſez, vos mouvemens, vos cours & vos menees,
Si le but plus commun de vos effets divers,
Eſt d'élever le vice & la vertu deffaire,
Nous raviſſant Dafnis, que ſçaurież vous plus faire,
Puiſque Dafnis étoit l'hóneur de l'vnivers?
Si prodiguant en lui tant de graces fameuzes,
Pour l'obliger aux lois des Parques rigoureuzes,
Vous le fîtes mortel en cet humain ſejour,
Que ne permetiez vous, ſans lui porter envie,
Ou qu'il vécut du moins vne plus longue vie,
Ou qu'il pût voir ſa fin auſſi tót que le iour?
Nous n'euſſions pas perdu l'eſpoir & le courage,

De voir ce ieune Mars en l'Auril de ſon aage,
Briller dans la campaigne au milieu des guerriers,
Emploier ſa valeur au bien de la Province,
Triumfer de la crainte & ſacrer à ſon Prince,
Ses armes, ſa vertu, ſa gloire, & ſes lauriers.
Soleil, vi-tu iamais vn Caualier plus digne?
Et portas-tu iamais, o Terre, vn plus inſigne?
Mort, as-tu bien le cueur de l'avoir abbatu?
Cieus, pûtes vous permettre vn ſi cruel deſaſtre?
Veltes-vous ſans horreur éclypſer ce bel Aſtre,
De qui les Aſtres même empruntoient leur vertu?
Toi, que la méme horreur a conceu dans les vmbres,
Où ſe font les malheurs, où ſe font les encombres,
Monſtre, qui des Enfers aux meurtres fus inſtruit,
Cruel, lâche & perfide eu-tu bien l'aſſurance,
De meurtrir lâchement ce Surgeon dont la France
Se promettoit la gloire auſſi bien que le fruit?
Vivant il fut parfét & du cors & de l'ame,
Mars dreſſa ſon courage, & l'amour de ſa flame,
Enflamma doucement les traits de ſa beauté,
Les Muſes à l'enui celebroient ſes loüanges,
Et l'hóneur qu'il s'âcquit en tant de lieus étranges,
Où pour ſeruir ſon Prince il s'eſtoit tranſporté.
Ces diuines vertus, ces beautés ſingulieres,
Cachoit des fruits tous meurs ſous des fleurs printanieres,
Il fut né pour bien faire, & pour bien diſcourir,
Bref, en le façonant la Nature fut telle,
Qu'elle en fut amóreuſe autant cóme cruelle,
De le faire ainſi naître & le faire mórir.

Pour ce qu'eſtant divin nulle induſtrie humaine
Ne pouvoit paindre au vif ſa vertu ſouveraine,
Ces trois Dieus eurent ſoin de tracer ſon renon,
Mars du bout de ſa lance a gravé ſon audace,
Amour d'vn plus beau trét la douceur de ſa grace,
Et Phœbus a chanté ſon los ſur Helicon.
Chaſte & ſainte FOREST, *aux vertus conſacrée,*
Puiſque cette belle ame eſt de vous ſeparee,
Puiſque ce fils de Mars eſt ſous le monument,
Vous pouvez bien en pleurs paſſer vos exercices,
Car en perdant DAENIS *vous perdez vos delices,*
Puis que Dafnis eſtoit votre contantement.
Qu'on n'entende chez vous que complaintes funebres,
Que l'on change en regrés tant de chanſons celebres,
Dont vos Nimfes ſoloyent animer vôtre bois,
Lamentés deſormais ſa cruelle auanture,
Et que les triſtes eaus accordent leur murmure,
Aux accens langòreus de leurs dolentes vois.
Mais non, conſolez-vous en ces triſtes vacarmes,
Submergès vos ennuis au torrent de vos larmes,
Que ce torrent de pleurs mette fin à ſon cours,
Que la conſtance regne où la douleur demeure,
Puis qu'il faut ici bas que toute choſe meure,
Et voir notre naiſſance en la fin de nos iours.
La mort ſurmontant tout met toute choſe en proïe,
Les enfans des Dieus même ont ſenti devant Troie
L'inevitable arrèt du pouvoir de ſes mains,
Iupiter ne pût onc tant fére que la Parque
N'ait ſon fils Sarpedon fét paſſer dans ſa Barque,

Et paié le tribut que lui fait les Humains.
Bien qu'il faille ſubir vne telle contrainte,
Dafnis ſur Sarpedon a du moins cette attainte,
Qu'ayant éterniſé ſon renom precieux,
Le Ciel fera, malgré le Tombeau qui l'enſerre,
Qu'autant qu'il fut aimé des Homes ſur la Terre,
Il ſe verra cheri des Anges dans les Cieus.

IN TVMVLVM NOBILISS.

VIRI IANI BAPTISTAE VASSII,

Gaſtæi

ELEGIA.

GASTÆO dederat Natura genuſque decuſque
Corpus & infractum robore munierat.
Artibus ipſa ſuum Pallas formârat alumnum,
Edoctum forti tela mouere manu.
Edoctum pugnacis equi calcaribus armos
Figere, vel frænis flectere mobilibus.
Iamque animo inuicto caput obiectare periclis
Nouerat, huic ferrum ſtringere ludus erat,
Cumque Venus talamos, atque arma Cupido paraſſet,
Vt iuuenem caſtris fiſteret ipſe ſuis:

Haud Marti genitum potuere auertere ab armis,
Mollibus aut animum frangere deliciis.
Vix malis, lanugo, huius cum martia dextra
Fixit apud Belgas inclita ſigna ſui.
Ceu iubar eximium radioſo lumine, latè
Militis emicuit gloria prima noui.
Inuidit Mors dira, ſcelus meditata nefandum,
Latroniſque manu perdidit intrepidum.
Lethali plumbo pectus, transfodit inerme,
Quod Mars armatum vincere non poterat.
Ceu Paridis telo cecidit transfixus Achilles,
Crudeli virtus vulnere laſſa iacet.
Sed Fama egregium quæ quondam exciuit Homerum,
Pelidæ ut caneret ſplendida facta Tuba,
Illa eadem Muſas toto ex Helicone vocauit,
Que ferrent triſtes huic tumulo inferias.
Sed nullum nobis hæc ferrea ſæcla tulere
Mæonidem, hunc dignis qui lacrimis decoret.
Non ſupereſt Orco merſum qui vendicet Orfeus.
Defuncto reditus impia Parca negat.
Quod licet, hæc patrio offerimus monumenta dolori,
Viuat ut æternum mortuus ante diem.

SVR SON ANAGRAME,

IEAN BATISTE DE VASSI,

Dieu t'a bien aſſiſté.

CE iour te fut enſemble heureux & malheureux,
Où l'on veit, cher LE GAST, *ta lumiere ravie,*
Malheureux pour ſentir ce coup pernicieux,
Heureux pour ce qu'en Dieu tu diſpoſois ta vie.
Au retour de l'Egliſe, incertain de ton ſort,
DIEV T'A BIEN ASSISTÉ *contre cette aduenture,*
Mais l'Auteur de ta fin a priué par ta mort,
Son ame de ſalut, ſon cors de ſepulture.

EPITAPHE.

DE FEV MADAMOISELLE DE BORDES.

FOLLIGNI fut mon nom & ma naiſſance,
Le Ciel mon but, la Terre mon tumbeau,
Dieu me feit naître, en mon aage plus beau,
Dans la COLVMBE *vne heureuſe alliance.*
A mon Epoux i'é donné ma creance,
A mes enfans i'è ſervi de flambeau,

I'e dans leurs cœurs, comme dans vn tableau,
De mon amour gravé la ſouvenance.
I'é mis en Dieu mon ſoin & mon eſpoir,
Ma patience aux ennuis i'é fait voir,
Et mes plèʒirs aux douleurs de l'envie;
Mourante ainſi, PASSANT, *tu ne dois pas,*
Plaindre ma mort, ny regretter ma vie,
Qui me fait vivre en dépit du trépas.

EIVSDEM EPITAPHIVM

ANGVSTO *tegitur Gilleta Folignia buſto,*
Auguſto Carum marmore digna tegi.
BORDIVS *huic coniux, fractus mœrore, paraſſet*
Arte laboratum Phidiæca tumulum:
Sed cui viuæ odio faſtûs, & inania mundi
Ludicra, defunctæ pompa moleſta foret.
Ipſa ſibi viuens, monumenta perennia ſtruxit,
In quæ nil quidquam ſecula iuris habent.
Candor, & alma fides, pietas, prudentia conſtans,
Quas coluit vitæ ſunt monimenta piæ.
Hæc eadem proli (ſupereſt quæ multa fideles)
Eſſe dedit comites, perpetuaſque duces.
Clareat his titulis iſtud ſine fine ſepulchrum,
Nec Mauſolæi molibus inuideat.

SVR LE TRESPAS

DE GABRIEL, ET TANEGVI LE CHEVALIER,

fils de Monſieur d'Aigneaux, Preſident aux Eleuz à Vire.

DEVX ieunes Chevaliers repoſent
Sous ce Tombeau chargé de dueil,
Dont les cieus, qui de tout diſpoſent,
De leurs cors ne font qu'vn cercueil.
Paſſant, qui paſſes ce paſſage,
Songe en tà Mort; va ton chemin,
Puis qu'en faiſant même voyage,
Tu dois preiidre vne même fin.

A MONS. HERMIER,

conſeiller au Preſidial de Caen, ſur la mort de ſon fils.

SONET.

C'EN eſt fait; & iamais les pleurs en cete perte,
(Bien qu'elle ſoit ſans pair la perte que tu fis)
Ne te feront revoir ni revivre ton fils,
Que la Parque a ſurpris en vne aage ſi verte.

HERMIER, *ton fils vivroit ſi la Muſe diſerte*
Pouvoit vaincre la mort où tes vers ſont prefix,
Vers qui rendans nos yeux en larmes tous confis,
Pourroient fendre le cueur d'vne roche deſerte.
Soit qu'il eût à ſaize ans aux lettres fait ſon cours,
Qu'il ſoit mort ſur le point qu'en l'Hyver de tes jours,
Il deuoit te ſur-viure au ſaint Temple d'Aſtrée,
Sçai tu pourquoi le Ciel s'eſt de lui revêtu?
Pour ce que de ce tans l'ignorance ferrée,
N'étoit digne du fruit de ſa belle vertu.

AVTRE.

AINSI *void-on au fort d'vne attente incertaine*
Le labouŕeur privé des fruits de ſon labeur,
Lorſqu'vn tans plain de grèle & tout noirci d'horreur
Les renverſe & les briſe au milieu de la Pleine.
Ainſi parmi l'eſpoir qui vers le port l'ameine,
La Nef reſſent le coup d'vn ſemblable malheur,
Lorſqu'approchant du bord vn vent plein de fureur,
La rompt contre le flanc d'vne Roche inhumaine.
Mais comme le Nocher fait voir en ce naufrage
Qu'auecques l'eſperance il ne perd le courage,
HERMIER, *tu dois montrer en la mort de ton Fils,*
Que d'vn courage tel ta conſtance eſt ſuivie,
Le Ciel te le dòna, le Ciel te l'a repris,
Pour le faire revivre vne éternelle vie.

SVR LE TRESPAS

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE MAYENNE.

PASSANS, ſous ce Tombeau, gît ce foudre de Mars,
Ce Prince dont le nom brille de toutes pars,
Si de voir ſa vertu quelque hõneur te convie,
Ly tout ce que iamais Homere en ſes écris,
Chanta de plus fameus de ces braves eſpris
Qui moururent pour vivre vne éternelle vie.
MARS logea dans ſon cueur des qu'il fut au berceau,
Amour dedans ſes yeus, Pallas dans ſon cerveau,
Tout le chœur de Phebus ſur ſa gloire s'aſſemble
Et pour faire que tel chacun le reconût,
Quelque choſe qu'il feit il ſembloit que ce fût
Mars, Amour & Pallas & Phœbus tout enſemble.
Eſtant donques Guerrier, Amoureux & ſçavant.
Il s'acquit vn Renom pour tout iamais vivant;
Languedoc èprouva ſes vaillances ſuprèmes;
Mille beautez l'aimoient, Paris eut ſoin de lui,
Lui méme vainquiſſant tout le ſçavoir d'autrui,
Iamais ne fut vaincu d'autrui que de lui mèmes.
Mais comme la vertu ne peut vivre en repos,
Bien que mille envieux vomiſſent ſur ſon los
Les venteuſes fureurs de leur ſecte ennemie,
La crainte toutefois ne le peut émouvoir,

Où bien ſi dans ſon cueur quelque crainte eut pouvoir,
C'eſtoit d'offencer Dieu, ſon Prince & ſa Patrie.
Traçant l'heureus chemin de ſes braves Ayeus,
Il a rendu ſa gloire admirable en tous lieus,
Et de mille Lauriers honoré leurs conquètes;
Bref, ce foudre de Mars fut ſi ialous d'honeur
Qu'il ne faiſoit iamais paroitre ſa valeur
Qu'au milieu des combatz, des bruis è des Tempètes.
La mort ſe ſouvenant qu'aux aſſaus inhumains
Il priva ſon pouvoir du tribut des Humains,
Froiſſant les ennemis de ſon Prince proſpere,
Ialouſe d'vn tel heur enfin el' l'abbatit,
Craignant que de ſon ſang vn enfant ne ſortit,
Qui reſſemblât vn iour aux vertus de ſon pere.
O Mort, iniuſte Mort! tu peux bien cette fois
Te vanter d'avoir peu ranger deſſous tes lois,
Tout ce qui reſtoit vaincre à ta fureur barbare,
Et que tranchant ſa vie en la fleur de ſes ans,
Tu as cruellement deffait au méme tans,
Tout ce que notre ſiecle eut iamais de plus rare.
Mais quoi? bien que tes trets & tes cruels effors
Privent ce bel Eſprit du ſeiour de ſon cors,
Tu n'as rien fait pour toi qui ſoit digne de gloire,
L'honeur qu'il s'eſt acquis au parti de ſon Roi,
Ne permetra iamais que ton bras plain d'effroi,
Puiſſe arracher ſon los du Temple de Memoire.
Les larmes dont la Muſe arouſe ſon renom,
Font revivre en ſa mort vn immortel ſurgeon,
Qui doit iuſques aux cieux elever ſa naiſſance,

Pour montrer qu'impuiſſant ſur eux eſt ton effort.
Leſquels de mort vaincus ſont vainqueurs de la Mort
Qui ne peut ſur la gloire exercer ſa puiſſance.
Qui voudroit pour l'honeur dont il fut revêtu,
Lui bâtir vn Tumbeau digne de ſa vertu,
Il y faudroit graver vn monde de gen-darmes,
Qui de glaives pointus s'outreperçant le flanc,
Feiſſent de leurs côtés naiſtre vne mer de ſang,
Qui ravageât leurs cors au milieu des alarmes.
Il y faudroit encor des Caſques, & Braſſars,
Corſelets, Coutelas, Cuiraſſes, & Cuiſſars,
Mouſquets, Picques, Chevaux, des Lances, & Trofees,
Aſſauts, villes, & Forts, & châteaux renverſés,
Dont ſes braves ayeux aux Guerres bien verſés,
Ont icy pour iamais leurs vertus étofées.
Il y faudroit graver la priſe d'Albiac,
Le ſiege de Caumont, Montauban & Nerac,
Le Languedoc, Gaſcogne, & mainte autre province,
Où ceux qui leur party tenoient contre le Roy,
Sentirent de combien ce pilier de la Foi,
Portoit d'heur à l'Egliſe, & d'honeur à ſon Prince.
Si Thetys pour Achille a conceu des douleurs,
Si pour Memnon l'Aurore a verſé tant de pleurs,
Si Rome pour Ceſar fut iamais doloreuſe,
Hélas! que tu dois bien, ô France deſormais
Enfler tes eaus de pleurs, & tes bois de regrets,
Perdant de ce Soleil la clarté vigoureuſe.
Par la viue ſplendeur de ſes Faits genereus
Il diſſipa de Mars les aſſauts onereus,

Chaſſant loin de tes murs ſes guerrieres phalanges,
Et le los qu'il s'acquit par mille beaus explois,
Rompit le long ſilence où iadis tû ſoulois
Viure manque de gloire, & vefve de louanges.
Dieux qu'étrange eſt le ſiecle où chetîs nous vivons!
Lorſque par nos travaux quelqu'heur nous pourſuivons,
Dans vne mer d'ennuis nos ames ſont plongées,
Le vice nous maitriſe & moiſſonne nos fruis;
Sans que nulle vertu puiſſe entre tant d'ennuis,
Rendre de nos beaus iours les cõurſes prolongées.
Belle ame, s'il êt vrai que les vers pleins d'appas
Touchent apres leur mort les ombres de là bas,
Reçoi ces triſtes pleurs, que ma Muſe a puiſées
Sur ton ſacré Tumbeau, digne d'vn ſi beau pris:
Ainſi puiſſe au milieu des plus braues Eſprits
Ton vmbre repoſer dans les chams Eliſées.

IOANNES BABTISTA DE VASSI.

Anagramma.

DIVA PIETAS EST ANSA BONIS.

CVNCTIS *qui fuerat pectore dux ſuo,*
Hoſtiles animos cuſpide fregerat.
Eſt, diua *vt* pietas, anſa bonis *viris,*
Gaſtus Sydera qui tenet.

TOMBEAV

DE FEV MONSIEVR LE PREMIER PRESIDENT.

FAVCON repoſe ici, Paſſant, il te ſuffit;
Si tu veus de ſa mort tirer quelque profit,
Et de l'heur de ſes iours vn docte apprentiſſage,
Ly tout ce que la Muſe a chanté de plus beau
De tous ceux qui paſſans par ce meſme paſſage
Se ſont par leurs vertus garantis du tombeau.
Non, Paſſant, ie te trompe ou ie me ſuis deceu,
FAVCON, qui vit au Ciel, ne gît point en ce lieu,
Son cors tant ſeulement fut mis deſſous ce marbre:
Lors que ſon bel eſprit moiſſonna dans les Cieux
Cet heur qui l'entretient tout ainſi qu'vn bel arbre
D'vne heureuſe moiſſon de fruits delicieux.
L'homme ne peut mourir lors qu'il a bien vecu,
C'ét vn roc qui iamais par les flots n'ét vaincu,
C'ét vn Aſtre luiſant dans vne nuit profonde,
Vn Phenix renaiſſant en la fin de ſon cours,
E' qui cõme vn Soleil qui ſe cachant dans l'onde,
Retrouue en ſon couchant l'orient de ſes iours.
Donc, puis qu'il ét ainſi, Mortels, ne doutons point
Qu'vn eſprit ſi diuin n'ait gaigne ce beau point
Sur la mort qui penſoit triomfer de ſon étre,
E qui tranchant ſa vie au milieu de ſes ans,

Le voit apres ſa mort plus viuement paretre,
E vaincre apres ſa mort la puiſſance du tans.
Il fut ſi plein de gloire é ſi comblé d'honneurs,
Que la même vertu recerchoit ſes faveurs,
Pour d'vn plus vif effort plus vivement deſtruire
Mille abbus dont on voit ce tans s'entretenir,
Où le vice à preſent exerce ſon empire,
Pendant que l'Antechriſt s'avance d'y venir.
Ses merites divers, ſes belles actions,
N'enfantoient que de l'heur é des perfections,
Qui du ſiecle inconſtant corrigeant la nature,
Feirent ſi bien la guerre à l'infidélité,
Qu'ils ſerviront de guide à la race future,
Et de fidele exemple à l'immortalité.
Bref, il s'eſt tant d'honeur é tant de gloire acquis.
Que qui ne l'a conu n'a rien conu d'exquis,
E iamais la nature, en cèt âge où nous ſommes,
N'auoit formé d'eſprit à cet eſprit pareil,
Lors que de ſa clarté la mort priua les hommes,
Pour enrichir le Ciel d'vn ſi rare ſoleil.
Auſſi fut-il toûiours, tandis qu'il fut ici,
L'honneur des beaus eſprits, des Muſes le ſouci,
Sur la crainte de Dieu ſon ame fut ancrée,
Lors qu'en dépit de lui le Deſtin l'eut admis
Comm'vn aſtre brillant dans le Temple d'Aſtrée,
Pour y regler le peuple & ſeruir ſes amis.
Comm'il fut ſur le point de ſon proche trépas,
Il reſigna ſa charge, & le iuſte compas
De ſes graues deſſeins, ſur la foi de ſon frere,

Qui fidelle Pollux d'vn ſi digne Caſtor,
Tient ſi bien le chemin qu'il eſperoit parfaire,
Qu'on croit qu'en cettui-ci l'autre reuiue encor.
Si les vers qu'en ſon nom ma Muſe a compoſez,
Peuuent toucher ton cueur iuſqu'aux champs Elyſez,
Où les Manes ſacrez ſont gloire de ta gloire,
Reçoi ces triſtes vers, teſmoins de ſa douleur,
Ainſi puiſſe tu viure autant dans ſa memoire,
Que la tienne eſt viuante au profond de ſon cueur.

FIN DE LA MVSE FVNEBRE.

L'ENTRETIEN DES MVSES

AV ROY.

PRINCE, autant aimé dans la paix,
Que redoutable en tans de guerre,
La Muſe exalte vos beaux faits,
Et Mars conſerue vôtre terre;
Vous fourniſſant de toutes parts,
Tant de Chefs, é tant de Soudarts,
Contre vos troppes ennemies,
Qu'au ſeul bruit d'vn ſi puiſſant Roy
Leurs faces deviennent blémies,
Et leurs membres tremblent d'effroy.
Bien qu'il ſemble que les Deſtins
Contre nos attentes inclinent,
Tandis que tant d'eſprits mutins
Deſſur vos ſujets ſe mutinent
Le Ciel fut tellement pour vous,

Lors qu'ils vindrent à deux genoux
Vous demander miſericorde,
Qu'ils euſſent ſenti la rigueur
De vos armes ou de la corde,
Sans l'excez de vôtre douceur.
Sans la faueur de cet eſpoir
D'arréter vos coûs par les larmes,
Quel monſtre auroit bien le pouuoir
De diſputer contre vos armes?
(Dont le Turc redoute l'effect)
Si ce n'étoit ce ſeul ſujet
Qui me permet cette licence
De dire, ô grand Roy, devant tous,
Que l'exces de vôtre clemence
Leur fut plus utile qu'à nous.
Comme l'ecarboucle à l'anneau
Donne beaucoup d'air & de luſtre,
La clemence eſt vn vif ioyau
Dans le cueur d'vn Monarque illuſtre;
Mais pardonner auec excez
Apporte vn ſi mauuais ſuccez
A l'endroit du crime é du vice,
Que les Grecs tiennent ce pardon
Pour vne eſpece d'iniuſtice
Plus toſt que pour vn iuſte don.
Hé! quel fruit avons nous receu
Des ſermens de nos aduerſaires,
Qui vôtre clemence ont deceu,
Sous tant de promeſſes fauſſaires?

Qui coupables d'autant de morts
Meritoient les juſtes efforts
Des plus effroyables ſupplices,
Afin qu'vne ſi triſte fin
Seruît d'exemple à leurs complices
Pour ſuiure vn plus iuſte chemin.
A quoi tant d'étranges clameurs,
Si, durant le ſiecle où nous ſommes,
L'on ne punit par les rigueurs
Le crime & la coulpe des hommes?
Si vous n'oyez les iuſtes cris
De mille genereux eſprits,
Qui reſſentent la felonnie
De tant d'hypocrites diuers,
Qui chancrent ſous leur tyrannie
Ceux qui les peignent dans leurs vers?
Cela, SIRE, *fait qu'auiourd'hui*
L'on n'oſe le vice dépeindre,
E' que pour viure au gré d'autrui
L'on doit ſe changer ou ſe feindre,
Et ſous vn feint nom d'amitié
Rire é danſer l'épine au pié,
E ne parler qu'à teſte nuë,
A des gens qui moindres que nous
Couuent dans leur ame incognuë
Mille maux dont ils ſont abſous.
Que ſi les chantres de Phebus
Impetrent de vous la puiſſance,
De vous figurer les abus

Qui ſe commettent dans la France,
Et que, les ſçachant, vous deigneʒ,
De ceux qui ſeront condamneʒ,
Faire vn prompt ſupplice exemplaire,
Vous fereʒ renaître vn treſor,
Dont la valleur ſera plus chere
Que la beauté du Siecle d'Or.
Bien que mon lut parle trop bas,
Bien que ma voix ſoit enroüée
Grand Roy, ſi ne lairray-ie pas,
Si de vous elle eſt auoüée,
De chanter vos diuins explois,
E comme iuſte è vrai François,
Après tant d'heureuſes loüanges,
Dépeindre en l'horreur de ce tans,
L'abus é les brigues étranges
De tant de ruʒeʒ charlatans.
D'où vient que ceux du tans premier
Viuoient mieux que ceux de nôtre aage,
E que le vice familier
N'étoit, comm'il eſt, en vſage?
Pource que les Poëtes diſerts
Diffamoient ſi bien par leurs vers
L'orgueil, le larcin, l'auarice,
Que quiconqu'étoit d'eux repris,
Aimoit mieux ſe voir au ſupplice
Que dans l'horreur de leurs écris:
Les vers en telle eſtime étoient,
E les Muſes tant honorées,

Que les Princes les adoroient
Ainſi que Deitez ſacrées:
Si Virgile, Horace, Ennius
N'euſſent iamais été connus
De Scipion, é de Mæcene,
Dont ils poſſedoient les faveurs,
SIRE, *quelle preuue certaine*
Auroit-on de leurs beaux labeurs?
S'il eſt permis de loüanger
La vertu des hommes illuſtres,
Peut-on point blâmer ſans danger
Le vice des hommes iniuſtes?
E ſi l'on parle en general
Autant du bien comme du mal,
Pourquoy ces pourceaux d'Epicure,
(S'ils n'ont point de part au gateau)
S'offenſent-ils de la figure
D'vn ſi veritable tableau?
Les aſtres qui ſont dans les Cieux
Ont preſqu'vne meſme apparence,
Mais ils different bien entr'eux
D'ordre, d'état, é d'influence,
Les vns font voir ſur les Mortels
De bons é de iuſtes effects,
Les autres qui nous font la guerre,
Sous vn éclat trâitre é ſerein,
Affligent bien ſouvent la Terre
De peſte, de guerre, ou de faim.
La Iuſtice eſt juſte de ſoy,

Mais ceux qui l'exercent different,
Les vns obſcurciſſent la Loy,
Les autres au rebours l'éclairent,
Les vns ſont iuſtes é ſcauans,
Les autres du tout ignorans,
E dont les cerveaux ſont ſi lâches,
E ſi legers en leurs effects
Que quiconque tombe en leurs bûches,
Il ne s'en dépètre iamais.
Auſſi ne vay-ie pas blâmant
En general tous ſes Miniſtres,
Nous blâmons ceux tant ſeulement
Dont les avis du tout ſiniſtres,
Ne ſont pas dignes d'être admis,
Dans le ſacré lieu de Themis,
D'où l'on void naître des miracles,
E mille admirables Arreſts,
Qui par la bouche des Oracles
Sont departis à vos ſuejts.
Que plût à la faueur des Cieux
Que les ſuiets de nos outrages,
Fuſſent pledez deuant les yeux
De ces diuins Areopages,
Non deuant ces eſprits brutaux,
Qui ialoux de nos ſaints travaux,
Nous ſont autant d'âpres orties,
E qui bouffis de paſſions,
Se rendent iuges é parties
Deſſus nos iuſtes actions.

Comme ces braves Cavaliers
Mépriſant les rudes vallées,
Pour vuider leurs décords guerriers
Dans les campagnes ſignalées:
Les doctes chantres de Phebus
Quittent les Parquets pleins d'abus,
Pour finir leurs cauſes diverſes,
Dans vn Senat plein d'équité,
Où l'on iuge les controverſes
Auecques plus de gravité.
Vous, ô mutins dénaturez,
Vous, qu'à bon droit ma Muſe pince,
Et qui ſans ſuiet conſpirez
Contre l'Etat de vôtre Prince,
C'eſt vous, de qui i'eſpere en bref
Chanter la perte é le mechef,
Lorſque, de puiſſance abſoluë,
Le Roy vous fera reſſentir,
Après vôtre audace vaincuë,
Ce que vaut vn tard repentir.
N'eſperez plus ſur votre foy
De vaincre du Roy la clemence,
Iamais la clemence du Roy
N'aura de lieu pour vôtre offence:
Et ſi quelques fidelles pleurs,
Naiſſent de vos iniuſtes cueurs,
Ie croy (ſi ma Muſe eſt Profète)
Que vous n'en auez plus beſoin,
Que pour pleurer votre deffaite,

Dont l'effect n'eſt pas encor loin.
Et quand vous ſeriez auſſi durs
Que ces rochers qui vous deffendent,
Nous verrons abbattre vos murs,
Malgré le ſecours qu'ils attendent.
Vos ſur-veillans tâchent en vain
De tromper ſon iuſte deſſein,
Sous tant d'appaſts é tant de ligues,
Il faut qu'en dépit des Anglois
Vous cediez, apres tant de brigues,
Sous la puiſſance de ſes Lois.
Quels Turcs, quels Scythes, quels Gelons,
Quels Tyrans d'étranges Provinces,
Voudroient flatter les actions
De ceux qui trahiſſent leurs princes?
Et bien que l'Anglois ſeulement
Ait approuué leur iugement,
Le Ciel qui les Rois favoriſe,
Contre tels actes inhumains,
A t'il pas détruit l'entrepriſe
De ſes execrables deſſeins?
Iadis, ſous vn pareil effort,
Nos Ayeux, dontans leurs audaces,
Feirent voir l'horreur de la mort
Deſſus leurs blémiſſantes faces:
Et leur montrerent bien qu'en vain
Ils n'étoient fils de ce Thebain,
Dont nôtre gloire fut iſſuë,
Lors qu'Alcide, auteur des Gaulois,

Vainquit à grands coûs de maſſuë
Les riuaux d'Oger le Dannois.
Vous, qui d'vn ſi grand Roy vaſſaux,
Vous, qui viuez ſous ſa clemence,
Puis qu'en ſes genereux travaux
Gît tout le repos de la France,
Ou bien vous n'eſtes point François,
Ou bien vous devez cette fois,
Pour l'honneur de votre Patrie,
Reſoudre é riſquer tout à fait
Votre honneur, vos biens, vôtre vie,
Pour vn ſi ſenſible ſujet.

A MONSIEVR LE PREMIER PRESIDENT

Sur ſa bien-venuë à Rouen.

SONET.

Tv ſois le bien venu, digne Prince d'Aſtrée,
Sur le Trône ſacré de ce grand Parlement,
Où ton frère diuin parut diuinement,
Comm'vn brillant Soleil par la voute azurée.
Le Ciel fauoriſa le iour de ton entrée;
L'Egliſe offrit ſes vœus à ton avenement,
La Iuſtice à ſon tour te ſeruit d'ornement,
Et la ville honora ta preſence ſacrée.

Les Poëtes inſpirez de tes ſaintes faveurs,
T'offrirent à l'enui mille ſortes d'honneurs;
Et bien qu'entr'eux ie ſois plus petit qu'vn Zachée,
Ie grimperé ſi haut, deſſus le double Mont,
Que ma Muſe à la fin te ſera moins cachée
Que les vers qu'ils t'ont fait, é que ceux qu'ils te font.

A MONSIEVR DE COVRVAVDON

Preſident au Parlement de Normandie.

SONET PAR ALLVSION.

ESPRIT *divin, dont la foy ſinguliere*
Luit comm'vn aſtre au milieu de la Cour,
Qui fais revoir dans ce fameux ſeiour,
Du ſiecle d'or l'excellence premiere.
Par ta prudence à nos vœus coutumiere,
Le trouble ceſſe, é la paix à ſon tour
Se montre belle, ainſi comm'vn beau iour,
Qui du Soleil emprunte ſa lumiere.
Comm'à nos yeux le iour ſemble plus beau,
Qui du Soleil poſſede le flambeau,
Puiſque la Cour par ta vertu s'excite,
Et que tu t'és par la Cour preualu,
La COVR-VAVT-DONC *autant par ton merite*
Que par la Cour ton merite a valu.

A MONSIEVR DE SAINCT AVBIN

Preſident au Parlement.

SONET.

QVE ne ſui-ie inſpiré de ta chere preſence,
Pour dignement chanter, mon docte SAINCT AVBIN,
Ta gloire é ta vertu, dont l'eſtre tout divin
Nous produit tant de fruits par ſa douce influence.
Ta gloire eſt tout mon but, é rien plus ne m'offenſe,
Qu'vn effronté Munier, contraire à mon deſtin,
Qui m'euſt plaidé dix ans aupres de ſon moulin,
Si ie n'euſſe en la Cour euoqué mon inſtance.
Mecene de mes vers, Aſtre de mon bon-heur,
Si Phebus n'eut iamais de refuge plus ſeur
Que les robbes de pourpre, é les doctes ſutanes,
Fai taire ce Corbeau pour ouyr nos concertz;
Les procez, lez moulins, les muniers & les aſnes,
Sont indignes des luts, des Muſes, é des vers.

A MONSIEVR

LE PRESIDENT DE BERNIERES.

L'on dit que l'homme de vertu
Qui viuement eſt combatu
D'erreur, d'ignorance é d'enuie,
Doit fermer la bouche é les yeux,
Pour priver de langue é de vie
Le fol, l'ignare, é l'envieux.
Reduit ſous ce glaive tranchant,
I'ay beau faire du chien couchant,
I'ay beau me reſoudre au ſilence,
Beau faire l'aveugle é le ſourd,
Si ne peux fuir l'inſolence
Et la rigueur du tans qui court.
Lors que pour fuir leurs abbois,
Ie me ſuis reclus dans les bois,
Ma fuitte cauſa leur pourſuitte,
De mon repos vint leur travail,
E le ſuiet qui les incite
A me procurer tant de mal.
Si le lut, la Muſe, é les vers
Ne conſoloient dans les deſerts
L'ennuy qui mon eſprit ruine,
A qui pourroi-ie avoir recours,

Qu'en la mort qui ſeule termine
Le ſoin qui trauaille nos iours.
Mais en fin parmy tant de bruit,
Qui ſuit ce bon heur qui me fuit,
La Muſe, le Lut, é le Liure,
En qui mon eſpoir i'auois mis,
Me quittent, é me laiſſent viure
Au gré de tous mes ennemis.
BERNIERES *eſt-ce pas pitié,*
Qu'vn tans ſi plein de mauvaitié
Nous diffame dans nos loüanges
Qu'vn homme eſt chetif tout à fait,
Si fuyant le chemin des Anges
Il ne ſe rend Diable en effect?
Mon cher Mecene c'eſt pourquoy
T'implorant i'eſpere chez toy
Trouuer mon port é mon refuge,
Contre vn fol qui, par attentat,
Me veut faire devant ſon Iuge
Perdre ma cauſe tout à plat,
Puiſſe ce Iuge, âpre é cruel,
Qui retint malgré mon appel
Le iugement de nos inſtances,
Servir d'exemple quelque iour,
Pour donner de telles ſentences
Contre le pouvoir de la Cour.

A MONSIEVR DE BEAVMONT MALET

Conſeiller au Parlement.

SONET.

QVE la vertu ſied bien aux hommes de merite,
Qui ſur le bien public poſſedent ſa faveur.
Et dont l'heureux ſuccez rend au Temple d'honneur,
Leur gloire pour iamais divinement écrite !
Ainſi qu'en pleine nuit la belle Cryſolite,
Fait paroître l'éclat de ſa vive ſplendeur,
Ta prudence, ta foy, ta vertu, ta candeur,
Rendent du tans pervers l'ignorance détruite.
BEAVMONT, *s'il eſt permis de parler librement,*
Quel autre mieux que toy merite qu'à preſent
Ie chante ton merite où ma Muſe s'aſſure?
Puiſque ſous ta faveur, dont targué ie me voy,
I'eſpere en peu de temps éviter la morſure
De tant d'eſprits chancreux qui iappent contre moy.

A MONSIEVR DE BENNEVILLE

Conſeiller au Parlement de Normandie.

SONET.

PVISQVE *Phebus vous plaît, puiſque l'humeur vous porte,*
A conſeruer l'honneur de ſes doux favoris,
Ie ſerois, BENNEVILLE, *indigne d'vn tel prix,*
De vous priuer du fruit que ſa faveur m'apporte.
La Muſe é la vertu ſont d'vne meſme ſorte,
L'vne a le vice en haine é l'enuie à mepris,
L'autre fuit l'ignorance, è les braves Eſprits
Honorent d'Helicon la divine cohorte.
Si parmi tant d'Eſprits animez contre moy,
Ie ne vous rends icy l'honneur que ie vous doy,
Excuſez mon devoir, blaſmez leur inſolence,
Qui n'a rien ſi fâcheux que de voir la vertu
S'armer de la faveur d'vn homme d'excellence,
Pour rendre ſous ſes pieds ſon orgueil abbatu.

A MONSIEVR LE GVERCHOIS

Procureur general du Roy au Parlement de Rouen.

SONET.

FAVT-IL qu'en ce Concert mon lut ne puiſſe bruire
L'honneur de tes vertus ſelon leurs dignitez,
Et que ma voix ne puiſſe en ces extremitez
Reciter en ces vers leurs beautez que i'admire?
Quel ſi docte Ecrivain, quel doux-coulant bien dire,
Peuvent bien figurer leurs rares qualitez,
Si rien que leurs effects pleins de divinitez
Ne peut iuſqu'à leur but dignement les conduire?
Iuſte & veillant Argus, ſur le bien de ton Roy,
Digne & fameux Atlas, ſous le faix de la Loy,
Puiſqu'vn fâcheux procez parmi tant de merueilles
Rend en ce beau deſſein mon eſprit indiſpos,
Ie dy, ſans rien flatter, que de tes iuſtes veilles
La Province reçoit ſon vnique repos.

VŒV POVR LE ROY

Contre l'Anglois reſolu de prendre l'Iſle de Ré, & trauerſer le ſiege de la Rochelle.

SONET

Il eſt tans ou iamais, ô Dieu plein de clemence,
Que tu baiſſes l'aureille au ſon de ma clameur,
Il eſt tans, ô Seigneur, que ta iuſte vigueur
Diſſipe les efforts des ennemis de France.
De ta ſeule bonté dépend nôtre eſperance,
Nôtre ſalut ne gît qu'en ta ſeule faueur,
Par toy mon Prince regne & s'eſt rendu vainqueur
De ce monſtre perfide enflé d'outrecuidance.
Sauue, ô divin Perſée, encores à preſent
Ta fidelle Andromede, & fay qu'en vn moment
Ils cedent aux valeurs de ſon brave courage.
E ſi leur ſecte encor r'ameine ici l'Anglois
Fai qu'au lieu de ſurgir dans le port Rochelois
Il puiſſe au même port faire vn triſte naufrage.

A SA MAIESTE

SIRE, j'abuſerois de vôtre Maieſté
Si, liſant de vos faicts l'admirable victoire,
Ie ne me proſternois aux pieds de vôtre gloire,
Pour vous ſacrer les vœux de ma fidelité.
Soit qu'on liſe amplement toute l'Antiquité,
Soit que de nôtre tans l'on remarque l'Hiſtoire,
L'on verra que iamais les filles de Memoire
N'ont rien chanté de tel à la Poſterité.
Grand Roy qui preferez le cueur de vos ſujets
Aux prolixes diſcours de vos rares projets,
Puis qu'on ſçait que du Ciel ces miracles procedent,
En vain ie tacherois de les dire en ces vers,
Si les deſtins amis qui vos lauriers precedent,
Chanterent au feu Roi ces Myſteres divers.

A MONSIEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV.

DIGNE é ſacré Typhis de la nef de l'Egliſe,
E des conſeils du Roy l'indicible Neſtor,
Ta voix nous ſert d'oracle, & ton œil de Caſtor
Pour guider ſes deſſeins que la Muſe eterniſe.

Ce pendant qu'à tes vœux le deſtin favoriſe
E que le Roi cherit ton conſeil plus que l'or,
L'Anglois creve de rage é ſe repent encor
D'avoir ſuivi l'erreur de celuy de Soubiſe.
Puiſſe en bref ce grand Roi ſoumettre à ſa valeur
Cette fiere Babel, ce monſtre plein d'horreur,
Dont les traîtres deſſeins démentent la promeſſe,
Afin qu'ayant conquis cette Iſle ſous ſa loi,
Tu puiſſe faire voir, en celebrant la Meſſe,
Les armes de l'Egliſe en celles de mon Roi.

A MONSIEVR LE CONTE DE TREMES,

Gouuerneur pour le Roy de la ville & Chaſteau de Caen.

SONET

SVRGEON *de tant d'eſprits de qui l'heureuſe chance*
Emprunte ſon bonheur des faveurs de nos Rois,
Qui chaſſant loin de nous toutes ſortes d'effrois,
Releves du Public la debile eſperance.
Le Roi ſur tes travaux deſtine ſa creance,
Et reglant de l'Eſtat le juſte contre-poids,
Ta vertu qui n'agit qu'aux plus aſpres détroits;
Entretient de nos iours l'heureuſe concordance.

Pour bien dire ta gloire, où gît tout mon recours,
Ie voudrois la faveur de tes rares diſcours,
Qui, raviſſant nos cueurs ſous l'appât de leurs charmes,
Servent à nos malheurs d'vn ſi doux appareil,
Que tout ce qui reſiſte à la force des armes
Se diſſipe aux rayons de ton brave conſeil.

A MONSIEVR DE SAINCT AVBIN,

Conſeiller du Roy, Preſident au Parlement de Normandie.

ASYLE ſacré de mes vœux,
SAINCT AVBIN de qui nos Neveux
Ont vne creance aſſeurée
Que ton heur é ta gloire encor
Feront dans leur aage ferrée
Renaître l'heur du Siecle d'or.
Bien que mes vers audacieux
Deſtinent leur vol juſqu'aux cieux
De ton merite incomparable,
Ie ne crain la rigueur du ſort,
Pourveu que ton œil favorable
Deigne briller ſur leur effort.
Comme les celeſtes flambeaux
Cheriſſent les Aigles nouveaux,
Qui iuſqu'au Soleil s'avanturent,

Bel Aſtre ainſi, comme ie croy,
Tu prendras ces vers qui t'adiurent
D'avoir quelque ſouci de moi.
Sans ton pouvoir ie ne peux rien,
Ta faveur ſoutient mon ſoutien,
Mon eſpoir ne gît qu'en ta gloire,
Que ie poſſede en ton acceꝛ,
D'où, i'atten la iuſte victoire
Et la fin de tous mes proceꝛ.
Ta vertu qui brille en la Cour,
Comme vn beau Soleil en plein jour,
Lors qu'au conſeil elle procede,
Rend de ſi iuſtes actions,
Que iamais ſon fruit ne ſuccede
Qu'au gré de nos affections.
Comme vn Pilotte bien accort
Fait ſur les flots, non dans le port,
Parètre ſa rare excellence,
Ton eſprit de ſoins combattu,
Cherche au travail non au ſilence
L'hòneur de ſa belle vertu.
De moy qui iuſtement plaintif
D'vn Iuge inſolemment actif,
Eſpere les ſacrés premices
De tes équitables faveurs,
Quels aſſeꝛ dignes ſacrifices
Voüré je à tes rares honneurs?
Puiſſé je combler deſormais
Le Ciel de vœux & de ſouhaits,

Afin qu'en dépit de l'envie
(Qui pourſuit l'homme vertueux)
Tu puiſſes d'vn ſiecle de vie
Prolonger tes iours bien heureux.

A MONSIEVR DE GRIMONVILLE

Préſident au Parlement de Normandie.

SONET

POVR orner le Tableau de ce Concert de Muſes
Et rendre ſon merite en ſa perfection,
Ie veux ſous la faveur d'vn plus docte crayon,
L'enrichir des couleurs de tes graces infuſes.
Leur favorable aſpect me fournira d'excuſes,
Si n'en pouvant ſortir qu'en ma confuſion,
Mon eſprit ſe tranſporte en la deſcription
De cette belle charge où divin tu t'amuſes.
Si, flottant ſur les flots d'vne mer de procez,
Ie peux ſurgir au port de ton heureux accez,
Pour t'y ſacrer le fruit d'vne heureuſe victoire:
Mon Lut bruira ſi haut tes rares qualitez,
Que les plus ſourds eſprits, au recit de ta gloire,
Seront d'étonnement tout par tout tranſportez.

A MONSIEVR DES YVETEAVX

Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & priué, Abbé du Val, &c.

MON cher DES-YVETEAVX, *ſi j'avois l'aſſeurance*
D'expoſer ton merite aux yeux de l'Vnivers,
Ie dirois que les Cieux te furent tous ouvers,
Lors qu'en cet element tu puiſas ta naiſſance.
Pallas en ton cerveau reſigna ſa prudence,
La Muſe orna ton chef de cent lauriers divers,
Les Princes é les Rois ſe mirent dans tes vers,
Come au cryſtal plus vif d'vne divine eſſence.
Quel plus profond Homere a mieux traitté que toi
Ce bien heureux ſujet qui commença le Roi
Sur les premiers motifs de ſes iuſtes armées?
Et quel plus ſeur moyen pouvoit-il ſouhaiter
Pour joindre ſes lauriers aux palmes Idumées,
Et s'aſſeoir come Alcide aupres de Iupiter?

A MONSIEVR DE BRINON

Conſeiller au Parlement de Rouen.

BEL eſprit que le Ciel a comblé de merveilles
Pour ſervir d'ornement à la Poſtérité,
Que n'ay ie maintenant ce bon-heur merité

De chanter dignement tes vertus nompareilles
Le bruit de tes vertus étone nos aureilles,
Ton bien dire, ton heur, ta douceur, ta bonté,
Font que j'oſe en depit de ma temerité
Sacrer à tes Autels l'humble fruit de mes veilles.
Si Ronſard de ſon tans honora tes Ayeux,
Ie veux durant ce ſiecle élever juſqu'aux Cieux
Tes rares qualitez, où gît mon exercice.
De les dire à preſent, DE BRINON, *ie ne puis,*
Iuſqu'à ce que la Cour, par ſa juſte Iuſtice,
Ait ma Muſe affranchi du procez où ie ſuis.

A MONSIEVR DE SAINCT SVLPICE

Conſeiller en Parlement.

MOECENE *de mes vers, chere part de ma vie,*
Vnique heur de moi même, Aſtre de mon bon heur,
Quels vers, quels dignes vœux voüré je à ton hòneur,
Puis que de ton accez ma fortune eſt ſuiuie?
Puiſſé je pour iamais voir mon ame aſſervie
Sous le Solſtice heureux de ta chere faveur,
Puiſſes-tu toujours vivre au milieu de mon cueur,
Malgré la mort, le tans, la fortune é l'envie.
Soit que Phebus ſe leve ou qu'il s'aille couchant,
Ie ſonge à tes faveurs que ie vai recerchant,
D'vne ardeur qui iamais ne ſera corrompuë.

Iamais plus bel objet ne logera chés moi,
Et tant plus que le ſort m'éloigne de ta veuë,
Tant plus mon cher COSTÉ, *ie m'approche de toi.*

A MESSIEVRS LES GENS DV ROY

au Parlement de Normandie.

INDICIBLES *eſprits, dont la docte eloquence*
Charme inſenſiblement nos ames é nos cueurs,
Quel bien-dire ſuffit, pour chanter vos hóneurs?
Quels hóneurs peut on rendre á votre bien-diſance?
Nótre heur vient de vos ſoins, vótre grave prudence,
Détruit de nos Titans les paniques terreurs,
Vos travaux nous font naître vn doux printans de fleurs,
Qui de ce grand Senat embellit l'excellence.
Que ſi mon Lut captif ne peut parler plus haut,
Excuſez le procez qui cauſe mon deffaut,
Pour accuſer vn fleau, qui, ſous le nom d'vn Moine,
Ialoux de mon repos, non content de ſon bien,
Veut (pendant que je vy ſur mon cher patrimoine)
Approprier mon propre á l'impropre du ſien.

FIN DE L'ENTRETIEN DES MVSES

REMERCIMENT A MESSIEVRS DE LA COVR

Sur le gain d'vne cauſe.

PVISQVE ſous vos faveurs, i'ai gaigné la victoire,
Puiſqu'en faveur des Vers i'ai vaincu mes vainqueurs :
Quels vœux voûré-je au Ciel de vos iuſtes faveurs
D'où ma Muſe entretient le flambeau de ſa gloire?
SENAT, dont les Dieux méme honorent la memoire,
Aſtres dont les effects dõnent vie à nos cueurs,
Puiſſé-je dignement celebrer vos honeurs
Dignes, non d'vn Sonet, mais d'vne pleine hiſtoire.
Sans vous, divins Eſprits, qui m'auez deffendu,
Ma Muſe étoit détruite é tout mon bien perdu,
Sous l'avare rigueur de la Viroiſe pince,
Dont il vous plut caſſer l'iniuſte Iugement,
Lors qu'ayant obtenu des lettres de mon Prince,
I'évoqué mon inſtance en ce grand Parlement.

SVITE DE L'ENTRETIEN

DES MVSES

A MONSIEVR DE SAINT CLER-TVRGOT.

Conſeiller du Roy
en ſes Conſeil d'Etat & Priué, Maiſtre des Requeſtes
de l'Hôtel du Roy, intendant de la Iuſtice
& Police en Normandie, &c.

SONET.

IVSTE *& puiſſant Atlas ſous le faix des affaires,*
E qui, ſoigneux Argus ſur le bien de ton Roi,
Diſſipes de l'Etat toutes ſortes d'effroi,
Par les graues effects de tes ſoins ſalutaires.
Ta prudence n'agit qu'aux trauaux ordinaires,
Dont ce Prince diuin ſe repoſe ſur toi,

Pour reprimer l'audace, & ranger ſous ſa Loi
Ceux qui du Bien public ſe rendent adverſaires.
D'exprimer tes hõneurs, c'ẽt vouloir enfermer
Dans vn ſimple vaiſſeau tous les flots de la Mer,
Puiſque de l'infini leurs qualitez procedent:
Mais ainſi que les Dieux n'eſtiment que nos cueurs
Il ſuffit qu'en ces vers mes juſtes vœux ſuccedent,
Non ſelon tes vertus, mais ſelon tes faveurs.

A MESSIEVRS

DV SIEGE PRESIDIAL DE CAEN.

SONET.

CRAIGNANT d'importuner ce lieu que ie reſpecte,
I'ai loin de ce barreau, pourſuivi mon procez,
Ayant depuis connu l'humeur de vos accez,
Ie me ſuis repenti de l'erreur que i'ai faite.
De vos iuſtes Arrẽts, que l'homme iuſte appette,
L'on ne peut eſperer qu'vn bien-heureux ſuccez:
E celuy, qui plaideur, ne ſe plaît qu'aux excez,
N'eut iamais en ce lieu le fruit qu'il y ſouhaitte.
Eſprits, dont l'équité fait ſon riche butin,
Non pour vos qualitez, mais pour le fruit divin
Dont le Public reçoit la moiſſon liberale,

Si ma Muſe iamais merita vos faueurs,
Retirez mon Eſprit de ce Virois Dedale,
Qui m'empeſche d'ateindre' au Ciel de vos honeurs.

A MONSIEVR

DE LA FRESNAYE VAVQVELIN

Preſident au Bailliage & Siège Préſidial de Caen, é Maître des Requeſtes de l'Hoſtel de la Reine.

ODE.

VNIQVE *appui des juſtes vœux*
Que i'addreſſe au Ciel de ta gloire
Lors que ſous ta faveur ie veux
Sacrer ton Nom à la Memoire :
Puis que mon ſort depend de toi,
Mon cher Mæcéne excuſe moi,
Si ma Muſe t'èt importune,
E ſi mon Lut ne ceſſe pas
De chanter l'heur de ta fortune,
Qui dans le Ciel guide tes pas.
Bien que ton Nom qui m'èt ſi cher,
Merite la faveur des Anges,
Ie ne crain iamais de broncher
Dans le recit de tes loüanges.

D'vn ſuiet ſi rare é ſi beau
Phœbus anime le flambeau
De l'entrepriſe que i'ai faite,
Puiſqu'vne ſi rare action
Doit rendre ma Muſe imparfaite,
Parfaite en l'imperfection.
Comme vn arbre ne rend ſon fruit
Que pour l'vſage de ſon maître,
Qui l'entretient, qui le norrit,
Qui dans ſon iardin le fèit naître,
Ayant norri ſous ta faveur
Mon Lut qui vante ton bon-heur,
Que le Ciel comble de merveilles:
VAVQVELIN, *t'émerveilles-tu*
Si i'offre le fruit de mes veilles
Au jour de tabelle vertu?
Tes Ayeux cheris de nos Rois,
Dans les Palais, dans les allarmes,
Furent jadis l'honneur des Loix,
E toute la gloire des armes,
E dont les rares qualitez
En depit des fatalitez
Revivent en l'heur de ta vie,
Qui franche des loix d'Atropos,
Fait ſur le trouble de l'envie
Naître ſa gloire é ſon repos.
Chaque eſprit ſuit ſon élement,
L'ignorant ſuit l'home d'étude,
Le Poète ſuit l'home ſçauant,

E s'aime dans la ſolitude.
E comme les flots ſont ouvers
Aux accez des fleuves diuers
Qui leur vont rendant des homages:
Ta vertu qui les Vers cherit
Reçoit les vœux é les ouvrages
De ceux que la Muſe norrit.
Ceux qui priſent les beaux Eſprits,
Sont ceux qui mépriſent les vices,
E qui d'Apollon ſont inſtruits
Au Paradis de ſes delices:
Iamais vn Eſprit revétu
Du vif éclat de la vertu
Ne préfere à l'honneur des Muſes
Le fard de cét âge d'acier,
Qui dans les vanitez confuſes
Fait d'vn Buſard vn Eperuier.

A MONSIEVR DES YVETEAVX

Lieutenant Général au Bailliage de Caen.

SONET.

SANS amuſer mon Lut au recit de ta gloire,
E ſans perdre le tans à vanter tes Ayeux:
Il ſuffit, mon Mœcéne, il ſuffit que les Dieux
Dans leur Temple éternel, s'en reſervent l'hiſtoire.

Les Mortels ſur la terre honorent ta memoire,
Les Anges vont chantant ton renom dans les Cieux,
E ta vertu qui vainc les Eſprits vicieux,
Fait que le vice méme honore ta victoire.
Ayant de ta bonté reſſenti les effets,
I'eſtimerois du tout mes écrits imparfaits,
Si, taiſant de ton Nom la gloire renaiſſante,
Ie ne faiſois parètre à la Poſterité
Que Vire m'eût perdu, ſans ta voix, qui puiſſante,
Me ſauva de ſes mains ſous ta juſte équité.

A MONSIEVR LE CLERC

Conſeiller au Préſidial de Caen.

SONET.

LE CLERC *puiſqu'en naiſſant la Muſe t'inſpira,*
Puiſque d'elle inſpiré, ton Eſprit qui m'inſpire,
Profeſſe par ſur tous l'vſage du bien-dire,
Qui ſur le double Mont le chemin te montra,
Iamais le cours du tans ton los n'effacera,
E ma plume ne peût ſe contenter d'écrire
Ta prudence, ta foy, ta bonté que i'admire,
E ton Nom que iamais ma Muſe n'oublira.
Puiſſe-tu m'exemter de tant d'apres ſang-ſuës,

Qui pour me devorer de Vire ètans iſſuës,
M'ont forcé de quitter le metier de Phébus.
E qui me prioront de mon cher Patrimoine,
Si ce Siége fameux, corrigeant leurs abbus,
Ne rétraint leurs ardeurs ſous ſa voix ſouveraine.

A MONSIEVR DE ROTOT

Conſeiller au Préſidial de Caen.

SONET.

Si durant mon Auril, i'eu bien cette aſſeurance
D'auanturer mes Vers au Ciel de tes faueurs,
Si ta main pour des fruits, n'en reçeut que des fleurs,
Qui d'vn meilleur ſucceꝛ te dôna l'eſperance.
Maintenant que le Ciel m'a dôné cette chance
De mieux chanter ta gloire, é tes rares hôneurs,
Mon Autonne rendra le fruit de mes labeurs
Plus dignes de ton Nom, é de ta bien-veillance.
T'offrant en peu de vers mon cueur pour juſte don,
Ie n'eſpere du tien vn plus digne guerdon
Que de m'entretenir en tes faveurs premieres,
Afin que poſſedant vn ſi fidele appui,
Ie puiſſe diſſiper ces Hydres carnaſſieres
Qui ne reſpirent rien que la perte d'autrui.

A MONSIEVR DV MESNIL PATRI

Conſeiller au Préſidial de Caen.

SONET.

TOi qui conois l'humeur de ces Eſprits de Vire,
Où ton Eſprit apprit les ruſes du procez,
Pardone à ma doleur ſi ie ſui ton accez,
Pour t'exprimer l'ennui qui me force d'écrire.
E bien qu'en me pleignant, mes pleurs te faſſent rire,
I'eſpere ayant appris de quel triſte ſuccez
I'ai conſumé mes iours en ce lieu plein d'excez,
Que ta bonté prendra pitié de mon martyre.
M'enuoyant ſans dépens, ils ne m'adiugent rien,
Puiſqu'en les pourſuiuant aux dépens de mon Bien,
Chaque ſold que i'atten me coûte deux piſtoles.
E ſans quelques Eſprits qui chériſſent Phébus,
Que i'y payé d'eſpoir, de Vers, & de paroles,
Ie ſerois plus chetif que le Poëte Codrus.

FIN DE LA SVITE DE L'ENTRETIEN DES MVSES.

NOTES

P. 5, v. 6. Typhis. Pilote du navire *Argo*, qui conduiſit les Argonautes à la conquête de la Toiſon-d'Or.
L'auteur compare à pluſieurs repriſes de grands perſonnages à ce Typhis.

P. 28, v. 11. *Ame*, qui termine ce vers, ne rime point avec *grâce*.

P. 41, v. 17. Pyralide, animal fabuleux, ayant, comme la ſalamandre, la propriété de vivre dans le feu.

P. 45, v. 1. Chaque fois que l'auteur nomme le Roi, c'eſt de Louis XIII qu'il s'agit.

P. 50, v. 6. Louis XIII fit ſon entrée à Rouen le vendredi 10 juillet 1620. — La veille, Bauquemare Dumeſnil, commandant du Vieil-Palais, forteresſe qui défendait Rouen au ſud-oueſt, en aval de la Seine, avait quitté la place. — Le Roi alla le 11 au Parlement, où le garde des ſceaux lui fit une harangue, dirigée ſurtout contre Marie de Médicis, alors retirée à Angers, & contre le duc de Longueville. Le garde des ſceaux Du Vair prononça enſuite, au nom du Roi, contre le duc de Longueville, le préſident du Bourgtheroulde & le lieutenant général de Saint-Aubin, l'inter-

diction de leurs charges. Extrait de l'introduction au voyage du Roi en Normandie (Paris, Fleury Bourriquant), réédité par M. A. Canel, pour la Société des Bibliophiles normands.

P. 51, v. 5. Les hiſtoriens ont conſtaté qu'à cette époque le Roi trouva plus d'appui dans le peuple que dans la nobleſſe de Normandie..

P. 53, v. 9. Le 15 août 1620, mercredi. — Le Roy part d'Eſouyville à onze heures & demie; en venant reconnoit la place du château de Caen; conduit particulièrement par M. le Prince de Condé & M. de Luynes. — A trois heures il arrive à Caen & tient conſeil; fait ſommer le château par le ſieur Galeteau, conduit par un trompette.

Le 17, vendredi. Le château ſe rend. Il leur envoie le marquis de Mouy & M. de Créquy leur donner abolition.

Le 18, ſamedi. — Il va au château, où il viſite tout & partout, juſqu'aux plus petites choſes.

Journal d'Heroard, publié par Eudore Soulié & Ed. de Barthelemy, t. II, p. 247.

P. 56, v. 25. Ce collége des Jéſuites eſt ſans doute le ſéminaire de Joyeuſe, fondé à Rouen en 1616, en vertu du teſtament du cardinal de Rohan, archevêque de Normandie.

P. 63, v. 11 & 12. Ces deux vers ſont répétés aux lignes 26 & 27 de la page 64.

P. 64, v. 9. Griffon eſt le nom de l'avocat dans la Nouvelle Tragicomique du capitaine Laſphriſe. — Il eſt probable qu'Angot a voulu y faire alluſion.

P. 75, v. 27. Doit-on lire matrône ou macrône, ce qui voudrait dire : qui dure longtemps! — J'ai dû préférer la leçon de l'original.

P. 75, v. 28. Le double valait deux deniers, la ſixième partie d'un ſou.

P. 76, v. 17. Angot, dans ſon *Prélude Poétique*, a conſacré ſon

ode IX à la chapelle du Cornu. Il poſſédait des propriétés dans les environs. Il décrit cette chapelle comme étant bâtie dans un ſite pittoreſque, ſur une hauteur d'où on aperçoit Alençon, Vire & le Maine. Celle qu'il a chantée ſous le nom d'Erice demeurait dans le voiſinage. Cette chapelle, qui exiſte encore, eſt ſituée dans la commune de Montchauvet, ſur les limites des communes de Laſſy & de La Bruyère-au-Cornu. — Voir une citation de Malherbe, dans la notice ſur R. Angot.

P. 76, v. 19. La Croix-Mont-Haut pourrait être cette chapelle vénérée, connue ſous le nom de l'Ermitage, ſituée dans la forêt même de Saint-Sever, & où les paroiſſes environnantes ſe rendent proceſſionnellement une fois par an, afin d'implorer, contre la fièvre, la protection de ſainte Geneviève.

P. 85, v. 2. Jean Farine étoit un farceur du temps de François Ier. Il s'appeloit, de ſon vrai nom, Jean de Serre. — Robert Guérin, dit Gros-Guillaume, était auſſi ſurnommé l'*Enfariné*. — C'eſt peut-être ce dernier que R. Angot entend déſigner.

P. 100, v. 5. Saint Yves, official de Tréguier en Bretagne, né en 1253, à Kermartin, mort en 1303, fut ſurnommé l'avocat des pauvres. — Canoniſé en 1347, il devint le patron des avocats. — Dans ſa proſe, aux anciens bréviaires de Rennes & de Vannes, on liſait ces vers :

Sanctus Yvo erat Brito,
Advocatus & non latro,
Res miranda populo.

P. 103, v. 8. Saint Symphorien, martyr, était d'Autun. Il y a en Normandie deux ou trois villages de ce nom. Le peuple l'appelle ſaint Syphorien & ne trouve

bon, ſans doute, de l'invoquer que quand on n'a beſoin de rien : *s'il ne faut rien.*

P. 108, v. 12. Le texte original porte le mot *pucelage*. C'eſt évidemment *mariage* qu'il fallait.

P. 110. . . . La ſignature Damoiſelle F. D. B. déſigne Mlle Foligny de Bordes, dont l'épitaphe ſe trouve plus loin.

P. 112, v. 10. Les mots : *nuit & jour* ſe trouvant deux fois à la rime, devraient être remplacés par : *tour à tour* à la ſeconde fois.

P. 116. . . . Les ſonnets que renferme cette page ſont adreſſés à ſon ami Dimier ; c'eſt probablement Pierre de Deimier, Provençal ; car il a écrit à cette même époque des vers à la louange de Sonnet de Courval.

P. 119, v. 7. Il y a auſſi un écho feuillet 45 du Prélude Poétique. Angot n'en a conſervé que deux vers.

P. 129. v. 16. Il faut lire : *Soit le jouet de votre âme.*

P. 131, v. 1. *La Muſe* eſt priſe dans le ſens de l'aſſemblée des Muſes. L'auteur dit enſuite : *Leurs chanſons.* Cette conſtruction eſt à la fois vicieuſe & ſingulière.

Vauquelin de La Freſnaie, le poète, étant mort en 1607, il eſt peu probable que ce ſonnet lui ſoit adreſſé. Il le ſerait alors à Guillaume Vauquelin, ſon troiſième fils, qui avait racheté de Nicolas des Yveteaux la lieutenance générale au baillage de Caen.

P. 132, v. 10. Le prince de Condé (Henri II de Bourbon), fut arrêté le jeudi 1er ſeptembre 1616, ſur les onze heures, comme il ſortoit du Conſeil, par M. de Themines, en la chambre de la Reine mère. Il continuoit ſes menées & menaçoit de prendre les armes. Arnauld d'Andilly a conſigné tous les détails de cette arreſtation pages 194 & 195 de ſon Journal. Il fut mis d'abord à la Baſtille, puis

transféré, le 15 novembre, à Vincennes, avec la princeſſe ſa femme. Ils en ſortirent le dimanche 20 décembre & furent menés à Chantilly, où ils demandèrent pardon au Roi. (Journal d'Heroard. T. II, paſſim.)

P. 136, v. 4. Ces vers ſont antérieurs à 1628, date de la mort de Malherbe.

P. 138. . . . L'édition des Commentaires ſur la coutume de Normandie, où ces vers ſont inſérés, eſt, je crois, celle de Joſias Barault, Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1606, in-4°.

P. 149. . . . Cette charmante idylle, que les uns attribuent à Bion, les autres à Moſchus, a été imitée par pluſieurs poètes de la Renaiſſance, par Ronſard, entre autres, ſous le titre de l'Amour oiſeau. (OEuvres de Ronſard, Paris, Franck, 1867, 8 vol. in-16, t. I, p. 434.) La comparaiſon, curieuſe à faire, n'eſt pas toute au déſavantage d'Angot.

P. 155, v. 10. Les larmes ſur la mort de Henri IV, par la princeſſe de Rohan, ont été inſérées dans le Recueil de diverſes poéſies ſur le treſpas de Henry le Grand, très-chreſtien Roy de France & de Navare, & ſur le ſacre & couronnement de Louis XIII, ſon ſucceſſeur, dédié à la Royne, mère du Roy, par Guill. Du Peyrat, aumoſnier ſervant du Roy. Paris, Rob. Eſtienne, 1611, in-4°. — M. Edouard Tricotel parle en détail de ce Recueil & a inſéré une partie des vers d'Anne de Rohan dans ſes Variétés Bibliographiques. Paris, Gay, 1863, in-12.

P. 156, v. 12. La forêt de Saint-Sever eſt ſituée dans la commune de ce nom. On la traverſe en allant d'Avranches à Caen. Elle eſt ſituée à environ trois lieues de Vire.

P. 159, v. 8. Il y a *Reveil* dans l'original. Le ſens demande *Recueil*.

P. 162, v. 12. Le ſonnet ſur le c.l d'une demoiſelle eſt à comparer avec le ſonnet de Ronſard : Petit nombril, t. I, p. 391. Les vers de Voiture, ſur une demoiſelle dont la jupe s'étoit retrouſſée, ont auſſi quelque rapport avec ce ſonnet.

P. 163, v. 3. Il y a *prendre* dans l'original ; j'ai dû mettre *rendre*.

P. 165, v. 7. Herpinot, chanteur populaire qui ſe faiſoit entendre dans les foires.

P. 166, v. 25. Ceſſant qu'elles ſont : Hormis qu'elles ſont.

P. 175, v. 1. Robec eſt une petite rivière qui traverſe Rouen du nord-eſt au ſud. Les tanneurs & les teinturiers y font leurs lavages. Elle eſt toujours ſale & puante. La rue Eau de Robec, dont elle baigne tout un côté & dont elle occupe la moitié, eſt garnie d'une foule de petits ponts qui donnent accès aux maiſons riveraines. C'eſt une des curioſités de la ville. Autrefois elle était habitée par de riches négociants ; elle n'abrite plus que des revendeurs & des marchands de bric-à-brac.

P. 176, v. 3. Jodelet, ce farceur célèbre pour qui Scaron a écrit des comédies, s'appelait Joffrin & eut pour fils le prédicateur Feuillant, Jérôme Joffrin.

La manière dont Angot écrit Jo-de-let donne à ce mot une ſignification particulière en patois normand. Il veut dire : Coq-de-lit. Jodelet eût-il été capable de ce travail d'Hercule, qui épouſa dans une ſeule nuit les cinquante filles de Theſpie & en eut cinquante fils !

P. 179, v. 2. *Qui me regarde il en voit deux.* C'eſt, je crois, une inſcription qui figure ſous le portrait de Jodelet ou de Tabarin.

P. 179, v. 19. Claquedent eſt un des Satellites de Pilate, dans le Myſtère de la Paſſion.

P. 180, v. 4. Angot ne veut pas dire que la femme dont il parle eſt abbeſſe, mais qu'elle eſt la maîtreſſe d'un abbé.

P. 180, v. 16. J'ai ſuppléé ce vers, qui manque dans l'édition originale.

P. 183, v. 4 & 6. *Trompent* & *rencontrent* ne riment point. Le Brun a fait une épigramme ſur le même ſujet :

Une boſſue aime un boſſu
Amoureux de la Peronelle.
Si le Boſſu n'eſt pas cocu,
Il en naîtra Polichinelle.

P. 186, v. 15. Les vers de Jean Second : *Dicite Grammatici*, &c., ont été déjà imités par Angot, dans ſon *Prélude Poétique*. Sa ſeconde traduction eſt préférable à la première. *e*

P. 189, v. 14. Myron, célèbre ſtatuaire grec, avait ſculpté une vache que les poëtes de l'Anthologie ont célébrée à l'envi.

P. 190, v. 1. L'Eſchange d'amour n'eſt qu'une paraphraſe de l'épigramme de Saint-Gelays :

Un jour que Madame dormoit...

Voyez page 68 de l'édition de 1719, in-12. Le texte vaut mieux que la gloſe.

P. 207. . . . L'édition originale porte à tort 1601 & 1602. C'eſt 1621 & 1622 qu'il faut lire.

P. 209, v. 25. Il s'agit ſans doute de quelque émotion fomentée aux environs de Nantes, par Benjamin de Rohan-Soubiſe, qui ſoulevoit en 1621 les provinces de l'oueſt.

P. 212, v. 18. En 1622, le comte de Soiſſons, âgé de 18 ans, fut chargé de bloquer La Rochelle du côté de la terre. Il y montra beaucoup de courage & d'intelligence de la guerre.

P. 212, v. 19. La fable des Chats & des Rats n'a point été miſe en vers par La Fontaine. Robert Angot, dans ſon *Prélude Poétique*, a imité d'Horace la fable le Rat de ville & le Rat des champs, que le bonhomme a ſi joliment trouſſée.

P. 222, v. 10. Pour que la phraſe fût correcte, il eût fallu ecrire: *Me perdroit.*

P. 237. . . . C'eſt l'épitaphe de l'auteur. Les lettres R. A. S. D. L. ſont les initiales de Robert Angot, ſieur de Leſperonnière.

P. 242, v. 1. Pour que la phraſe fût correcte, il faudrait : Que lui *ſont* les humains.

P. 259, v. 23. *Mortels* ne rime point avec *effets*. Angot prononçoit peut-être *mortès*.

P. 262, v. 2. Alluſion au ſiége de La Rochelle, qui fut priſe ſeulement le 29 octobre 1628.

P. 262, v. 29. Parmi les Hercules fabuleux, on en compte un Gaulois, connu auſſi ſous le nom d'Ogmios. Angot veut-il dire qu'Oger le Danois eut à faire aux rivaux les plus terribles &, en ſe faiſant religieux, vainquit les démons comme Hercule avait vaincu les monſtres.

P. 264, v. 3. Zachée, le péager de Jéricho, à cauſe de ſa petite taille, ne pouvant apercevoir Jéſus, monta ſur un ſycomore, où celui-ci l'ayant aperçu l'appela & lui demanda d'être ſon hôte. Voyez ſaint Luc, chap. XIX.

P. 271, v. 1. Le 15 ſeptembre 1625, la flotille calviniſte fut bloquée dans l'île de Rhé. Soubiſe en laiſſa le commandement à Guiton & ſe rendit dans l'île pour empêcher le débarquement des troupes royales. Il fut complètement défait, bien qu'il ſe fût conduit en bon capitaine & en vaillant ſoldat.

P. 273, v. 4. Louis XIII fit en perſonne le ſiége de Saint-Jean-d'Angély. Le feu contre la place fut ouvert le mercredi 23 juillet 1621, à ſix heures du matin. Le roi, l'épée à la main, marchait de ſang froid ſous les batteries de la place. A côté de lui le baron de Palluau fut bleſſé à la tête & de Carbonnier, ſon beau-frère, fut tué. Soubiſe vint le

25, dans l'après-midi, ſe jeter aux pieds du Roi, qui, lui poſant la main ſur l'épaule, lui dit : « Je ſerai bien aiſe que dorénavant vous me donniez lieu d'être plus ſatisfait de vous. Levez-vous & me ſervez mieux dèſormais. »

Soubiſe néanmoins recommença bientôt la guerre, prit part à la défenſe de La Rochelle, raſſembla une flotte, s'empara de l'île de Rhé, d'où il fut bientôt chaſſé, & finit par mourir en Angleterre.

P. 279, v. 4. Les gens du Roi, ou le Parquet, étaient les avocats & procureurs généraux dans les Cours ſouveraines, ou ſimplement les avocats & procureurs du Roi dans les ſiéges inférieurs.

P. 281, v. 1 Il y a quelque reſſemblance dans le début de ce ſonnet avec celui qui eſt adreſſé, page 71, à M. de Mony.

P. 288, v. 14. Le poète Codrus eſt cet auteur de la Théſeïde, dont Perſe ſe plaint dans le prologue de ſes Satyres :

Vexatus toties rauci Theſeïde Codri.

TABLE

DES PERSONNES ET DES LOCALITÉS

mentionnées par R. ANGOT

ARLUS (d') poète. P. 236.

ANFERNET (d'), voyez Danfernet.

AUMESNIL (Marie d'). P. 140. 141.

BEAUMONT-MALET (de), Conſeiller en Parlement. P. 268.

BELOT (Jean), curé de Milmont, auteur d'un ouvrage ſur les Sciences Hermétiques. P. 194.

BENNEVILLE (Guillaume de), Conſeiller au Parlement de Normandie. P. 269.

BERNIÈRES (Charles Maignard de), Conſeiller du Roi, Préſident au Parlement de Normandie, mort le 10 mars 1632. P. 228, 266.

BEUVRON (la marquiſe de). P. 112.

BORDES (de), gentilh. normand, Sr de la Colombe, époux de Gillette de Foligny. (V. F. de B., plus loin.) P. 89.

BOURGET. (V. Chaulieu.)

BRINON (Pierre de), Sr du Vaudichon & de Meullers, Conſeiller au Parlement de Rouen, deſcendant de Jean Brinon, Conſeiller au Parlement de Paris & ami de Ronſard. Il étoit poète lui-même. M. Pelay, de Rouen, poſſède un ouvrage de lui, intitulé les Sept Pſeaumes pœnitentiels de David, avec l'*exaudiat* pour le Roy & quelques Hymnes & antiennes à l'honneur de la Vierge Mère de Dieu. Mis en vers français par Pierre Brinon, Seign. de Meullers & du Vaudichon, &c. — Rouen, J. Oſmont, 1621, in-4° de 28 pages, plus l'approbation. P. 277.

CAEN. P. 5, 53, 66, 71, 143.

CHAPELLE AU CORNU. P. 76. (Voir dans les notes du texte et dans la Vie d'Angot.)

CHAULIEU-BOURGET (de), Conſeiller du Roi au Parlement de Normandie. P. 80, 134.

C'est, je crois, le même que Guillaume Anfrie, Sr de Chaulieu, Conſeiller du Roi en ſa Cour de Parlement de Rouen & Commiſſaire aux requêtes audit lieu, à qui Sonnet de Courval a dédié ſa Défenſe apologétique en proſe.

CLERAC (Siége & priſe de). P. 214.

CONDÉ (le Prince de). P. 132

CONDÉ (la Princeſſe de). P. 111.

COURVAL (Thomas Sonnet de). Médecin & poète ſatyrique. P. 127, 139, 154, 155, 170.

COURVAUDON (Gilles Anzeray, ſieur de). Préſident au Parlement de Normandie, mort le 26 janvier 1629. P. 263.

DANFERNET, Sr de Monchauvet, Conſeiller en la Cour de Parlement de Rennes. P. 227, 234.

DIMIER. Probablement Pierre de Deimier, poète provençal, qui adreſſa des vers à Sonnet de Courval. P. 116.

ERICE. Amante poétique de R. Angot. Elle s'appelait Erice de Bonfoſſard & mourut toute jeune avant 1603. P. 129.

ETRY (d'). P. 137.

FAUCON DE RIS (Alexandre de). Premier Préſident du Parlement de Normandie, mort en 1628. P. 252.

FAUCON DE RIS (Charles) & de Frainville. Premier Préſident, en 1628, après la mort de ſon frère Alexandre. Il mourut lui-même en 1644. Son fils Jean-Louis Faucon de Ris, Sr de Charleval, fut connu par ſon eſprit et la grâce de ſes vers, ſous le nom de Charleval. P. 252.

F. D. B. (Foligny de Bordes) Mademoiſelle.

Elle s'appelait Gilette de Foligny. — Elle épouſa un Sr de Bordes de la Columbe, proteſtant qui ſe fit catholique en ſe mariant. Elle eut des enfants & mourut avant 1637. P. 110, 244.

FOREST (Mme de La), mère de M. De Gaſt. P. 239.

GAST (Jean-Baptiſte du) de Vaſſi. Servit ſous Henri III, à Calais, à Dieppe, à Paris & ailleurs. Il fut tué en trahiſon d'un coup de piſtolet, comme il ſortoit de l'égliſe.

Sonnet de Courval a écrit ſon éloge funèbre en 58 ſtances, &c. P. 239, 242, 251.

Le Gaſt eſt près de Mortrée, dans le département de l'Orne. Il y a aujourd'hui une verrerie au Gaſt.

Gremonville (Raoul Bretel, Sr de) fils de Louis Bretel, était Conſeiller au Parlement quand il ſuccéda, dans la charge de Préſident, à Nicolas Thomas, Sr du Verdun, le 4 avril 1622. P. 276.

Guerchois (Pierre le). Procureur général du Roi au Parlement de Rouen. P. 270.

Halley (Guillaume), Sr de Halley & de Vaudery. P. 159.

Halley (du). Avocat général en la Cour des Aides, à Paris. P. 135.

Hameaux (des). Conſeiller du Roi, premier Préſident en ſa Cour des Aides, en Normandie. P. 3.

Henri IV. P. 48, 52.

Hermier. Conſeiller au Préſidial de Caen. Il était poète. P. 246.

Jésuites (collége des). P. 56.

Jodelet. Farceur célèbre pour qui Scarron a écrit des comédies. (Voyez aux notes.) P. 176.

Le Chevalier d'Aigneaux (Gabriel & Tanneguy), fils de M. d'Aigneaux qui, avec ſon frère, traduiſit Horace & Virgile. P. 246.

C'eſt probablement Antoine qui ſe maria, tandis qu'il n'eſt pas ſûr que Jean fût marié.

Le Clerc. Conſeiller au Préſidial de Caen. P. 286.

Louis XIII (le Roi). P. 5, 45, 66, 69, 70, 207, 255, 271.

Malerbe. François de Malherbe, le célèbre poète. P. 136.

MAYENNE (le duc de). P. 248.

MESLÉE (Poiſſon, S^r de la). Avocat au Parlement de Rennes. P. 143.

MESNIL-PATRI (du). Conſeiller au Préſidial de Caen. P. 288.

MONTAUBAN. P. 201, 214.

MONCHAUVET. (Voyez d'Anfernet.)

MONT-HAUT (la Croix de). P. 76.

MONPLAISIR (N. de Bruc, S^r de). Auteur du *Temple de la Gloire*, publié, en 1645, à l'occaſion de la victoire de Norlingue. Il combattait à cette batallle. Ses vers n'ont point été réunis de ſon vivant. Il était lieutenant du Roi à Arras, en 1659. L'abbé Goujet conjecture qu'il mourut en 1673.

Les vers de R. Angot s'adreſſent plutôt à ſon père qu'à lui. P. 144.

MONY (le marquis de). Gouverneur, pour le Roi, de la ville & du château de Caen. P. 71, 72, 132.

NANTES. P. 209.

RICHELIEU (Armand du Pleſſis, cardinal de). P. 272.

ROCHELLE (la). P. 201, 212, 217, 225.

ROI (le). (Voyez Louis XIII.)

ROBEC. Petite rivière qui traverſe Rouen du nord au ſud. Les teinturiers y font leurs lavages. Elle eſt toujours ſale & puante. P. 175.

ROHAN (Anne de), fille de René de Rohan & de Catherine de Parthenai. — Les langues ſavantes lui étaient auſſi familières que la ſienne. P. 155.

ROTOT (Jacques-Bernard, S^r de). Conſeiller au Préſidial de Caen. P. 287.

ROUEN. P. 50.

SAINT-AUBIN (Claude Leroux, S^r de). Préſident au Parlement de Normandie, ſuccéda à ſon père, Nicolas Le Roux, baron de Bourgtheroulde, le 29 juin 1621, & mourut en décembre 1632. P. 265, 274.

SAINT-CLAIR TURGOT (de). Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, Maître des Requêtes de l'hôtel du Roi, Intendant de la juſtice & police en Normandie, &c.

Probablement l'aïeul du célèbre miniſtre & économiſte Anne-Robert-Jacques Turgot, baron de l'Aulne, né en 1727, mort en 1781. P. 281.

SAINT-SEVER (forêt de). P. 156.

SAINT-SYMPHORIEN. P. 103.

SAINT-SULPICE (de) Coſté. Conſeiller du Roi au Parlement de Normandie, poète latin. Il a écrit une Clorinde en vers latins. P. 73, 134, 154, 278.

SAUVAGÈRE-DESERT (de la). P. 142, 169.

SEDAN. P. 201.

SIBILOT. Fou de Henri III. Il ſe plaiſait à faire peur aux pages du Roi, & probablement il était ventriloque; car pendant un temps ceux qui poſſédaient ce talent étaient appelés des Sibilots. (V. le dict. de Trévoux.) P. 185.

SOISSONS (Louis de Bourbon, comte de). Né en 1604, tué au combat de La Marfée, en 1641. P. 212.

SOUBISE (Benjamin de Rohan, duc de). Chef des huguenots à Saint-Jean-d'Angély. (V. aux notes.) P. 273.

TERMES (le baron de). Céſar-Auguſte de Saint-Lary,

Chevalier des Ordres du Roi, Chevalier de Malte, Grand-Prieur de France, épouſa Catherine de Chabot & fut tué au ſiége de Clérac, le 22 juillet 1621. P. 215.

TREMES (le comte de). Gouverneur, pour le Roi, de la ville et du château de Caen. P. 273.

VAUQUELIN (Charles) de la Freſnaye, fils de Jean V. de la F. 152.

VAUQUELIN (Guillaume), Sr de la Freſnaye au Sauvage. Conſeiller du Roi, Préſident & Lieutenant général du Baillage et Siége Préſidial de Caen, Maître des Requeſtes ordinaires de la Reine, fils du poète ſatyrique & élégiaque. P. 130, 283.

VAUQUELIN DES YVETEAUX (Nicolas). Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, Abbé du Val, &c., Lieutenant général au Baillage de Caen. P. 277, 285.

GLOSSAIRE

des mots normands qui ſe trouvent dans les Exercices de ce temps.

APPEAU : appel, mot de procédure. P. 221.

BACHE : naſſe, filet. P. 241, 260.

BAVOLER : voltiger. P. 78, 142.

BESSONS : jumeaux. P. 132.

BEZIERS DE PEPINIÈRE : poiriers ſauvages. P. 102.

BLÈTE : motte de gazon. P. 223.

BONNETADES : ſaluts du bonnet. P. 221.

BONNETER : ſaluer. P. 85.

BOURE : femelle du canard. P. 96.

BOUROT : canard. P. 93.

BREHAIGNE : ſtérile. P. 161.

BRUSQUE : vif, gaillard ; pris en bonne part. P. 86, 88.

BRISÉES : terme de chaſſe. Marques que laiſſe le chaſſeur pour reconnaître le paſſage du gibier. P. 55, 207.

BROUIL : diſcorde. P. 100.

BUSARD ou BUSE : oiſeau de proie qu'on ne peut dreſſer pour la chaſſe ; en oppoſition avec l'épervier, oiseau noble qui ſe dreſſe parfaitement. Angot fait alluſion à cette locution proverbiale de ſon temps : On ne ſaurait faire d'une buſe un épervier. P. 285.

CABAS : vieux meuble groſſier. P. 212.

CAGEOL : cri du geai, terme de fauconnerie. P. 75.

CAGEOLER : parler avec gaîté. P. 195.

CANDIN (ſucre) : ſucre candi. P. 37.

CANE (faire la) : ſe ſauver, ſe dérober au danger. P. 106.

CASSADES : bourdes pour ſe débarraſſer d'un importun. P. 221.

CASTOR : chapeau de première qualité. Il y avait le *demi-caſtor*, qui était de qualité inférieure. P. 86.

CESSANT QUE... : hormis que.... ; ſi ce n'eſt que... P. 166, 200.

CHARTÉ : cherté. P. 76.

CHEVALER L'ARGENT : acquérir l'argent par ruſe, comme les chaſſeurs, qui ſe cachaient ſous un mannequin en forme de cheval, pour approcher le gibier & le tuer à coup ſûr. P. 85.

CHEVÈCHE : chouette, oiſeau de mauvais augure. P. 151.

COCODRIL : crocodile. P. 119.

COTELLE, COTELETTE : Jupon. P. 79, 90.

COURTINES : rideaux de lit. P. 92.

CYNE : cygne. P. 45 & 46.

DE QUOI : de l'argent. P. 84.

DRAPEAU : drap de lit. P. 92.

DRAPEAUX : guenilles. P. 205.

DROGUET : tiſſu de laine commune. P. 92.

ECALE : coquille. *Un pouſſin qui a l'écale hors du cu :* un pouſſin qui vient d'éclore. P. 85.

ECOUFLE : milan, oiſeau de proie qui ſe nourrit de petits oiſeaux. On appelle auſſi écouffe ou écoufle le cerf-volant que les enfants élèvent en l'air à l'aide d'une longue ficelle. P. 93.

ENTIERRER UNE VACHE : l'attacher à un pieu (tiers), dans une pâture. P. 193.

ENTERVER : ce n'eſt pas un mot normand ; c'eſt un mot d'argot qui ſignifie ici ennuyer. P. 158.

FEU-DE-NUIT : feu follet. P. 171.

FIEFFE ou FIÉE : abondance ; à moins que ce ne ſoit une corruption du ſ. f. fief : héritage. P. 237.

FLASQUE : femme maigre. P. 168.

FLEAUX (monoſyllabe) : on prononce en Normandie *flais*, le fléau à battre le blé. P. 7, 75, 104, 279.

FRESSURIER : homme de rien, qui fait l'important. P. 40, 220.

FROC : étoffe de laine commune qui ſe fabriquait à Bernai et à Lizieux. P. 92.

FUSIL : briquet en acier dont on frappait un ſilex garni d'amadou pour allumer le feu. P. 81, 213.

FUTIÈRE (pierre) : ſilex. P. 39.

GAUPLUMER : ébouriffer les cheveux ou les plumes comme celles d'un coq en fureur. P. 182.

GOBEAU D'ARGENT : pillule argentée. P. 36.

GOUJART : goujat, valet de foldat. P. 91.

GOUSPILLER : gaſpiller. P. 63, 95.

HANICROCHE : perſonne embarraſſante. P. 161.

HARDER : Troquer. P. 88.

INCAQUER : fouiller d'ordures. P. 98.

JARBE : gerbe. P. 77.

KARESME-PRENANT : le mardi-gras. On appelle auſſi des careſme-prenants (par abréviation caremprants) des crèpes qu'on mange ce jour-là. P. 194.

LANFAIS : fil de chanvre prêt pour être tiſſé. P. 79, 90.

LANGE : lainage. P. 79.

LENTES : œufs de pou, &, par extenſion, des poux. P. 106.

LOUDIER : couverture de lit, courtepointe. P. 92.

MANQUE : dépourvu. P. 13. 43, 191, 211, 226.

MARCOU : matou. P. 186.

MAUVAITIÉ : méchanceté. P. 124.

MESSIRE-JEAN : curé de village, P. 178.

MILORD : homme riche. P. 220.

MORQUIN : Velours de laine. P. 79.

MOUCHER : dépouiller. Analogue à : faire rendre gorge. P. 203.

MUCRE & auſſi REMUCRE : corruption cauſée par l'humidité. P. 36.

NIQUE (faire la) : narguer. P. 98.

NIQUET : délicat. P. 79.

NOSTRA : fille publique. P. 77.

PAISAN (en deux ſyllabes) : on prononce encore Pais ou Paiſan, pour pays ou payſan. P. 94.

PANE : étoffe veloutée à longs poils. P. 86.

PAPEGAI : perroquet. P. 201.

PICOREUR : pillard. P. 89.

PETUN : tabac à fumer. P. 196.

PIERRE FUTIÈRE OU FEUTIÈRE : pierre à fuſil, ſilex. P. 39.

PITAUT : ruſtre, payſan, p. 89.

PLEIGER : ſe faire fort pour quelqu'un, rendre raiſon le verre en main. P. 223.

PLOUYER : pluvier, oiſeau aquatique de la famille des échaſſiers. Il ſe nourrit de vers, qu'il recueille dans la vaſe ou le ſable humide. P. 127.

PREIGNANT : douloureux. P. 107.

POT A CAUDEL : vaſe où l'on met la *caudelée*, ou reſtes de lait pour faire la ſoupe. P. 79.

POULIER. S. M.: cahutte, poulailler. P. 212.

POULIER. V. A.: élever à l'aide d'un câble & d'une poulie. P. 64.

POUSSIN : poulet. P. 93.

PYROTE : femelle de l'oie. P. 96.

QUILLARD : inſtrument avec lequel on abat les quilles; plus roide qu'un quillard. P. 200.

REBOURS : cheval rebours, cheval vicieux. P. 98.

RECONNAITRE : aſſiſter, *reconnaître un pauvre d'un tournois :* aſſiſter un pauvre d'un denier, de la 12e partie d'un ſou. P. 85

SALADE : caſque ; ce n'eſt point un mot normand. P. 210.

SAONS : mot de procédure normande. Récuſations. P. 221.

SENAT OU SENAS : grenier à fourrages. P. 77.

SEREINE A CRÊME : terrine où l'on met cailler le lait, pour que la crême ſe forme. P. 79.

SINOT : pot à beurre. P. 96.

SORTIT : 3e perſonne de l'indicatif préſent du verbe *ſortir*. Je ſortis, pour : *je ſors*. Il ſortit, pour : *il ſort*. P. 237.

SOU ET SOUE. ſ. f. Etable à porcs. P. 190.

TANNÉ : drap brun. P. 79.

TREMEUR : (du latin *tremor*) crainte. P. 226.

VAUDEVIRE : chanſon bachique. p. 201.

VEILLE : vrille, tarière. P. 96.

VERAUT : verrat. P. 190.

YVRÉE : ivreſſe. P. 187.